

Numéro XXVII – 10 juillet 1852.

LES ILLUMINÉS

ou LES PRÉCURSEURS DU SOCIALISME DE GÉRARD DE Nerval 1 vol. in-18. — Paris, Victor Lecou.

Existences oubliées, portraits effacés, intelligences inédites, mystiques précurseurs : Raoul Spifame, l'abbé de Buquoi, Restif de la Bretonne, Cazotte, Cagliostro, Quintus Aucler ; — un fou, un évansioniste, un romancier, deux illuminés, un néo-païen ; six hommes ayant tous mis quelque chose à la masse de l'idée révolutionnaire ; six hommes dont M. Gérard de Nerval a fait un intéressant volume des pages retrouvées de biographies perdues. Pauvre fou que ce Spifame Des Granges avec son petit coin de royauté à Bicêtre ; pauvre fou, qui a vu un jour à la rentrée du parlement le roi Henri II, et s'est trouvé si ressemblant au roi que, dans sa cervelle *dûment écornée*, est née l'idée qu'il était le véritable roi. Le roi l'a fait enfermer, et a ordonné qu'il fût traité avec douceur ; et Spifame élabore dans sa prison, de concert avec un autre fou, Claude Vignet, qui se croyait, lui aussi, un *poète royal*, une série d'ordonnances imprimées avec une imprimerie de leur façon, ordonnances de fou qui ont eu la singulière bonne fortune de se voir exécutées des années après, pour la plupart. — Après Spifame, c'est l'abbé de Buquoi, dont nous racontions la semaine dernière les évasions. — Puis viennent Cazotte, l'écrivain humoristique, le prophète sinistre, aux hallucinations d'un mangeur d'opium, aux rêveries toutes peuplées de têtes coupées, marchant en plein jour dans le fantastique au *Pot d'or* ; Cagliostro, l'initiateur ; enfin, Quintus Aucler, tentant de faire revivre au XVIII^e siècle le paganisme, et, nouvel hiérophante, reprenant à l'antiquité son symbolisme, sa liturgie.

Au milieu de ces biographies, il en est une que M. Gérard de Nerval a caressée avec amour, cherchant et recherchant dans les *Contemporains*, dans le *Cœur humain dévoilé*, enfin dans les 230 volumes du fécond romancier, tout ce qui se rapportait à l'homme, tout ce qui était du domaine de ses aventures, tout ce qui racontait sa vie, composant, examinant, analysant, et faisant ressortir de toutes ces recherches, de toutes ces études, de ce long travail, l'autobiographie complète de Restif de la Bretonne. Cette étude, qui prend Restif presque à sa naissance et le conduit à sa mort, est un des plus charmants daguerréotypes littéraires que nous ayons. Au reste, l'écrivain a été merveilleusement servi. Il y a dans cette longue vie, il y a dans ces aventures de cœur, des épisodes d'une grâce, d'une jeunesse, d'un sentiment, d'une vérité, d'un poignant que nous n'avons trouvé nulle part. Dans ce long pèlerinage à travers l'amour, qui commence à Jeannette Rousseau, qui finit à Jeannette Rousseau, qui commence à l'enfance, qui finit après soixante ans d'amourettes de droite et de gauche, d'amourettes gaies, d'amourettes tristes, qui va de Jeannette à Marguerite, de Marguerite à Mme Parangon, de Mme Parangon à Mlle Guéant, de Mlle Guéant à Zéphire, de Zéphire à Sara, de Sara à bien d'autres, et de bien d'autres à Jeannette Rousseau, sa première, sa dernière chanson, — il est un chapitre d'amour tout frais parfumé de jeunesse, où, comme dans le *Chandelier*, s'éveillent les désirs amoureux d'un jeune *Fortunio*, doux chapitre qui manque aux *Confessions de Rousseau*. Restif a été envoyé à l'imprimerie de M. Parangon, à Auxerre. Le voilà à balayer les caractères tombés, à les ramasser, à les recaser ; le voilà à lire la nuit les romans de Mme de Villedieu ; le voilà, le pauvre apprenti, dans la fièvre de son imagination, dans l'humilité de sa petite position, le voilà qui entrevoit la femme de son

patron, « le pied le plus délicat qui ait jamais porté une jolie femme. » Mme Parangon a bien vite démêlé le *nouvel élève*, et Restif devient le lecteur ordinaire de cette autre Jacqueline ; mais ici la Jacqueline est vertueuse, elle aime Restif, mais ne veut pas tromper son mari ; elle nourrit je ne sais quels projets de mariage de Restif avec une sœur à elle. Et quand Restif abuse de sa confiance, — la pauvre femme avait averti Restif, — elle en meurt.

Six jolis contes que ces études de M. Gérard de Nerval, six jolis contes vrais.

Edmond et Jules de Goncourt. CHRONIQUE DES THÉÂTRES.

VAUDEVILLE.

LES GAÏETÉS CHAMPÊTRES, Comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Guyard Et Durantin.

« Je voudrais bien chanter les Atrides, je voudrais bien chanter Cadmus ; mais mon luth ne veut chanter que l'amour. Je changeai l'autre jour toutes mes cordes, et je me mis à chanter les travaux d'Hercule ; mais, de son côté, il ne chanta que l'amour. Adieu donc pour jamais, héros ! mon luth ne chante que l'amour ! »

C'est la première chanson d'Anacréon.

Ah ! quand le poète a touché à ton *barbitos*, ô vieillard de Téos ; quand il a fait sonner d'un doigt agile l'instrument de Terpandre, couché sur les herbes de lotos et les feuilles de myrte ; quand il a voulu réveiller tes odes endormies, le refrain, l'éternel refrain, s'est envolé, joyeux et battant de l'aile : « Adieu, héros ! mon luth ne chante que l'amour ! »

Ainsi, il a dit à l'heure où l'Ourse tourne déjà sous la main du Bootes, à l'heure où les déesses déroulent leurs cheveux parfumés d'ambrosie ; et toc, toc ! Louison et Eugène, comme à un appel de fée, ont monté les quatre étages de la rue de Vaugirard ; et bras dessus, bras dessous, cœur battant neuf, gais comme des pinsons, trente ans à eux deux, frais, pomponnés, attifés, bec à bec, cœur à cœur, trémoussant et de ci et de là ; — Louison, une joue rouge d'un baiser maraudé sur la porte, — Eugène tout fier de sa vieille épée, — bras dessus, bras dessous, ils sont entrés, hardis comme un coup de soleil ! « Voilà les Grâces qui s'en vont ; le charmant Cupidon, le beau Bacchus et la riante Vénus se sauvent aux feux de joie de la place de la Bastille ; les clubs chassent les belles façons de dire ; en ton coin chéri, où chante l'ara vert et jaune, en ton coin chéri, les pieds sur ta peau de lion, les yeux sur tes livres si bien vêtus, les glorieux ! tu entends des bandes d'hommes aller au Luxembourg ! Les jours calmes, la sérénité des anciens jours, la certitude des lendemains, les amitiés protégées, les haines muettes, les ambitions réglées, les dévouements honorés, les muses révérees, — ami, quand reverras-tu cela ? Nous sommes la Jeunesse et l'Amour. Nous venons de *la Balance d'Or*. Nous allons bien loin... aussi loin que va la jeunesse quand l'amour est du voyage. Et il sera du voyage ! » dit Louison en regardant Eugène. — Elle avait, en son doux parlage, un air à croquer. Elle montrait ses perles, — l'écrin de ses dix-huit ans ! « Viens avec nous, par les bois, le long des eaux claires qui te murmureront mille jolis ressouvenirs d'Ovide. Nous irons à Tibur par Vincennes. Les plaines et les monts, les bois pleins d'ombre, oracles des amants, le chêne de saint Louis et le parc de Fontenay, nous te mènerons par tout ce que tu aimes. Tu nous diras des vers, nous te conterons notre cœur, et tu nous raconteras ! *Les Gaïetés champêtres*, les moissons qui jaunissent aux ardeurs de Phébus, les moutons qui sautent et bêlent, la matinée qui s'éveille, le soir qui soupire comme un cygne du Caïstre, la passerelle sur le ruisselet qui plie sous la lavandière à toucher l'eau et à mouiller ses sabots, gai, gai ! compère, vous aurez tout cela ; et vous me verrez relever ma robe de linon, et vous rencontrerez peut-être Mlle de Lespinasse en route, et, que sais-je ? vous aurez l'idylle ; et, pour

vous, Vénus, sous les ombrages de la Brie, dansera avec les jeunes Hyménées. » Ils partirent tous trois, le Chanteur, la Jeunesse et l'Amour. — Attendez que je m'accommode, disait la belle en face d'une glace toute chargée de fleurs peintes par Narcisse Diaz. — J. Janin avait écrit son feuillet du lundi, que la belle n'était pas encore accommodée !

Le voyage, vous l'avez lu : ce sont des épanouissements, des éblouissements, des agenouillements devant la verdure et le bon soleil ; c'est la Fête-Dieu de la nature — dont Horace semble avoir fait les cantiques ; ce n'est pas un livre, — c'est un mois de mai !

Pour le premier jour de mai, Soyez bien réveillée !

Je vous apporte un bouquet Tout de giroflée,

Un bouquet cueilli tout frais Tout plein de rosée.

Tout y chante en ces pages, l'alouette, les amoureux, la matinée ! Et puis, par-ci par-là, Louison et Eugène accrochent le XVIII^e siècle, qu'ils ne saluent pas, — tant ils sont à leur affaire, tant ils se

sourient sans se détourner, tant ils se voient seuls et ne voient pas autre chose ! Et là, J. Janin s'en donne à cœur-joie contre ce pauvre XVIII^e siècle qui n'en peut mais, et qui n'est pas son ennemi tant qu'il veut bien le dire. C'est qu'il la sait, sur le bout du doigt, cette diablesse d'époque, — le XVIII^e siècle ! — Il est des deux ou trois antiquaires qui savent différencier l'ample perruque du robin de la vergette du petit-maître, la boucle militaire de l'officier de l'énorme catogan du batteur de pavés ; il sait les papillottes et les bichonnages ; il sait le *diable* et la *vinaigrette* ; il sait quel jour Daquin touchera l'orgue, et le nom de l'impure qui a orné ses chevaux de marcassite au dernier Longchamps, et qu'aux *gratis*, les charbonniers ont le balcon du côté du roi et les poissardes du côté de la reine, et que Crébillon fils mange cent douzaines d'huîtres.

De toutes ces visions charmantes et énamourées, on a fait une pièce, et, chose étonnante ! la pièce a réussi, — mais beaucoup et du meilleur succès. Louison et Eugène ont enjambé les planches en enfants de l'amour, avec leur sourire et la belle chanson de leurs beaux yeux, les braves enfants ! Le public s'est laissé aller à se rappeler le livre devant la rampe, et, à la fin, il s'est trouvé applaudissant tout et tous, acteurs et auteurs, et *les Gaietés champêtres* de Michel Lévy, et *les Gaietés champêtres* du Vaudeville, et Mlle Saint-Marc, et Mme Bader, et M. Luguet, et M. Julian, — et J. Janin.

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XXVIII – 17 juillet 1852. MADAME DU NOYER

(suite).

L'histoire de Mme Tiquet ne finit pas si bien que l'histoire de l'abbé de Buquet.

Vers la fin du XVII^e siècle mourait, à Paris, un libraire nommé Carlier. Il laissait un million, un fils, capitaine aux gardes, et une fille de quinze ans. L'orpheline était, comme vous voyez, une héritière, et de plus elle n'avait pas oublié d'être belle. La dot et les yeux de Mlle Carlier, le frais visage et le demi-million amenèrent les prétendants, j'allais dire les enchérisseurs. Mlle Carlier était en l'âge heureux où le cœur est bavard, et, pour confidente, elle avait pris une de ses tantes. Confidente ou conseillère sont mots synonymes entre femmes. Donc la tante conseillait. Les rivaux étaient nombreux : les uns avaient un nom, les autres étaient fils de fermiers généraux ; ceux-ci disaient : Quand mon oncle voudra ! ceux-là : Quand mon père mourra ! C'était la foire aux soupirs. L'honnête femme de tante promenait sa pupille de boutique en boutique, la faisant s'arrêter où elle voulait, si bien qu'un jour où un M. Tiquet étalait, la tante parla beaucoup à l'oreille de sa nièce, et puis la nièce beaucoup à l'oreille de la tante. Bientôt ce fut M. Tiquet par-ci, M. Tiquet par-là. La vieille dame menait par la main le cœur de la jolie demoiselle. M. Tiquet se résolut à frapper un grand coup : il apporta à Mlle Carlier un bouquet dans lequel il y avait des fleurs en diamants. C'était un bouquet de quinze mille écus. Dix jours après, on apprit que M. Tiquet, conseiller au Parlement, épousait Mlle Carlier. On en parla, — et puis l'on n'en parla plus. Ils furent très-heureux et eurent beaucoup d'enfants, — deux ans : un fils et une fille ; Mme Tiquet se rappelant toujours le bouquet de quinze mille écus, et tâchant d'être aussi prodigue que M. Tiquet l'était avant d'être son mari. Mais voilà tout d'un coup bien du noir dans le conte de fées. M. Tiquet n'a pas un sou vaillant ; M. Tiquet a acheté la protection de la tante quarante mille francs comptant ; M. Tiquet a payé avec la dot de sa femme et les quarante mille francs à la tante et les quinze mille écus du bouquet. Mme Tiquet apprend tout cela coup sur coup. Les amies se succèdent dans son salon, apportant chacune son compliment de condoléance et son mot de révélation. Mme Tiquet demande une séparation ; M. Tiquet, qui se voit ruiné, se drape en Othello, dit que sa femme le trompe avec M. de Mongeorge, capitaine aux gardes, et obtient contre l'amant de sa femme une lettre de cachet. Mme Tiquet prend la lettre de cachet et la jette au feu. M. Tiquet va redemander un duplicata de sa lettre de cachet ; on lui rit au nez, et Mme Tiquet obtient sa séparation de biens. M. de Mongeorge continue à séparer de corps le mari et la femme. Les époux vivent dans la même maison, mais ils font appartement à part. Trois ans, ils vécurent ainsi. Voici qu'un soir, chez la comtesse de Daunoy, Mme Tiquet entre très-émue, et dit qu'elle vient de passer la journée avec le diable. « — Oh ! oh ! » dit Mme de Daunoy. — « Quand je dis le diable, je dis une de ces femmes qui se mêlent de prédire l'avenir. » —

« Et que vous a-t-elle promis ? » — « Toutes sortes de bonnes choses : elle m'a assuré que, dans deux mois d'ici, je serais au-dessus de tous mes ennemis, hors d'état de craindre leur malice, et parfaitement heureuse. Vous voyez bien, madame, que je ne dois pas compter là-dessus, puisque je ne serai jamais en repos tant que M. Tiquet vivra, et qu'il se porte trop bien pour qu'on doive compter sur un si prompt dénoûment. » Mauvaises et peu charitables paroles, j'en conviens ; mais cette pauvre Mme Tiquet avait sur le cœur d'avoir payé de sa dot quarante mille francs les conseils de sa tante et quinze mille écus un bouquet donné. Cela lui donnait droit à une certaine vivacité de langage, excusable, non sans doute, mais compréhensible. De retour chez elle, Mme Tiquet passa la soirée avec Mme la comtesse de Sénonville. M. Tiquet était un mari taquin : il avait chassé un portier dont Mme Tiquet se trouvait satisfaite, avait mis dans sa poche la clef de sa maison, ouvrait, fermait lui-même, et, la porte fermée, mettait la clef sous son chevet. Ce soir-là, il était, « selon sa coutume », disent les *Lettres galantes*, chez Mme de Villemur. Ce « selon sa coutume » prouve que M. Tiquet n'avait pas le droit de jalousie à l'égard de Mme Tiquet. Mme de Sénonville, par malice, prolongeait sa visite, attendant que M. Tiquet fût rentré se coucher, pour le faire relever et pour lui faire ouvrir la porte quand elle s'en irait. Cependant l'heure passait, M. Tiquet ne rentrait pas. Mme de Sénonville et Mme Tiquet causaient au coin du feu, quand tout à coup on crie dans la rue : Au meurtre ! et un coup de pistolet part. Les valets de Mme Tiquet descendent, trouvent M. Tiquet blessé et le rapportent chez Mme de Villemur. Mme Tiquet y court. On ne lui permet point de voir son mari. Le commissaire du quartier survient, demande à M. Tiquet s'il a des ennemis : « Je n'ai point d'autre ennemi que ma femme, » dit le blessé. Le lendemain, Mme Tiquet va chez Mme de Daunoy. On lui demande si M. Tiquet ne connaît point ceux qui l'ont attaqué : « Ah ! madame ! répond Mme Tiquet, quand il les connoîtroit, il ne le diroit pas, et c'est moi qu'on assassine aujourd'hui. » Mme Tiquet rentre chez elle. On vient l'avertir de se sauver. Huit jours, les avis redoublent ; enfin, le huitième, un théatin arrive, — dit qu'on va l'arrêter, — lui montre une robe de théatin qu'il a apportée avec lui, l'engage à la mettre, et à prendre une chaise à porteurs qu'il vient de laisser dans la cour ; Mme Tiquet, qui connaissait son mari, pense que ce sont des pièges pour l'obliger à lui abandonner son bien. Elle refuse. Le lendemain, Mme de Sénonville vient la voir, et, comme elle s'en allait, Mme Tiquet la prie de rester encore un peu, « qu'on va la venir prendre et qu'elle est bien aise de se trouver seule avec toute cette canaille. » Sur ce entre, comme à un coup de théâtre, le lieutenant criminel, avec une quantité d'acolytes. Mme Tiquet ne perd rien de son calme, fait mettre les scellés sur son appartement, embrasse Mme de Sénonville, monte en voiture avec le lieutenant criminel, salue de son carrosse une dame de ses amies qu'elle aperçoit sur le Petit-Marché, tout cela du plus bel air. Du Petit-Châtelet, on la fit passer au Grand. Un homme appelé Auguste « vint déclarer de lui-même que, trois ans auparavant, Mme Tiquet lui avait donné de l'argent pour assassiner son mari, et que c'étoit le portier qui venoit d'être chassé qui ménageoit cette affaire. » Le portier, qui avait été arrêté avec Mme Tiquet, avoue la chose. Mme Tiquet est condamnée à avoir la tête tranchée. De preuves, il n'y en avait aucune : mais il paraît qu'il existait à cette époque une loi, appelée la loi de Blois, « loi qui condamne à mort toutes les femmes qui ont machiné contre la vie de leur mari. » Le Parlement confirma la sentence. M. Tiquet, qui était guéri, et à qui la guérison avait donné de meilleurs sentiments, à ce qu'il semble, alla à Versailles, avec son fils et sa fille, demander au roi la grâce de sa femme. Le roi refusa. M. Tiquet demanda alors la confiscation des biens. C'était laisser passer le bout de l'oreille. « Vous gêtez le mérite de votre action, M. Tiquet », dit le roi. Tous les amis de Mme Tiquet se mirent en campagne pour obtenir sa grâce. « Mais, dit Mme Du Noyer, notre archevêque représenta au roi que, s'il l'accordoit, il n'y auroit plus aucun mari qui fût en sûreté, et dit que le grand-pénitencier n'entendoit autre chose, lorsqu'on venoit s'accuser à lui pour des cas réservés, que des femmes qui avoient voulu attenter à la vie de leurs maris. » Le roi songea à tous les maris du royaume : il résista à toutes les prières. Mme Tiquet fut condamnée la veille de la Fête-Dieu ; mais, à cause des reposoirs qui garnissaient les rues, on remit l'exécution au lendemain de la fête. À cinq heures du matin, on la mena devant ses juges ; puis on la conduisit à la chambre de la question. On la fit mettre à genoux pour lui lire son arrêt ; elle l'entendit sans changer de couleur. La lecture faite, « M. le lieutenant criminel fit un discours fort pathétique sur la différence qu'il y avoit entre les jours que Mme Tiquet avoit passés

dans la mondanité et les plaisirs, et ce jour plein d'horreur qui devait terminer sa vie. Il l'exhorta ensuite de faire un bon usage du peu de temps qui lui restait et de se garantir de la question à laquelle elle étoit condamnée, en avouant elle-même son crime. Mme Tiquet répondit, sans s'émouvoir, qu'elle sentoit toute la différence qu'il mettoit entre ce jour-là et ceux qu'elle avoit passés autrefois, puisqu'elle paroissoit devant lui en suppliante, et qu'il savoit bien que cela n'avoit pas toujours été de même ; ensuite elle ajouta que, bien loin de regarder avec horreur le jour qui devoit terminer sa vie, elle le regardoit comme celui qui devoit finir ses malheurs ; qu'on la verroit monter sur l'échafaud avec la même fermeté qu'elle avoit conservée sur la sellette et à la lecture de son arrêt ; mais qu'elle n'auroit jamais la faiblesse de s'accuser d'un crime qu'elle n'avoit pas commis, pour éviter quelques tourments de plus ou de moins. » On l'appliqua à la question. Au second pot d'eau, elle dit tout ce qu'on voulut ; seulement, jusqu'au bout, elle réserva l'innocence de M. de Mongeorge. Quand on sut où l'affaire

devoit finir, chacun songea à *arrher des fenêtres*, — c'est le mot du temps. Quand Mme Tiquet, vêtue de blanc, arriva, sur les cinq heures du soir, dans la charrette, son portier, qui devait aussi être pendu, derrière elle, et le curé de Saint-Sulpice à côté d'elle, — tout Paris, tout Versailles étoient sur la place de Grève. Il pleuvait à torrents. On fit attendre Mme Tiquet sur la charrette, en face l'échafaud, que la pluie fût passée. Elle pouvait voir à côté d'elle « un carrosse noir auquel on avoit attelé ses propres chevaux, qui étoit là pour attendre son corps. » Mme Tiquet ne se démentit pas : elle présenta galamment la main au bourreau pour monter l'échelle ; elle baisa le billot, et fit toutes les autres cérémonies comme il ne « s'étoit agi que d'une comédie. » Le bourreau, troublé, lui coupa le cou en cinq fois !

« Elle est morte en héroïne chrétienne ! » ne put s'empêcher de dire le curé de Saint-Sulpice.

Le soir, le roi dit à M. de Mongeorge, qui étoit allé pendant la journée à Versailles pour ne rien voir et ne rien entendre, « qu'il étoit bien aise que Mme Tiquet l'eût justifié dans l'esprit du public, et l'assura qu'il ne l'avoit jamais soupçonné. »

M. Tiquet fit rendre au corps de sa femme « tous les honneurs imaginables. »

Puis, tout émus de cette Gazette des tribunaux d'alors ; tout égayés de ces récits, de ces Mémoires secrets de la république galante, où les duperies d'amour se pressent en chaque page ; tout étourdis de ce prélude du XVIII^e siècle, plein de scandales et de contes, de joyeux devis et d'enquêtes curieuses, Mme Du Noyer nous fait une dernière fois monter l'escalier de Versailles. Nous sommes en 1715 ; nous sommes au lit de mort du roi Louis XIV. Dans quelques jours, Massillon dira : Dieu seul est grand, mes frères !

Ce fut à la fin d'août que l'état du roi devint grave et sérieux. Le 25 août, jour de la Saint-Louis, la fluxion se jeta sur une de ses jambes, et la gangrène se déclara. Le roi se prépara à mourir et demanda à recevoir les sacrements. Au-dehors, on ne croyait le roi qu'indisposé ; et comme c'étoit le jour de sa fête, les hautbois et les symphonistes « firent éclater leur zèle » comme à l'ordinaire. « On introduisit aussi dans les appartements un vieux bonhomme de quatre-vingt-dix ans ; le roi voulut qu'il s'approchât de son lit et lui demanda même comment il se portoit. — Fort bien, sire, répondit-il, mais je me porterois encore bien mieux que si je n'avois que l'âge de Votre Majesté. — Je voudrais bien, dit alors le roi, me porter aussi bien que toi. » Et, de fait, il ne prenoit guère les illusions qu'on essayait de lui donner. Il s'enfermait tantôt avec M. le duc d'Orléans, tantôt avec M. le chancelier, causant des affaires du royaume, de l'esprit le plus calme et le plus débarrassé : « *Quand je serai mort*, disait-il à M. le chancelier, *vous ferez porter mon cœur à la maison professe des jésuites. Quand je serai mort, vous mènerez le dauphin à Vincennes, et, dès ce moment, je veux qu'on aille porter le plan de ce château-là au maréchal-des-logis de la cour.* » « Mon neveu, disait-il au duc d'Orléans, vous voyez ici un roi dans le tombeau et un autre dans le berceau. » Il travailla avec ses secrétaires d'État, écrivant des mémoires de sa propre main, en dictant d'autres ; il brûla des papiers importants, apportant en tous ses actes et en toutes ses paroles le calme et la lucidité d'un roi en santé. Il demanda s'il guérirait, en se laissant couper la jambe gangrenée ; et comme les médecins qui l'entouraient lui laissaient entendre que la gangrène étoit l'effet et non la cause de son

mal, « Que la volonté de Dieu soit faite ! » dit-il d'un ton de voix tranquille. Ainsi il s'en allait du monde, ce roi de tant de pompes et de tant de fêtes, de si belles victoires et de si grandes défaites, ce roi de France de soixante-douze ans, ce Pharaon, ce fils du soleil, quittant la vie, ainsi que l'avait quittée son père, avec aussi peu de regret *que s'il n'eût laissé qu'une botte de foin pourri*. C'est le mot de Dubois, le valet de chambre de Louis XIII.

Il s'en allait de ce Versailles, sa glorieuse pyramide, le corps mangé de gangrène, laissant un enfant pour faire le roi après lui ! « Comme l'a fort bien remarqué le père de *La Rüe*, dans un sermon qu'il prononça devant ce monarque, sa vie a été un *rondeau* ; et si le milieu de son règne a été semé de roses, on peut dire que la fin n'a pas été moins épineuse que le commencement. » Une sorte de charlatan provençal, nommé Lebrun, donna dans les derniers jours, au roi, un certain élixir qui fit crier au miracle, parce que le poulx du roi malade se fit meilleur. « Mais c'étoit comme ces chandelles dont la lueur redouble lorsqu'elles sont prêtes à s'éteindre. » Mme de

Maintenon s'était retirée à Saint-Cyr, dès que l'état du roi avait été jugé sans remède. On fit venir le dauphin : Louis XIV l'embrassa et lui donna sa bénédiction. Le 1er septembre, Louis XV était roi.

Edmond et Jules de Goncourt.

(La suite au prochain numéro.)

Numéro XXIX – 24 juillet 1852.

LETTRE DE TROUVILLE _____

À M. LE COMTE DE VILLEDEUIL. ___

Il est de par le monde des gens paradoxaux, mon cher Charles. Ces gens-là se figurent qu'on va aux bains de mer pour quitter Paris, pour mettre un chapeau de paille de vingt-huit sous, et fumer de longues pipes, les pieds envahis par le flot montant. Il en est même qui croient qu'aux bains de mer on peut ne se faire la barbe que tous les deux jours. On se lève. On va mettre un canot à flot. On met pour le soir, quand il fait frais, un beau pantalon de treillis. On loge en face la mer, deux belles fenêtres ! Votre propriétaire est un pêcheur. Vous suivez les Normandes aux jambes nues qui vont pêcher l'équille à coups de bêche... Ces bains de mer-là ne se trouvent que dans les romans d'Alphonse Karr.

Sur la plage, il y a des chaises comme aux Champs-Élysées. Rue des Bains, il y a des ânes tout sellés comme à Montmorency. On y bat le soir la retraite comme sur la place Vendôme. Il y a à Trouville des Anglais comme à l'hôtel des Princes, des nœuds de cravate comme à l'ambassade russe, des châles brodés comme à Mabile, des numéros de maisons blanc sur bleu comme rue Saint-Georges, des chapeaux de matin en toile cirée comme à Asnières, des promeneurs comme au Luxembourg. Il y a même des passants.

Nous avons vu à Ostende une dame qui allait se baigner avec sept volants de dentelle à sa robe.

Depuis que nous sommes ici, le bon Dieu manque tous ses couchers de soleil. On dirait ces gouaches napolitaines avec l'éternelle éruption du Vésuve, que les voyageurs se croyaient obligés de rapporter, en 1825.

On appelle confortable, à deux cent quarante kilomètres de Paris, un lit, une table, deux chaises, une commode, et deux serviettes accrochées après deux clous.

Ne seriez-vous pas d'avis qu'il faut créer un troisième sexe pour les femmes en costume de bain ?

À Trouville, le dimanche, il faut aller à la campagne. C'est le jour des gens qui ne se piquent ni d'être polis ni de sentir bon.

Auriez-vous l'obligeance de dissuader les dames, à qui vous connaissez de gros pieds, de venir aux bains de mer ? Nous ne savons pas de confidences plus indiscretes que celles du sable humide. Il y a ici de pauvres femmes qui doivent être honteuses des semelles qu'elles laissent derrière elles,

honteuses pour peu qu'elles rencontrent les deux petites traces de Cendrillon que nous trouvons tous les matins sur la plage.

La mer est un élément terrible, — nous a dit dernièrement un monsieur près des *Vaches noires*. — Et les voyages sont le complément de l'éducation, lui avons-nous répondu.

Nous ne connaissons pas d'endroit où le silence ait plus d'esprit qu'à une table d'hôte.

En voyant un baigneur porter tous les jours Mme *** à la mer, entre ses bras, nous nous sommes demandé qui a le plus de tentations d'un baigneur de Trouville ou d'un garçon de la Maison d'Or.

C'est une chose singulière que cette superstition populaire normande qui croit que le monde finira le jour où on servira en Normandie du vin à table, ainsi qu'il se fait dans le reste de la terre.

À Trouville est un libraire. Ce Libraire s'appelle Mme Arnoul-Lugan. À l'étalage de Mme Arnoul-Lugan, il y a trois livres : *Trouville et ses environs*, *l'Almanach prophétique de 1852* et *le Palais du Luxembourg* par M. de Gisors.

M. Mozin a bâti une charmante maison dans le goût de la maison de poste, dans la *Russie méridionale* de Raffet. Le pittoresque étant de grande mode, chacun a pris ce toit capuchonné de M. Mozin, mais chacun a mis sous le toit une construction à sa guise, qui des tourelles gothiques, qui des baies Henri II, qui du style moldave, qui du style norvégien. Cela fait à la mer une devanture de châteaux de briques qui ont l'air de châteaux en pralines. Le plus audacieux a imbriqué sa maison de toutes les couleurs qui émaillent le grand jeu des macarons.

De célébrités, ici, nous ne voyons qu'Arnal et M. Molé.

Soyez sûr qu'il n'est pas de lieu au monde où une provinciale de Paris ait plus de bénéfice à aller qu'à Trouville. Une robe y fait causer huit jours. Une femme qui est assez heureuse pour en changer tous les deux jours passe lionne. Vous voyez qu'on fait parler de soi ici au plus juste prix possible. Il est une dame qui pousse le luxe jusqu'à s'habiller tous les jours sur de nouveaux frais. C'est une révolution quand elle passe. À ce propos, je vous demanderai pourquoi les dames du monde s'occupent tant des dames qui font collection de cachemires ?

Le jeudi et le dimanche, on danse au Salon. Cela n'a rien qui nous étonne. — Nous sommes assez heureux pour vous transmettre le programme d'une grande soirée qui vient d'avoir lieu à ce même Salon : « GRANDE SOIRÉE musicale et dramatique, par M. STANISLAS DAVID, de Paris, artiste-homme de lettres qui a parcouru les principales contrées de l'Europe, et s'est fait entendre devant les souverains et publiquement dans les capitales d'Italie, d'Allemagne, de Russie, d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande et de Scandinavie, comme interprète des grands génies, poètes et prosateurs dont s'honore la France. — *Grands airs, Romances, Cantilènes, Chansons et Chansonnettes, Scènes tragiques, Poésie légère, Fables, Élégies, Tableaux*. — Comique et sérieux, tous les genres sont abordés dans les soirées de M. David, *parce que tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux*. — *Castigat ridendo mores*. »

Trouville, ce 23 juillet.

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XXX – 31 juillet 1852. MADAME DU NOYER

(suite).

Mme Du Noyer naquit à Nîmes. Elle était fille d'un petit gentilhomme, et tenait par sa mère à la famille Cotton, dans laquelle les rois de France prenaient volontiers leurs confesseurs. Mme Petit, sa mère, mourut en lui donnant le jour. Mme Saporta, une sœur de sa mère, prit Mlle Petit chez elle et devint sa mère adoptive. Le jeu et une banqueroute ayant ruiné M. Saporta, M. et Mme Saporta ramassèrent les débris de leur fortune, et se retirèrent à Orange. M. Petit désirait ravoit sa fille ; toute pauvre qu'elle était, Mme Saporta, par un acte assez singulier, passé devant Me Saurin, le père du fameux ministre, tint quitte le père d'une créance qu'elle avait sur lui, sous la clause expresse

qu'il ne demanderait plus sa fille : Mme Saporta se chargeait de l'élever et de l'entretenir à tout jamais. Après six ans de retraite à Orange, M. Saporta devint infirme et mourut ; sa maladie laissa sa veuve en pleine misère. Mme Saporta se rappela alors qu'un neveu de son mari, qui habitait Montpellier, lui devait de l'argent. Elle se mit en route. Le neveu ne paya pas. Comme elle revenait par Nîmes, M. Petit chercha inutilement à obtenir de sa fille qu'elle abandonnât Mme Saporta, et qu'elle vînt tenir sa maison. C'est alors que la générosité d'un frère de Mme Saporta, un vieux garçon qui avait amassé du bien et qui habitait Paris, vint en aide à la détresse des deux femmes, qui s'arrêtèrent à Nîmes. Mlle Petit rendait visite à son père. Elle y rencontra un enseigne de vaisseau, M. Duquesne, le neveu du fameux marin, qui, pendant un congé, était venu se faire soigner par le prieur de Cabrières. C'était presque un cousin. Un monsieur Petit, oncle de Mlle Petit, avait épousé la belle-sœur de Duquesne, déjà mère de ce jeune homme. Le cousin se montra charmant pour la petite cousine ; et dans toute la famille on commençait déjà à parler mariage, quand l'oncle, qui venait de se fermer tous les chemins de la fortune en se faisant un ennemi de Louvois, vint débarquer chez le père ; et comme il avait un fils, et que Mlle Petit était un parti fort sortable, il tenta de substituer ce fils à son beau-fils. Mais Mlle Petit, qui avait pris goût à M. Duquesne, fit la sourde oreille. M. Petit était souffrant quand son frère arriva. La maladie empira. Il fallut songer au testament. L'oncle renvoya Mlle Petit chez Mme Saporta, et, pendant son absence, il fit faire à son frère un testament qui nommait Mlle Petit héritière universelle, mais avec une substitution en sa faveur dans le cas où Mlle Petit viendrait à mourir sans enfants. De plus, il fit ajouter par M. Petit à ce testament un codicille en faveur de sa fille aînée, de la cousine de Mlle Petit, indisposant le père contre la fille, et faisant habilement le père jaloux de l'attachement de sa fille pour Mme Saporta ; si bien qu'un jour le mourant dit à Mlle Petit : Vous serez bien aise dans peu de temps d'être une héritière. La mort arrivait ; l'habitude étant de déclarer devant un commissaire dans quelle religion on voulait mourir, M. Séguier, évêque de Nîmes, et M. Labeaume, vinrent recevoir la déclaration de M. Petit. Il déclara persister dans la religion réformée ; et retrouvant un instant son cœur de père, il mourut en regrettant de ne pas avoir marié Mlle Petit avec M. Duquesne, et recommanda qu'on eût soin d'achever cette affaire.

M. Duquesne partit pour le bombardement de Gênes. L'oncle, qui avait toujours en tête sa substitution, ne le retint pas. Les promenades au bord du Gardon, le prêche, quelques visites, la société de Mme Saporta, de Mlles Cassagne, les projets, le mariage à l'horizon, remplissaient la vie de la demoiselle. M. Duquesne revint de Gênes, vieilli, grisonnant, un peu maltraité de la guerre et de la maladie ; Mlle Petit continuait à le voir avec les yeux de son cœur. On écrivit à M. Cotton, le vieil oncle de Paris, pour le sonder et savoir s'il voudrait assurer quelque chose au jeune ménage. Mais notre oncle avait entendu dire que M. Duquesne était un joueur, un débauché ; il se montra froid, ne promit rien, et ajouta qu'étant protestant, le futur ne pouvait arriver à rien, puisque dans le moment M. le marquis de Miremont, petit-neveu du grand Turenne et neveu de deux maréchaux de France, ne pouvait pas obtenir une compagnie de chevaux. Duquesne changea de religion ; l'apostasie ne fit rien sur l'oncle, qui avant tout défendait sa bourse, et fit mal sur l'esprit de Mlle Petit, qui s'était laissée prendre d'un beau sentiment romanesque pour l'exaltation religieuse qui régnait à Nîmes.

Sur ce, par un beau matin, au petit jour, un régiment de dragons, le régiment de Barbezieux, entra dans la ville, fait fermer les portes, investit les maisons des ministres Peirol, Icard et de l'avocat Brousson, qui furent assez heureux pour s'échapper. La milice est désarmée ; MM. Peirol, Icard, Brousson sont pendus en effigie, les temples qui étaient encore debout fermés, les habitants inquiétés, les propriétés menacées. Mlle Petit craint que son bien ne soit confisqué ; elle s'enfuit à Montpellier, où elle se propose, pour le mettre à couvert, d'en faire une donation simulée à un de ses parents catholiques ; mais, au lieu d'une donation simulée, le parent avait fait dresser un contrat de mariage qui ne fut pas du goût de Mlle Petit, qui revint à Nîmes en grande inquiétude. La porte était gardée par les dragons, qui avaient ordre de ne laisser entrer et sortir que des catholiques. Elle fut assez heureuse pour forcer la consigne, et trouva la vieille Saporta presque folle de peur. M. de Noailles venait d'arriver avec un nouveau corps de troupes. Les demi-moyens furent abandonnés.

La persécution allait grand train. On en était venu à l'argument de la corde. On ne pouvait plus vendre, plus acheter, sans un certificat de catholicité, sans une carte qu'on appelait ironiquement *marque de la bête*. Chez les obstinés, les provisions étaient jetées par les fenêtres. Les garnisaires se montraient presque aussi ingénieux que des chauffeurs pour vous convertir. Le plus joli de leurs tours était la conversion au tambour. Douze tambours s'installaient chez un vieillard. Dès qu'il s'endormait, un roulement. Au vingtième roulement environ, il y avait mort ou abjuration. Mlle Petit eut la bonne fortune d'être recommandée par M. de Lorges à M. de Noailles. Elle ne fut pas d'abord sérieusement inquiétée. Mais M. de Noailles quittait Nîmes. Elle eut affaire à la jalousie des nouveaux convertis, qui ne comprenaient guère l'exception faite en sa faveur. Là-dessus, le bruit se répandit qu'on pourrait bien la mettre dans un couvent. Mlle Petit alla trouver à Montpellier le maréchal de Noailles, et lui demanda un passe-port pour elle et pour sa tante. M. de Noailles répondit qu'il fallait songer à obéir au roi, ne pas abuser plus longtemps de ses grâces, retourner à Nîmes, et se faire instruire. Mais, à force de supplications, de caresses et de mensonges, Mlle Petit, qui promettait déjà Mme Du Noyer, obtint un passe-port pour Paris, où son oncle, disait-elle, était mourant. Ce n'était qu'un prétexte pour gagner Lyon et sortir de France. Arrivée à Lyon, après mille tentatives infructueuses, Mlle Petit commençait à désespérer de son projet, quand un cabaretier de Seyssel, qui avait un passe-port de l'archevêque de Lyon pour s'en aller chez lui avec un petit apprenti, voulut bien la prendre. Mlle Petit coupa ses cheveux et s'habilla en garçon. Le voyage fut rude, le cabaretier, prenant au sérieux son rôle de maître, tempêtant, jurant, et tout près de frapper la pauvre demoiselle, et quand elle se rebellait, menaçant de la livrer, et ne lui épargnant ni le froid, ni la fatigue, ni la mauvaise nourriture. Mlle Petit est bien reçue à Genève ; mais un mot imprudent sur la persécution religieuse qui lui échappe devant la résidente de France, la force à quitter cette ville. Elle traverse la Suisse, gagne la Hollande, et va demander l'hospitalité à son oncle Petit, fixé à La Haye. Bientôt elle fut à charge à son oncle, qui se disposa à la faire entrer dans une société de pauvres demoiselles fondée par la princesse d'Orange. Elle céda aux prières instantes de son oncle et de Mme Saporta, qui la rappelaient chaque jour à Paris. D'ailleurs, M. d'Avaux, ambassadeur de France, s'engageait à la faire revenir dans trois mois, si elle ne s'accommodait pas de la religion. Elle partit, passa par Londres, et arriva à Paris, chez l'oncle Cotton. Elle trouva Mme Saporta, qui lui avoua qu'elle « avoit eu la faiblesse de signer sur ce qu'on lui avoit persuadé qu'on pouvoit se sauver dans la religion romaine en n'adhérant point à certains cultes ; qu'elle avoit eu beaucoup de peine à s'y résoudre, et un grand repentir de l'avoir fait ; qu'elle n'avoit jamais voulu entendre aucune messe ni accepter une pension de cinq cents écus, que le père La Chaise, son parent, entre les mains duquel elle avoit fait son abjuration, lui avoit fait obtenir sans qu'elle se fût donné aucun mouvement pour cela. » La pauvre femme terminait en l'exhortant à ne pas se laisser séduire. L'oncle Cotton avait promis formellement de la laisser libre. Mais, dès le lendemain, il l'engagea, par manière de passe-temps, à écouter quelques convertisseurs. Ce furent,

tout à son débotté, l'abbé Férier, cousin de Pélisson, MM. Desmahis, Ducasse, qui entamèrent la transubstantiation. Ils furent relayés par le maréchal de Lorges, qui faisait de la théologie en amateur ; le fidèle Duquesne, revenu sur l'eau, l'évêque de Mirepoix, jusqu'à ce qu'un beau matin, entrèrent dans la chambre de Mme Saporta et de Mlle Petit des gens de robe et d'épée qui les prièrent de s'habiller et de les suivre où ils avaient ordre de les conduire. La prison où on les conduisit n'avait rien de sévère. C'était un régime doux, des geôliers prévenants ; les lits étaient bons, les fenêtres grandes. On recevait des visites toute la journée. En cette bastille, le gouverneur s'excusait de ne donner à ses prisonniers que des poulets de grain, attendu que ce n'était pas encore le temps des perdreaux. Grâce au crédit du maréchal de Lorges, Mlle Petit ne mangea là des fraises que dix jours. Une fois sortie de prison, Mlle Petit songea sérieusement à sortir de France. Elle s'assura le concours d'un M. Roucoulle, qui venait apporter tous les soirs sous les fenêtres de ces dames une grande malle où l'on jetait les hardes, pour que l'hôtesse ne soupçonnât pas la fuite. Ainsi déménagées, ces dames laissent à l'hôtesse de l'argent pour le souper du soir, prennent le coche de Poissy, et de Poissy gagnent Rouen sur des batelets. De là, elles arrivent à Dieppe, toutes prêtes à s'embarquer. Le vent est contraire, il faut attendre quelques jours. On se tient renfermé ; mais, à la fenêtre d'en face, du matin au soir, un étranger regarde. Savez-vous qui c'est ? L'éternel

M. Duquesne. Le lendemain matin, soit indiscretion, soit toute autre cause, la tante et la nièce sont conduites au château, devant M. Tierceville. Il leur demande si elles ne sont pas Mme Saporta et Mlle Petit. Mlle Petit de répondre qu'elles sont veuve et fille d'un marchand de Marseille, à la poursuite d'un banqueroutier qui doit passer en Angleterre. Un M. Saquet, qui est appelé en confrontation, est intimidé de l'assurance de ces dénégations, et est tout prêt à dire qu'il s'est trompé, quand Mme Saporta a la faiblesse de se trahir. Voilà nos deux dames encore prisonnières et conduites, sous l'escorte de gardes, au couvent des nouvelles catholiques, dans la rue Sainte-Anne, derrière l'hôtel Louvois. Les voilà, cette fois, enfermées, verrouillées, cadenassées, mises au régime cellulaire. La séquestration devint telle, qu'un moment Mlle Petit commença à se laisser mourir de faim. Ce demi-suicide effraya. D'ailleurs, on avait appris que le roi s'intéressait au mariage de la jeune fille avec M. Duquesne ; et le prétendu fut admis à lui faire reprendre courage. Au moment où cet interminable mariage allait enfin aboutir, M. de Seignelay, sollicité par M. Duquesne, manda à M. Cotton qu'il eût à s'engager vis-à-vis de du jeune ménage. Cette exigence changea les dispositions de l'oncle. Le mariage public fut rompu, et Mlle Petit, transférée à *l'Union chrétienne*, dans la rue Saint-Denis. Survint une déclaration du roi qui ordonnait à tous ceux qui n'avaient pas encore changé de religion de le faire ou de sortir du royaume, et cela dans le délai d'une quinzaine. Dans ce temps, M. Du Noyer était venu passer son quartier d'hiver à l'hôtel de Mantoue, rue Montmartre, et se voyait dérangé à toute heure du jour et de la nuit par les visites, les messages que recevait un vieux voisin. Il s'en plaignit à l'hôte. « C'est un vieux père aux écus qui a une nièce à marier. Elle est infatuée d'un officier de marine, mais ce mariage vient de rompre. Faites la cour à l'oncle et à la nièce, et si l'affaire réussit, *je retiens un castor*, » fut la réponse de l'hôte. M. Du Noyer suivit à la lettre ces instructions, entama la conversation avec l'oncle, le consola, lui tint compagnie, flatta ses rhumatismes ; s'apitoya sur le sort de sa nièce. M. Cotton ne put se défendre de le produire à *l'Union chrétienne*, et lui donna commission de convertir sa nièce à bref délai ; une seconde quinzaine avait été accordée comme dernier délai à Mlle Petit. M. Du Noyer commença, à son entrée dans le parloir, son rôle de convertisseur demi-catholique, demi-galant, battit en brèche habilement le Duquesne, et finit par promettre, *mezza voce*, à la jeune héritière, liberté entière quant à la religion. Mlle Petit fut bien un peu effarouchée de cet amour impromptu. Elle lui répondit en riant : « Me voir, m'aimer et m'offrir un époux, tout cela dans un jour, rien au monde n'est plus galant. » Puis la belle pleura et ne défendit pas à M. Du Noyer de revenir. Les larmes séchées, Mlle Petit se prit à réfléchir qu'après tout ce mariage était le moyen de sortir du couvent, sans retourner chez son oncle Petit de La Haye. Elle songea, d'un autre côté, que l'amour de M. Duquesne n'était pas si fort désintéressé, puisqu'il exigeait une donation présente d'une partie du bien de M. Cotton et une donation générale après sa mort. Elle accueillit de mieux en mieux M. Du Noyer, qui, un

soir, sans la prévenir, une lettre de cachet dans sa poche, vint la chercher en carrosse avec deux jésuites. Le carrosse s'arrêta à la porte de l'église Saint-Laurent. M. Du Noyer descendit avec ses deux jésuites, Mlle Petit avec la supérieure et la sous-prieure du couvent. Le curé vint recevoir tout ce monde, fit faire à Mlle Petit une petite promenade dans son jardin, causa, comme par manière de conversation, des péchés qu'une jeune demoiselle peut bien commettre. Au bout de deux tours de jardin, il dit à Mlle Petit : Vous voilà confessée. De là, on passa sous un charnier. Le prêtre s'assit sur une petite chaise. Les jésuites, les religieuses, M. Du Noyer, tous parlaient en même temps à la jeune personne. Les jésuites lui disaient que ce mariage-là ferait bien plaisir au père La Chaise ; les religieuses l'embrassaient, et lui disaient : Courage, mon enfant, c'est ici le plus beau jour de votre vie ! Le brave curé ne demandait qu'un seul oui pour toutes les deux affaires. M. Du Noyer se surpassait comme galanterie. Il n'y avait ni messe ni autel. Voyons, ma fille, disait le curé sur sa petite chaise, est-ce que vous ne croyez pas tout ce que la religion catholique, apostolique et romaine croit ? — Là-dessus, Mlle Petit se récrie beaucoup. On se met à rire. Le curé marmotte du latin. Mlle Petit était Mme Du Noyer. Tel est le récit de Mme Du Noyer.

Cela fait, après mille bénédictions de la part des jésuites, Mme Du Noyer, à qui son mari avait juré sur les choses les plus saintes que, quoiqu'elle eût fait abjuration de la religion réformée, il la

laisserait vivre à sa guise, ne lui parlerait jamais de la religion romaine, ne trouverait rien à redire à la lecture de la Bible, non plus qu'aux chants des Psaumes, fut menée chez Mme Du Noyer la mère ; et l'oncle Cotton, qui ne savait pas que la chose dût aller si vite, fut averti que sa nièce était mariée. Quelques jours après la noce, M. Du Noyer donna sa démission, et songea à présenter un placet au roi pour obtenir la levée de la confiscation des biens de sa femme et la récompense de ses services militaires. Mme Du Noyer, qui avait laissé sa timidité le long des chemins, précéda son mari au souper du roi. Le roi voulut bien lui demander son nom, lui dit que le séjour du couvent contribuerait à son bonheur spirituel, et qu'il souhaitait qu'elle trouvât le temporel dans le mariage qu'il lui avait fait faire. Il raconta toute l'histoire de Mlle Petit à la dauphine, et questionna longtemps la nouvelle mariée, au grand désespoir de tous les courtisans. Après le départ du roi, ce ne furent qu'offres de service des plus grands seigneurs à Mme Du Noyer et à son mari, qui venait d'arriver et d'apprendre le succès de sa femme à la cour. Le lendemain, le roi s'empessa de faire droit au placet de M. Du Noyer, et voilà Mme Du Noyer fort à la mode ; la voilà prenant place à la messe du roi dans la tribune des princesses ; la voilà en possession de ses biens, en possession d'une pension de 900 livres. Le roi dit qu'elle a la langue bien pendue, et qu'elle ne manque pas d'esprit. Mais ici commence le contrôle de M. Du Noyer, contrôle haineux, et évidemment poussé au ridicule. M. Du Noyer raconte que d'abord sa femme n'obtint qu'une pension de 300 livres ; puis il entre dans le détail d'une désopilante présentation. Mme Du Noyer voulait remettre son placet au roi. M. de Noailles la repoussa, et lui dit que personne n'en présentait sans la permission du capitaine des gardes. Sur cette bétise de sa femme, M. Du Noyer entre en colère, crie haut ; les courtisans se rassemblent. Mme Du Noyer était grosse, courte, déjà digne des vers qu'on lui consacra plus tard à La Haye :

Le ventre à triples falbalas, Et les cuisses prétintaillées.

Un courtisan gascon s'écrie : Eh ! oui, pardieu ! c'est bien elle, revenue de Hollande, parée comme un autel de jeudi béni. — Pardieu ! dit un autre, c'est Mlle *Girgoule* (champignon du Languedoc). — Elle est bien nommée, s'écrie-t-on de toutes parts, et l'on éclate de rire, et la risée va jusqu'au roi, Mme Du Noyer ne s'apercevant de rien et causant avec des seigneurs qui se moquent, et la reconduisent avec force ironiques salutations à son auberge. Le lendemain, elle veut à toute force être présentée au roi ; et sur ce que la table du roi était en gaieté sur la demoiselle *Champignon*, et que le roi la regardait en riant, elle se mit à dire au roi qu'elle était Mlle Petit, et que le nom de *Girgoule* est un sobriquet qu'on lui donnait autrefois à l'école. — Si ridicule que veut bien la dire son mari, Mme Du Noyer avait emporté le placet d'assaut. — On songea à

aller voir comment se portaient les biens qui avaient été confisqués. À Nîmes, Mme Du Noyer, que son mari méconnaissait, mais qui était après tout une intrigante de haute volée, s'ingénia à faire son mari consul ; et, comme elle se défiait de lui, avec assez de raison, elle l'envoya jouer ailleurs, pendant qu'elle travaillait pour lui, et ne le rappela que lorsqu'il fut nommé. Consul, M. Du Noyer songea à éterniser son nom, et il le fit incruster en lettres d'or sur le ventre d'un crocodile qu'il plaça à l'hôtel-de-ville. L'oncle Cotton était mort laissant sa succession aux époux. Mme Du Noyer était accouchée d'une fille ; M. Du Noyer venait d'obtenir l'inspection du Rhône ; le ménage alla se fixer à Villeneuve-lez-Avignon. Pays de cocagne que cette ville d'Avignon au XVII^e siècle ! Petit coin du Décameron ! on y joue, on y mange, on y boit, on y fait l'amour ; le ciel est toujours en fête, le soleil ne boude jamais. Le vin de l'Hermitage et de Cante-Perdrix, « le vin des dieux », s'alternent que c'est une bénédiction. Le gouvernement est à bon marché : ni impôts, ni capitation ; tout le monde est riche, et tout le monde dépense. Grande chère : perdrix rouges, bisques d'écrevisses, esturgeons, et le reste. Les femmes sont charmantes et ne demandent pas mieux qu'on le leur dise. Les cavaliers font tous les matins le pèlerinage de Vaucluse et en rapportent des sonnets. On se lève, on s'habille ; ce sont des après-midi perpétuels à l'hôtel Crillon, à l'hôtel Montréal, où l'on voit représentées en peintures toutes les aventures du roman de Chariclée, et à l'hôtel des Essards. C'est fête, toujours fête en ce parisien Eden. C'est l'ombre, la bassette, le lansquenet ; ce sont les apartés aux bords du Rhône, les pèlerinages à l'abbaye des Célestins au bras d'un abbé fait au monde, qui vous fait voir en souriant le corps de saint Bénézet et de saint Pierre de Luxembourg. Point de

Bastille pour vous empêcher d'avoir de l'esprit sur Mme de Maintenon : on pense tout, et tout haut. M. Delfini, le vice-légat du pape, qui gouverne en son nom, a les meilleures manières qui soient. Le duc de Villars est avec Mme Fortia, la sœur du marquis de Lassenaye. Ce sont des connaissances du Palais-Royal, et des meilleures, et du plus beau nom. Mme de Castres, Mme de Blauvac sont à ravir. Mme la marquise de Véleron, sœur du cardinal de Janson, a cinq ou six filles toutes comtesses ou marquises, et dignes de l'être par leurs grâces. L'heureux comtat que ce comtat Venaissin ! le sang est beau, le vin bon, la femme aimable ! Les jours y sont pleins de chansons, les nuits y sont tièdes.

(la suite au prochain numéro.) **Poésie**

Un matin, des amis nous ont pris avec eux Et menés dans la Brie, en un beau parc ombreux. À droite est une allée, au bord de la rivière, De marronniers. Le moindre au moins est centenaire. C'est pour pêcher la carpe un ravissant endroit. On est assis sur l'herbe. On cause, on lit, on boit. Votre ligne s'endort. Des dames vont et viennent Qui disent : Mais, messieurs, les carpes se promènent ! On est si bien qu'on dit : Laissez-les promener ! On se lève au soleil, ou bien pour déjeuner. Mademoiselle Élise au piano, l'on danse. On fait là ce qu'on veut, on dit là ce qu'on pense.

Mai 1852. En renvoyant des fleurs par notre guide.

Edmond et Jules de Goncourt.

À vous ces pauvres fleurs. Les bouquets se délient ; Nos fleurs se faneront ; — et les passants s'oublent. L'on dit toujours : Qui sait ? — Nous avons bien tracé Nos deux noms sur la neige, en haut du pic glacé.

En bas de la Gemmi, 1851. **Jules de Goncourt.**

Numéro XXXI – 7 août 1852. MADAME DU NOYER

(suite et fin).

D'Avignon on va à Montpellier. Montpellier, la ville hospitalière ! Montpellier ! femmes spirituelles, et le charmant parlage, et l'œil mutin, et l'esprit alerte ; Montpellier, où les plus laides se consolent de n'être pas belles en étant jolies ; Montpellier ! les longs dîners, les longues causeries, et les promenades à la *Canourgue*, où les filles, mouchoir sur la tête, se promènent en riant, chacune au bras d'un promis. D'Avignon, on va à Toulouse voir le carnaval, merveilleux carnaval où toute la ville en folie court les rues, qui à pied, qui à cheval, qui en voiture, mais les vitres baissées, pour qu'on ne les casse pas, tant on vous jette de dragées à la tête ! Les boutiques sont désertes, les domestiques vont où est la fête, les maîtres se bombardent avec des confitures ; c'est une liesse, un *évoché* par toute la ville ! Des mascarades défilent en charrette, personnifiant en mille allégories le Temps, les Saisons, les Passions ; les pièces de vers volent de là dans les carrosses. Ce sont toutes sortes de poésies bouffonnes qui vont, qui viennent, qu'on envoie, qu'on se renvoie. Là, on promène sur un cheval un grand coffre plein de confitures, couvert d'une étoffe d'or, relevé d'un ruban d'or, et les gens masqués qui le promènent lancent dans la foule mille poèmes élogieux en l'honneur d'une belle. Ce cadeau, c'est le *massepain* qu'en ces jours prodigues l'amant donne à sa maîtresse, et les gens masqués offrent à la dame là où il y a le plus de monde. Vient le bal, puis le carême. On jeûne en allant manger des huîtres au faubourg de *Basacle*. On fait ses dévotions régulièrement à l'église des Carmes ; c'est le rendez-vous du beau monde. Les *patito* se mettent à genoux aux pieds de leurs amies, et leur disent des prières qui n'ont pas coutume d'être dans les livres de messe ; et, le lundi de Pâques, on va célébrer la *fenestra* au faubourg de Saint-Sernin. Les dames y vont en bel habit ; mille cavaliers, déguisés en garçons pâtisseries ou en bergers, accourent portant un *fenestra* sur la tête. « Le *fenestra* est un grand gâteau, d'une pâte fort excellente, tout piqué d'écorces de citron et d'autres confitures ; ils sont chacun sur une petite planche, couverts de petits rubans et de colifichets, et c'est tout ce qu'un homme peut porter ; on les jette en dansant dans les carrosses des dames, et l'on fait que les deux bouts du gâteau sortent par les portières. » M. Du Noyer ayant été nommé, encore de par sa femme, pour aller porter au roi le

cahier des états, la famille, accrue d'un fils, revint à Paris.

À Paris, M. Du Noyer commença à autoriser plus ouvertement qu'il ne l'avait fait jusque-là la jalousie de sa femme. — M. Du Noyer, homme ordinaire et des plus ordinaires, se sentait humilié de l'intelligence de sa femme ; il s'étonnait, comme d'une usurpation, que sa femme eût plus d'esprit que lui. Il se sentait gêné avec Mme Du Noyer ; et cela, sans qu'il se l'avouât, le fit plus vite sans doute chercher hors du logis conjugal des femmes qui fussent de pair avec lui et qui le missent plus à l'aise. M. Du Noyer était jaloux de ses plaisirs et très-peu de sa femme ; il avait l'ambition de son repos beaucoup plus que le respect de son honneur. Bon vivant et gros viveur, aimant le jeu, la table, les femmes, il n'avait épousé Mlle Petit que pour jouer, manger, et le reste. Aimant ses coudées franches, il se remit à être garçon presque aussitôt après le sacrement ; c'était un mari du temps.

Mme Du Noyer n'avait pas jugé à propos de se préoccuper des amourettes provinciales de son mari ; mais, à Paris, quand elle se trouva toute seule abandonnée pour les soirées d'une Mme Boulanger, elle ne fut pas maîtresse de sa jalousie, et fit des reproches à M. Du Noyer. M. Du Noyer lui répondit qu'il ne pouvait se défendre des honnêtetés de M. et Mme Boulanger, et lui conseilla comme distractions le bal, l'opéra, la comédie. Mme Du Noyer alla voir les *Vendanges de Suresnes*. M. Du Noyer, en mari désintéressé, avait rempli tout Paris de ses gorges chaudes sur la figure comique de sa femme, si bien que Dancourt l'avait fourrée en pleine pièce et en pleine caricature au théâtre, sous le nom de Mme Thomasso. Mme Du Noyer se reconnut, pria son mari d'intervenir. Le mari alla au spectacle, rit beaucoup, et plus encore au nez de Mme Du Noyer

quand il fut de retour au logis. En dépit de cette turlupinade, la pauvre Mme Du Noyer était plus jalouse que jamais. Son mari découchait toutes les nuits, et elle croyait savoir de source certaine que ces nuits-là appartenaient à Mme Boulanger. Un jour, elle n'y peut tenir, achète à la friperie un habit de livrée, et, le soir venu, se faufile ainsi travestie chez Mme Boulanger, se cache dans un carrosse remisé dans une écurie, attendant l'heure du berger et se préparant à surprendre M. Du Noyer. Mais un cocher avait vu quelqu'un s'introduire dans le carrosse. Il soupçonne un voleur, on ferme la maison, on s'arme de bâtons. M. Du Noyer marche en tête, et voilà la pauvre femme fustigée d'importance. M. Du Noyer veut bien, après un certain nombre de coups de bâton, reconnaître sa femme, et la ramène chez elle dans un état déplorable. Mme Du Noyer resta trois heures privée de sentiment. Quelque temps après, ce n'était plus Mme Boulanger, c'était une Mlle Boutrave, que M. Du Noyer avait rencontrée chez la Perrichon, une fameuse marchande de la rue Saint-Honoré qui avait établi une maison de jeu dans son beau jardin du faubourg Montmartre. Mlle Boutrave tenait la banque. Mme Du Noyer prétend qu'elle était « boîteuse, laide comme une guenon, galeuse de la tête aux pieds, et surtout d'une vertu très-délabrée. » Néanmoins, M. Du Noyer en était fort épris, et fort orgueilleux de monter dans un méchant carrosse que la tailleuse à la bassette faisait rouler. Mme Du Noyer, qui voyait son mari perdre avec cette fille des sommes considérables, fut prise de désespoir. Ayant su que son mari avait donné rendez-vous à la Boutrave à l'Opéra, elle s'y rendit de son côté, entra dans la loge de la belle, et là, après lui avoir demandé des nouvelles des bâtards qu'elle avait eus avec un valet de chambre de M. Camus, elle lui arracha son tignon et ses fontanges, et les jeta dans le parterre. La cour et la ville riaient et battaient des mains. M. Du Noyer ne prit pas la chose d'une façon aussi plaisante, il appliqua à sa femme quelques soufflets dans le corridor. Cette correction maritale donna à penser à Mme Du Noyer. Mme Saporta était morte en lui recommandant de garantir ses filles de la superstition et l'engageant à ne point les marier à un ancien catholique. Elle se voyait seule, sans appui, sans ami ; son mari lui mangeait rondement sa fortune. Ses vieilles idées religieuses se réveillèrent, et elle se décida à passer en pays étranger avec ses filles. Elle dit à son mari qu'elle se rendait à Nîmes, prit ses diamants et deux billets de mille écus, et de Lyon gagna les bains d'Aix en Savoie, prétextant un rhumatisme.

Mme Du Noyer partie, M. Du Noyer est enveloppé dans la banqueroute de M. Boulanger. Il ne peut payer les billets que Mme Boulanger lui avait un peu fait souscrire. Il se retire au Temple. La perte de sa fortune, pas plus que celle de son fils qui vient à mourir, ne le préoccupent longtemps. Il se fait le plus philosophiquement du monde à cette vie d'insolvable, ayant bonne table, jouant, soupant

avec des abbés, et, le soir venu, allant se promener dans le jardin de l'abbé de Chaulieu. L'existence était douce en ce Clichy du temps, s'il faut en croire les mémoires contemporains, et M. Du Noyer était homme à chercher à se la rendre la plus douce possible. Il avait donc ordinairement pour partner de sa mélancolie une demoiselle Colinette, sans grande beauté, mais pleine de feu, qui jouait l'hombre, fouettait le bourgogne et le champagne, chantait le vaudeville, divertissante à table au possible, et le meilleur garçon du monde. Un jour qu'une personne de la connaissance de Mme Du Noyer était allée rendre visite au détenu, et qu'elle s'était laissé prier à souper en compagnie de la Colinette, le laquais qui versait à boire à M. Du Noyer tomba en faiblesse. On le porta sur un lit. Mlle Colinette déboutonna son habit pour lui donner de l'air, une magnifique gorge apparaîta. La Colinette s'évanouit à son tour, et voilà le pauvre M. Du Noyer à aller de l'une à l'autre. Une sage-femme est nécessaire. Le laquais accouche, pendant que Colinette saute aux yeux de M. Du Noyer et le défigure.

D'Aix, Mme Du Noyer avait gagné la Suisse, et comme la Suisse ne présentait pas une sécurité assez complète à cause des ménagements que cette puissance gardait avec la France, elle passa en Hollande, où elle alla demander au grand-pensionnaire sa protection contre les violences de M. Du Noyer dans le cas où il voudrait ravoir ses filles et une pension pour subsister. La protection lui fut accordée ; pour la pension, le grand-pensionnaire se chargea de présenter une requête à l'État. L'éducation un peu mondaine de ses deux filles, leur succès dans les sociétés, lorsqu'elle les faisait chanter ou danser, donnaient matière aux criaileries des rigoristes. Il en était

qui lui reprochaient son ancien départ de Hollande. Il en était qui lui reprochaient d'avoir quitté son mari et de lui avoir enlevé ses filles. On savait qu'elle avait une assez grande fortune, et l'on ne pouvait croire qu'elle n'eût pas emporté de grandes sommes. C'était un bruit qu'accréditaient en secret les amis de M. Du Noyer, et que sa fille aînée essaya de confirmer plus tard. Tous les réfugiés enfin étaient d'accord pour voir d'un mauvais œil une personne de plus qui venait rogner leur portion. Elle venait de recevoir de l'État une somme de 3 000 florins. Elle se décida à passer en Angleterre, où milord Galloway lui faisait espérer une pension du roi d'Angleterre. Quand il fut à Londres, milord Galloway n'avait pas eu le temps de la faire mettre sur la liste des pensionnaires, et le roi était mort. Elle revint en Hollande et se fixa à La Haye. Elle eut là des moments de misère tels qu'elle faisait faire des coiffes de perruques à ses filles, qu'elle portait vendre elle-même aux perruquiers. Mais elle commença vers cette époque à écrire ses *Lettres historiques et galantes* et à rédiger sa *Quintessence*, journal satirique qui eut un grand succès d'argent et lui ouvrit la porte des plus grandes maisons. On s'amusait de son esprit, on se moquait un peu de sa grosse personne ; on faisait la cour à ses filles, jolies personnes toutes gracieuses de talents français. Mme Du Noyer était surtout admirablement reçue chez le comte Dhona, qui fit le mariage de sa fille aînée avec un vieux militaire du nom de Constantin. Les méchants dirent que le comte Dhona, amoureux de Mlle Du Noyer, ne l'avait mariée que pour arriver à elle plus facilement. Ils parlaient de certain souper que Mme Constantin raconta ainsi plus tard, donnant un rôle odieux à sa mère, pour servir sans doute les rancunes de M. Du Noyer : « Il nous invita à souper. Je ne sçay quel dessein il s'était mis en tête ; il s'imagina sans doute que lorsque j'aurois quelques verres de vin dans la tête, ma mère et ma sœur également, il trouveroit mieux son compte. Il se trouva apparemment pour cet effet seul avec nous trois ; ordinairement il avoit toujours quelques-uns de ses amis. Je ne sçay si on avait mis quelque drogue dans le vin, mais nous n'étions point encore au dessert, que ma mère tomba en faiblesse sous la table, ma sœur un moment après ; je les suivis dans le même instant. Nous étions toutes les trois dans un état pitoyable. De vous dire ce qui se passa dans ces vineux moments, je ne le puis, et tout ce que je sçaurois vous en rapporter est que, me sentant tourmenter, je me réveillai avec une surprise extrême de voir un page qui se mettoit en devoir d'exécuter ce que j'aurois horreur de vous nommer. » Mme Constantin, jalouse de la préférence accordée par sa mère à sa sœur *Pimpette*, ne tarda pas à aller retrouver son père, qui venait de se remplumer, grâce au crédit d'un frère qui lui avait fait obtenir pendant cinq années le généralat des vivres de l'armée d'Espagne.

C'était le congrès d'Utrecht ; et pour la *Quintessence*, c'était chose trop intéressante pour que Mme

Du Noyer ne s'y rendît pas. Outre beaucoup de nouvelles à glaner pour son journal, elle espérait aussi trouver un mari pour sa chère *Pimpette*. Salles de tapisseries éclairées de milliers de bougies reflétées dans les glaces, jets d'eau de fleur d'oranger, buffets couverts de vaisselles de vermeil, desserts de porcelaine du Japon, les miracles de la confiserie ; rues et canaux illuminés de flambeaux ; folles mascarades ; la duchesse de Saint-Pierre en Scaramouche, la comtesse de Denhoff en Espagnole, la comtesse de Bergomi en Nuit, Mme Markchal en amazone, des ambigus magnifiques, la *Rodogune* de Corneille ; c'étaient tous les jours, toutes les nuits, des festins, des bals où assistaient cinquante ministres représentants de tous les États de l'Europe. À travers toute cette joie, la pauvre Pimpette avait le cœur gros. Elle s'était éprise à La Haye, et, ma foi, la pauvre fille était pardonnable, de Jean Cavalier. Ç'avait été une admiration universelle, lorsque était arrivé le héros des Cévennes. On se mettait aux fenêtres ; on courait dans les rues sur son passage ; on lui faisait escorte. Mme Du Noyer ne put se défendre de l'engouement. Elle vint à rencontrer Cavalier chez un marchand. Elle l'invite à dîner, le comble d'amitiés, de compliments ; Pimpette se laisse prendre, comme une autre Desdémone, aux récits du terrible partisan. La mère, qui songe à cette alliance avec orgueil, laisse les choses aller. Pour le moment, le héros se trouvait sans le sou, en train de solliciter inutilement une pension du roi d'Angleterre. Il eut le talent d'emprunter par petites sommes 14,000 florins à Mme Du Noyer contre une promesse de mariage à la fille. Pimpette en était là de ses amours quand Jean Cavalier, qui avait oublié de payer certaines dettes criardes, fut enfermé à la Castellerie. Il se trouva une belle éprise de lui qui lui

offrit de le tirer de là à condition de l'épouser. Cavalier se hâta de consentir et de passer en Angleterre. *Pimpette* resta demoiselle avec une promesse de mariage. Heureusement que Mlle Du Noyer, à Utrecht, rencontra un jeune poète qui lui fit oublier l'ancien garçon boulanger. Mais sa mère était devenue clairvoyante. Elle était sur ses gardes, et sut obtenir que le jeune poète fût renvoyé de Hollande. Mais, quand il partit, le jeune poète avait écrit quatorze lettres qui forment le préliminaire de sa correspondance et donnent un certificat de vertu à Pimpette, en dépit de certaines visites scabreuses qu'elle lui fit en habit d'homme.

Enfin je vous ai vu, charmant objet que j'aime, En cavalier déguisé dans ce jour,

J'ai cru voir Vénus elle-même

Sous la figure de l'Amour. L'Amour et vous, vous êtes du même âge,

Et sa mère a moins de beauté ;

Mais, malgré ce double avantage, J'ai reconnu bientôt la vérité,

Ô..... vous êtes trop sage Pour être une divinité.

Le poète était M. de Voltaire.

M. de Voltaire éconduit, Mme Du Noyer eut le bonheur de mettre la main sur un vrai comte, et Pimpette devint comtesse de Winterfeld. Ce mariage fit grand bruit. Mme Du Noyer, à qui la *Quintessence* avait fait des ennemis partout, Mme Du Noyer, enviée par les femmes parce qu'elle écrivait, enviée parce qu'elle était reçue chez les gens les plus hauts nommés, enviée parce qu'elle faisait parler d'elle, Mme Du Noyer, enviée pour son journal, pour son esprit, pour ses relations, vit de ce jour la jalousie grandir et conspirer autour d'elle. Les haines se concertèrent. Élever journal contre journal, c'eût été tenter une concurrence ruineuse pour le dernier venu. Pour faire payer à cette femme qui avait fait de la satire encore plus par besoin que par plaisir, on songea à un moyen de vengeance éclatant, anonyme et public. Le théâtre parut ce qu'il y avait de mieux pour cela. Les Aristophanes de Hollande se mirent à l'œuvre. Malgré les démarches de Mme Du Noyer près du maréchal d'Uxelles, du comte de Passionai, de la duchesse de Saint-Pierre, près d'Arlequin lui-même, malgré la crainte que la *Quintessence* inspirait aux acteurs, malgré intrigues, soumissions, bassesses, le *Mariage précipité* fut joué à Utrecht, en même temps qu'il était joué en flamand par les comédiens de La Haye.

Dans ces *Nuées* au gros sel, Cavalier devenait Miltronet, Mme Du Noyer, Kirkila, Pimpette Etepnif,

le comte de Winterfeld, son mari, Wavrefelt, un marchand de brandevin déguisé en comte. C'était une mise à la scène de toutes les calomnies débitées contre l'écrivain satirique, une mise à la scène brutale des accidents de sa vie. On avait traîné aux feux de la rampe ses amours avec M. de Po. On avait repris l'histoire du carrosse de Mme Boulanger, la mésaventure de Mme Du Noyer avec les bouchers de Londres, lorsqu'elle fut cousue dans une peau de vache et livrée aux chiens. On avait détaillé les vengeances manuelles que lui avaient fait subir les victimes de son esprit.

Cette pièce à coups de poing finissait délicatement sur Mme Kirkila, assommée et laissée en chemise sur le théâtre.

Arlequin, qui jouait le rôle de Mme Kirkila, s'avancait vers la rampe et adressait au public ces paroles : Si madame Kirkila était une fois aussi bien gouspillée d'effet, comme elle le vient d'être en effigie, elle cesserait bientôt ses pasquinades.

Mme Du Noyer mourut en 1720.

Edmond et Jules de Goncourt. HISTOIRE DES MARIONNETTES

EN EUROPE PAR CHARLES MAGNIN, Membre de l'Institut. 1 vol. in-8°. — Michel Lévy. — 1852.

Troupe qu'on ne paie pas, et qui ne demande pas à être payée ; acteurs qui ne réclament pas de rôles ; actrices qui ne réclament pas de bouquets ; prima donna sans vacances ; ténors sans rhumes ; acteurs modèles, ne mettant le nez ni dans votre caisse, ni dans vos pièces, n'exigeant pas plus de feux que de rôles, contents de tout, contents de leur costume, contents de leurs camarades, contents de leur directeur, contents de leur public, contents de tout le monde ; actrices que la Russie ne nous enlève pas et qui se déshabillent sans loge, dociles au metteur en scène, exactes aux répétitions ; — un mot dit tout cela : Marionnettes !

Voici qu'un savant, un membre de l'Institut, l'auteur des *Origines du théâtre moderne*, M. Charles Magnin, vient d'essayer de reconstruire l'histoire de ces vertueux comédiens. Un jour, arrêté comme Français de Nantes, devant Polichinelle, il s'est demandé d'où venait ce bienheureux bossu de bois. Il s'est demandé si les marionnettes, qui ne sont plus aujourd'hui qu'un amusement d'enfants, si, dis-je, ces pauvres marionnettes, misérables et guenilleuses, des Champs-Élysées, n'ont pas fait autrefois le passe-temps de grandes personnes et de très-grandes personnes ; si cette famille, tombée aujourd'hui dans l'indifférence et le mépris publics, après avoir été alliée aux plus grands noms de la gaieté populaire, si l'honorable famille des Polichinelles n'est pas aussi vieille que le monde.

Alors, feuilletant et cherchant, M. Magnin s'est mis à écrire le livre d'or de ces Pygmées, se faisant leur d'Hozier, et retrouvant leur généalogie jusque dans Eustache, contant leur grandeur et leur décadence, leurs origines et leurs parentages, leurs triomphes et leurs revers, n'oubliant rien, et faisant un de ces ouvrages qui découragent la critique en ce qu'ils ne laissent à la pédante pas une citation à montrer oubliée.

Admiranda cano levium spectacula rerum,

c'est l'épigraphe que M. Magnin emprunte au poème d'Addison sur les marionnettes, et tout de suite commence l'arbre de Jessé de Polichinelle.

Des *agalмата neurospasta* de la Grèce aux *puppet* de l'Angleterre, des *Barritini* aux *koboldes* germains, c'est une longue et intéressante chronique de signor Formica hauts comme la main. Vous voyez défiler les *korokosmiu* d'Égypte et M. Séraphin, Pothein *péripustos* et Jehan des Vignes, le *Maccus osque* et les *Titirero* d'Espagne, les crucifix automatiques et les caricatures, les *Voto santo* de Pise et dame Gigogne, les directeurs et les acteurs, Bienfait et Girolamo, les petits comédiens de M. le comte de Beaujolais, les papoires provinciales, les deux Brioché et fagotin, *Pétréia* la Romaine et *Hanswurst* l'Allemand, la *Szopka* polonaise et la foire Saint-Germain, M. Punch et la larve d'argent du festin de Trimalcion !

Chose étonnante ! là seulement, en la comédie des marionnettes, s'est fait jour l'esprit de chaque peuple. Seules, les marionnettes ont personnifié en France, en Angleterre, en Italie, bien mieux que ne l'ont fait tous les écrivains comiques, le caractère, les vices, les ridicules, l'individualité du pays où on les applaudissait. Punch n'est pas Anglais, il est l'Anglais ; Polichinelle est le Français ; Pulchinella, le Napolitain. Les Molière de la *pratique* ont donné à chacun de leurs personnages le vrai comique, le comique national. Punch, par exemple, est un don Juan de la Tamise : il rosse le diable. Hanswurst (Jean Boudin) est l'homme d'outre-Rhin, il mange, et ne rosse personne. Polichinelle est un révolutionnaire français : il rosse le procureur. Et voilà pourquoi, comme dit M. Magnin en finissant, Polichinelle est immortel.

Il y aurait beaucoup à dire sur ces types grotesques, où tout un peuple se reconnaît et rit de se reconnaître ; mais nous aimons mieux renvoyer au curieux livre de M. Magnin. Le lecteur n'y perdra rien.

L'Histoire *des Marionnettes* en Europe est une charmante idée de Charles Nodier rencontrée, en route, par un bénédictin.

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XXXII – 14 août 1852. LÉGENDES DU XIX^e SIÈCLE.

L'HOMME DU DOCTEUR.

Il pouvait bien être neuf heures du soir. La campagne s'endormait ; les grenouilles des mares lointaines ne coassaient plus que de loin en loin ; le dernier des chanteurs bocagers venait de poser sa tête sous son aile ; la murmurante harmonie de la brise se taisait. Tous les bavardages du fourré, — course du lièvre, rampement du lézard, vol du rouge-gorge, sautilllement de la perdrix, — se mouraient. Habitations rustiques, cimes feuillues, clochers pointus, rideaux de peupliers, sombraient dans les ténèbres accourues, et ne faisaient plus que des masses d'ombres aux lignes indécises et flottantes. Assis, les jambes pendantes, dans le fossé, à la lisière du bois, nous écoutions, recueillis, la nuit venir. Le bois s'enfonçait, à quelques pas derrière nous, dense et noir, avec quelques fourreaux argentés de bouleaux au premier plan. Devant nous, c'était le village de C..., éparpillé dans les arbres, aux maisonnettes assises à l'ombre, aux maisonnettes nichant dans la feuillée, la verdure courant les rues et courant d'enclos en enclos. À notre gauche, le chemin descendait au village, le long d'un mur en pierres sèches, embroussaillé de ronciers et de mûres purpurines, le mur entourant la première maison du village, la maison du notaire, au toit d'ardoises. Les petits points de feu qui annonçaient les veillées derrière les vitres du village s'éteignaient un à un. L'oreille d'un chasseur eût seule perçu dans le fond du bois des remuements et d'épais frôlements de feuilles. Les sangliers allaient bientôt descendre dans les champs. Tout dormait.

Tout à coup, dans le chemin, un homme déboucha, venant du village, s'approcha du mur, s'arrêta, épia de tout côté longuement, détacha de ses épaules comme un sac d'artiste, le déposa au pied du mur, l'ouvrit, puis encore une fois regarda tout autour, se leva sur la pointe des pieds, et atteignit la crête. Il faisait l'inspection de l'intérieur, appuyé sur les poignets. Une pierre roula ; un aboiement répondit. Une fenêtre s'ouvrit : l'homme avait ramassé son sac ; il était déjà loin.

C'était pendant une course vagabonde, course pédestre, en blouse blanche, à travers tout ce que l'art gothique a semé sur les routes inconnues d'admirables petites œuvres inédites. Nous avons déjà découvert dans ce coin de Bourgogne inexploré la belle maison des Poupons de Paray-le-Monial ; nous avons dessiné les rabelaisiennes caricatures monacales de Vitteaux¹, les magnifiques polychromies de Cluny, et nous étions venus à C... pour une ferronnerie byzantine, merveilleux ouvrage que la tradition du pays attribue à un artiste more, chassé d'Espagne par la persécution d'Isabelle-la-Catholique.

Nous rentrâmes à notre auberge, — l'unique auberge de l'endroit. Nous trouvâmes près du feu, sous le manteau de la cheminée, assis sur une sellette, un homme, un sac d'artiste, un chapeau de paille à ses pieds. Ses poignets appuyaient contre ses genoux, et ses mains, pénétrées de lueurs rouges,

étaient droites devant la flambée claire des fagots. L'homme avait un habit-veste en drap noir, un col noir sans linge, de gros souliers ferrés, de larges guêtres. Il était petit ; il avait de longs pieds et de grandes mains noueuses tachées de noir. Sa tête était conique. Sa figure, toute chauffée dans le bas de tons sanguins, s'éclaircissait à partir du front et prenait des tons blancs sur le crâne dénudé. Ses yeux bleu de faïence avaient leurs paupières inférieures dégarnies de cils et toutes bleuies de veines, en sorte qu'ils semblaient descendre et couler jusqu'à l'arcade zygomatique. Deux bouquets de cheveux et un maigre collier de barbe noire, courant d'une tempe à l'autre, achevaient de vous rappeler ces têtes d'Indiens boucanées qui faisaient la curiosité la plus regardée des bric-à-brac de l'ancienne place du Carrousel. L'homme fumait un de ces tronçons de pipe, furieusement ébénés, dont le fourneau touche aux lèvres.

L'homme ne se dérangea pas ; il resta les mains devant le feu, la pipe à la bouche.

1 Planches publiées dans *le Moyen Âge et la Renaissance*.

Nous causions journaux. « Sais-tu, dit l'un de nous à l'autre, que L... L... a dépensé quinze mille francs d'annonces avant de faire paraître son premier journal ? » — « Et il a eu trente mille abonnés ; c'est bien joué ! » fit l'homme comme éveillé en sursaut, et il se mit à parler très-vite en arpentant la cuisine. « L'annonce ! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que l'annonce ! Avec de l'annonce, on vend six francs une pièce de cent sous. C'est le commerce, monsieur ! Deux mille francs d'annonces, deux mille francs à l'eau ; quarante mille francs d'annonces, quarante mille francs doublés ! Nous sommes des gamins. Holloway dépense cinq cent mille francs d'annonces par an. La quatrième page d'un grand journal coûte quinze cents francs pour un jour, et ce n'est que payé ; il y aura un journal des annonces du gouvernement. Holloway ? vous ne connaissez pas, monsieur ? Un Anglais. Un marchand d'onguents, c'est comme qui dirait un Napoléon. Il tient les Indes, monsieur. Il a des prospectus en indou, en ourdoe, en géocratoe. Hon-Kong et Canton sont à lui. Il est traduit en chinois. Il a Singapour. Journaux de Sidney, d'Hobartville, de Launceston, journaux d'Adélaïde, de Port-Philip, il a des annonces dans tout ça. Il est à Bahia, à Fernambouc. Il a le Canada, monsieur. D'Odessa, il va en Russie, où c'est défendu. Il est à Athènes, il est à Tunis. Monsieur, les journaux de Constantinople sont pourris de ses réclames. Holloway a un courtier sur la rivière Gambie, un courtier à Sierra-Leone, monsieur, où l'on crève comme des mouches. Et voilà un homme ! Voyez-vous, l'annonce, depuis la femme la plus honnête jusqu'à l'enfant au biberon, il faut que tout le monde l'absorbe ! »

Il disait cela avec l'accent saccadé de Berthold dans *l'Église des Jésuites* d'Hoffmann. Il se rassit, secoua sa pipe contre la semelle de son soulier, prit une chandelle, alla se coucher.

Le lendemain, nous ne vîmes pas notre homme de la journée ; il ne rentra pas dîner. Le soir, nous étions encore dans le fossé, sur la lisière du bois. Notre homme déboucha par le chemin, comme la première fois ; il fit comme il avait fait la veille. Mais, cette fois, nulle pierre ne roula, nul chien n'aboya. L'homme ouvrit son sac, se pencha sur le mur, travailla longtemps. Son travail fait, il se recula pour mieux juger son œuvre, alluma une allumette, et éclaira le mur. Nous vîmes alors une affiche d'un pied carré :

CH. ALBERT.

.....

L'allumette s'éteignit ; l'homme s'éloigna en sifflant la *Mère Grégoire*.

Par les trente mille communes de France, il va cet homme, ce dévoué anonyme, ce misérable épris de sa tâche honnie. Battu ici, chassé là, suspect partout, il persévère en son œuvre, travaillant en dépit des pierres, obscur et maudit, à la popularité de son maître. C'est le Juif errant de l'affiche. Il a la carte de France dans son sac, et le soir, quand il a piqué deux ou trois villages acquis au docteur, il s'endort heureux et glorieux comme un choléra qui a fait dix lieues en sa journée.

Edmond et Jules de Goncourt.

CHRONIQUE DES THÉÂTRES.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

LE SAGE ET LE FOU, Comédie en trois actes, par MM. Méry et Bernard Lopez.

Le Sage et le Fou! le fou — le vrai sage; le sage — le vrai fou: celui-ci l'homme du travail à la lampe attardée, de la vie en cravate blanche, des mœurs discrètes ; un jeune homme rangé qui a toutes les vertus d'expérience ; un jeune homme sans fortune et sans créanciers ; un jeune homme du bois dont on fait les notaires, les maris et les héros de drame ; celui-là l'homme du sentiment à fleur de cœur, vivant bon train, mangeant ses revenus, aimant à tous les étages, traitant demain comme un faux de l'almanach ; détaillant son cœur à cinq maîtresses sans maigrir,

Belge contrefaçon des mœurs orientales ;

prêtant son mouchoir à l'une, à l'autre, à la grisette de la rue Vivienne, à la follette du quartier Bréda, à la maîtresse d'hôtel garni, à la onzième muse, etc., menant le plaisir à toute bride, tapageur d'amour, l'homme du scandale, l'épouvantail des pères et des maris. Et le fou se marie et le sage reste garçon. Comment cela ? direz-vous. C'est que le fou aime toutes les femmes, c'est que le sage aime une femme ; c'est que le fou quitte un amour comme une paire de gants sales, c'est que le sage s'attache comme le lièvre ; c'est que le fou donne cinq congés en un acte, c'est que le sage ne peut rompre une chaîne en trois ; c'est que le fou s'enamoure un quart d'heure, c'est que le sage aime des cinq ans de suite et que ces cinq ans, cinq ans de promenades dans le clair-obscur du sentiment et les mains dans les mains avec une femme qui peint au pastel, — surgissent comme l'ombre de Banco au moment où il veut signer le contrat. Adieu l'étude déjà achetée en songe, les rentes et le ménage, l'avenir et l'ambition permise ! Le fou ramasse la plume, le contrat, les beaux yeux de la cassette ! il promet de ne plus être garçon, de s'occuper de la greffe des pêcheurs, et d'aller à la messe tous les dimanches.

Les vers sont de charmants vers de Saint-Charlemagne. Ah ! monsieur Méry, nous n'oublions ni *Héva*, ni *la Floride*, ni *la Guerre du Nizam*. Quand reviendrez-vous aux jongles ?

Leroux, — ce marquis palsembleu, ce talon rouge de *l'École des bourgeois*, habitué à traiter l'amour en grand seigneur, de haut en bas, — s'est fait amoureux bourgeois, prosaïque, convaincu, attendri. M. Maillard a eu de la verve, Mlle Favart a mis en sa diction une âme et une distinction bien faites pour expliquer la folie du sage.

Edmond et Jules de Goncourt.

VARIÉTÉS.

LE ROI DES DRÔLES, Vaudeville en trois actes, par MM. Duvert et Lauzanne.

Vivat Mascarillus, fourbûm imerator ! Le roi des drôles ! Ô vous qui avez lu *le Neveu de Rameau*, qui gardez dans votre souvenir cette figure surprenante, le Gambara parasite du siècle des soupers ; ô vous qui par moments vous êtes comme attendri à le voir presque un homme, ce valet-né, vivant dans le borbier, qui de ses vices fait comme ses tailleurs et ses cuisiniers ; ô vous qui vous rappelez ce monstrueux risible, ce misérable qui marche dans ses hontes comme dans une comédie, entre les rhéteurs et les faiseurs de sauces, partageant le matelas du cocher de M. de Soubise et le souper de M. Bertin ; ô vous qui avez lu et relu ces pages d'abîme de Denis Diderot, — n'allez pas aux Variétés !

MM. Duvert et Lauzanne, vous venez d'apprendre ce qu'il en coûte pour braconner sur le drame psychologique, — le plus haut, le plus beau des drames ! — Vous étiez les rois du vaudeville. Arnal vous devait presque autant que vous lui devez. Vous aviez le coq-à-l'âne, vous aviez le *vis comica*, vous aviez l'esprit, vous aviez la mémoire, vous aviez lu Henri Heine. *La Marseillaise*, c'est le *Ranz des vaches* de la liberté, — disait le *Rieselbider* ; — vous disiez, vous, le *Ranz*

des vaches, c'est la *Marseillaise des bestiaux* ; et vous étiez applaudis, et les muses inférieures vous souriaient. C'est une mauvaise œuvre que votre *Roi des drôles*, et ce n'a pas même été un succès.

Où est-il, où est-il dans votre vaudeville, ce Panurge doctrinaire, réduisant tout à la mastication ? « Tout, depuis le maréchal de France jusqu'au savetier, tout se fait pour avoir de quoi se mettre sous la dent. » Ce cynique gourmand, ce frère de Siméon Valette, l'original du *Pauvre diable*, ce Diogène à genoux, où est-il dans vos trois actes, cet homme qui n'a jamais *sentinellé* l'avenir, roulant de fange en fange, d'entreteneur en entreteneur, mangeant le présent, attablé à la vie ? Où est-il l'homme-appétit, vivant du droit des filles, des laquais et des chiens, un épagneul à deux jambes, qui fait le beau, et à qui on jette par la gueule un souper de Messelier ? Ah ! comme il dit, il est un pauvre misérable ! Pour vivre, il prend le mot d'un Bouret, un Trimalcion de finance ! Un Bouret a la clef de sa gaieté, de ses chansons, de ses rires et de ses sourires ! C'est un Triboulet sans fille. Quel rien et quelle platitude que cette vie ! Lever les mains au ciel dès que le balourd parle, dire : Ah ! qu'il est savant, et jurer qu'Hipparcus et Aratus n'approchaient point de sa capacité ! — « Mais, monsieur, la voix de l'honneur est bien faible, quand les boyaux crient. »

... En grand pauvreté Ne gît pas trop grand loyauté.

Dîner, souper et le reste. Ah ! les plaisirs de toutes les couleurs, la volupté sans jupe, comme dit Voltaire, il est fait pour tout cela, le neveu de Rameau. — Mais chanter, sauter, jouer à l'ordre, aux heures de monsieur ; voix, esprit, le geste, la parole, la pensée, dépenser tout cela toute la journée ; être gai, faire pouffer, médire, savoir des nouvelles, conter, être les mille langues d'une orgie, être brillant, être drolatique sur un mot comme un automate, tout cela pour la mastication ! — Mais les rissolettes à la Pompadour, la fricassée à la Sidobre ! — Rappelez-lui son oncle, et *Castor et Pollux*, il s'écriera comme le Cappa de *la Courtisane*, dans Arétin : Ô suave ! ô douce ! ô divine musique qui s'échappe des broches chargées de cailles, de perdrix, de chapons. Et il appelle, et les yeux ardents, bouche tendue, lèvres rebondies, il semble flairer des épices, des délices, son ventre se gaudit, il goûte au plat mirifique, et du vin il fait un petit lac dans sa bouche qu'il remue à menus coups de langue ! — Il ne rougit qu'après souper, mais à jeun il fait tous les métiers, même les métiers sans nom. Des diamants, des dentelles, ma mignonne ; des chevaux, des laquais ! — J'aurai des dentelles, dit la petite ; elle est prise, et le serpent touche quelques louis. — Mais, monsieur, « avoir la table, le lit, l'habit, veste et culotte, les souliers et la pistole par mois ! » Et il montera des cabales avec Palissot chuté avec sa *Zarès*, avec Bret chuté avec son *Faux généreux*, avec Robbé le poète, avec Corbie, avec Moeth, avec toutes les impuissances et toutes les jalousies ! Il criera : Brava ! à la petite Hus, cette parvenue coquine sans talent comme sans cœur, — (les jolis tours que M. de Cury jouait à M. Michon, de Lyon, chez Mlle Hus !) ; et la petite Hus lui donnera un reliquat de sa défroque, un relief de sa livrée, elle qui vient de recevoir de l'auteur de *l'Isle des Fous* un mobilier de 500,000 livres ! Et il se pavanera, et il se vêtira d'infamie sans que sa digestion se trouble.

Dans cette symphonie du scepticisme qui a pour dernier mot : *l'important est d'aller librement à la garde-robe*, vous le voyez tour à tour être fou, être raisonnable, être trivial, être sublime ! Vous le voyez passer des *Indes galantes* à l'air des *Profonds abîmes* ; il chante des gavottes, il chante les *Lamentations* de Jomelli ; tantôt le front ouvert, l'œil ardent, la bouche humide de luxure ; tantôt le visage défait, les yeux éteints, un cou débraillé, des cheveux ébouriffés, vous le voyez se rengorger, approuver, sourire, dédaigner, mépriser, chasser, rappeler, pleurer, rire, se désoler, roucouler, grimacer, rêver, ricaner, crier, tousser, se prosterner, s'égosiller, minauder, hausser, baisser les épaules, s'éplafourdir, sangloter, siffler, lever les yeux au ciel, rire de la tête, du nez, du front, admirer du dos, imiter la basse, contrefaire le fausset ; vous le voyez faire l'abbé tenant son bréviaire, retroussant sa soutane ; vous le voyez faire la femme jouant de l'éventail et se démenant de la croupe ; vous le voyez faire Bouret avec son chapeau sur les yeux, les bras ballants ; vous le voyez entrer dans la peau de tout le monde. Soudain voilà le comédien de Diderot qui se frappe

le front avec son poing, se mord les lèvres dessus, dessous, saisit l'archet imaginaire, s'arrête, remonte ou baisse la corde, la pince de l'ongle, bat la mesure du pied, de tout le corps. Et il se jette à un clavecin idéal ; il prélude ; ses doigts volent sur les touches ; il place un triton, une quinte superflue ; il joue, il chante, il déclame, il accompagne enivré, inspiré ; il tâtonne, il se reprend ; la musique galope ; la voix tonne ou prie ; le français, l'italien se succèdent ; les airs de bravoure, les

ariettes, les gigue, les triomphes, pêle-mêle tout cela sort du clavecin imaginaire. Il devient la femme qui se pâme de douleur ; il devient « les eaux qui murmurent dans les endroits solitaires. » Puis, la tête perdue et les tempes noyées de sueur, il contrefait les cors, les bassons, les flûtes ; il est à lui tout seul un opéra, les chanteurs, les danseurs, les spectateurs ; et il se démène, et il a la fièvre, et il crie : *Monseigneur ! monseigneur ! laissez-moi partir... Ô terre ! reçois mon or, conserve mon trésor, mon âme, mon âme, ma vie !... Ô terre !... Le voilà, le petit ami ! le voilà le petit ami ! Aspitar si non venire... À Zerbina pensereta... Sempre in contrasti con te si sta...* En ce gueux, il y a symptôme d'âme !

L'étourdissante comédie de Diderot avec ses deux acteurs, *Lui* et *Moi* ! Et quel rôle que *Lui* ! Il n'y a peut-être pas dans toutes les littératures un étalage plus disparate de sentiments, un heurt plus effrayant de passions, des transfigurations plus soudaines, une plus extravagante mimique, l'illuminisme, le syllogisme brutal, l'ordurier, le pathétique !

Frédéric Lemaître a joué dogmatiquement. Il a scandé ses phrases comme des sentences ; il a pris le plus long pour faire rire... et puis, hélas ! le temps s'en va.

Las ! le temps non, mais nous nous en allons.

La voix perd les ressorts de la jeunesse. Les notes pleureuses, les accentuations basses et brisées abondent. Son jeu, traversé de quelques éclairs, a été tristement et laborieusement mené. Il eût fallu mordre et attendrir. Frédéric a joué de tout son cœur, de tout son zèle et de toute sa voix ; mais je ne pense pas que Bouret eût donné à souper à un pareil drôle.

Nous allons oublier de dire que MM. Duvert et Lauzanne ont ajusté une intrigue au dialogue de Diderot. Rameau s'est marié une première fois sérieusement avec une femme qu'il a abandonnée. — Clarisse-Miroy a joué ce rôle de veuve involontaire avec gaieté et colère. Elle est vive, elle est alerte ; son jeu a la tête près du bonnet ; elle détache le soufflet ; elle joue de la prune ; elle est bien jalouse et bien femme. — On fait marier une seconde fois le sacripant à moitié ivre avec une petite demoiselle, mais par un semblant de *conjungo* où un laquais a fait office de curé. Après la cérémonie, la demoiselle s'est trouvée dans un carrosse qui n'était pas celui de Rameau, et tout est dit, du moins pour Rameau, qui ne songe pas plus à sa première femme qu'à sa seconde. Pour se venger d'avoir été *plantée* là, Dorothée, — la femme légitime, — fait croire à Rameau que le second mariage a été sérieux, et que le curé était un curé pour de bon. Les trois actes se passent en terreurs de Rameau, qui se croit bigame et qui se voit pendu. La pièce finit au mieux, comme vous imaginez, et le neveu de Rameau promet, avant que la toile tombe, de prendre l'état d'honnête homme.

L'étourdissante comédie, toute stridente de rires qui font mal, — celle de Diderot ! **Edmond et Jules de Goncourt.**

Numéro XXXIII – 21 août 1852. TONY JOHANNOT.

Encore une tombe qui vient de se fermer sur un talent tout plein de jeunesse et de grâce, encore un vide dans la phalange de l'art, si maltraitée de la mort depuis quelques jours. Adieu, gracieuses imaginations, magiques badinages de crayon, vignettes charmantes ! Adieu Tony Johannot ! Les dernières pages de George Sand demeureront veuves de vos traductions énamourées, et la librairie française, si richement illustrée par vous, regrettera longtemps le vignettiste qui a fait la fortune de tant de beaux livres.

Pleurez Moreau, Eisen, Marillier ! Saint-Aubin, Cochin, Gravelot, pleurez ! Vous aviez tenu le charmant maître sur vos genoux, vous aviez fait épeler son enfance dans vos livres à vous, vous l'aviez inspiré de votre manière, de votre tour, de votre coquetterie ; et quand l'enfant a su tenir un crayon, il s'est souvenu de vous, et ç'a été à chaque feuillet de son œuvre d'aimables réminiscences du siècle passé. Crayon à la Dorat que ce crayon de Tony Johannot, si vif, si fripon, si chiffonné, si voluptueux, si chercheur de jolis minois, de tailles sveltes, de petits pieds ! Voyez-le couper ses habits noirs dans les pans de l'habit du financier, cacher des paniers sous ses robes, chausser parfois

de mules ses contemporaines ! Voyez-le crayonner un costume à cheval sur le XVIII^e et le XIX^e siècle ; voyez-le prendre ses ébats dans ce monde à lui, monde fantaisiste s'il en fut, et de gente fantaisie, dont l'élégance et la distinction taillent les patrons ! Un crayon à la Dorat que ce crayon de Tony Johannot, mais qui a sa toilette à lui.

Tony Johannot fut du petit nombre de ceux qui ne désespérèrent pas de la gravure sur bois, de ceux qui la sortirent de l'image. Si par hasard il vous est tombé un de ses bois avant que le graveur n'y mordît, vous avez pu admirer ce faire tout original, tout étourdissant, cet abandon du crayon, ces caprices, ces désordres de la mine de plomb ; ces griffonnages faciles à la taille, heureux au tirage, charmants du charme artistique. Et ce charme, où le trouverez-vous plus saisissant que dans cette suite d'eaux-fortes, fantastiques dessins des fantastiques récits de Charles Nodier ? Le dessinateur s'est mis dans ces douze planches à écouter le conteur étrange, il s'est pris d'amour pour ses visions, et les fait passer dans la demi-teinte du rêve, colorées comme des Rembrandt, mystérieuses comme des Goya. Oui, par moments, le dessinateur monte l'hippogriffe du cauchemar, il entend siffler « le *rhombus* d'ébène aux globes vides et sonores » ; et, dans cette cervelle attifée, pomponnée, enrubannée, les chauves-souris de Smarra battent des ailes. Il s'y fait des rêves impossibles, des coudolements d'êtres informes, de visions apocalyptiques, de caricatures monstrueuses. Les créations incroyables du hachich se précipitent partout : le Voyage où il vous plaira ; mais à chaque détour de page passe et repasse la blanche et céleste fille des Pamplemousses. *Paul et Virginie*, *Manon Lescaut*, le *Voyage sentimental*, *Don Quichotte*, *Molière*, *Werther*, la vierge et la courtisane, la Tulipe et tout le grand siècle en canons, l'habit chamois de Werther, et l'échine de Rossinante, son crayon bienheureux a tout traduit, toujours facile, et restant presque original après l'admirable création de Decamps. Et quand la fatigue le prenait à crayonner, et quand les éditeurs s'arrêtaient à monter son escalier, le charmant maître peignait des tableaux ; mieux que cela, il lavait des aquarelles doucement lucides, de belles jeunes filles aux jupes rouges, aux jambes nues, à la chevelure dénouée, couchées dans les bois, de jeunes fileuses assises sur les bancs de pierre du village. La rêverie vous prenait à regarder ces œuvres habillées des grâces du XVIII^e siècle, dans leur naïveté et dans leur mélancolie germanique. — Sur le bord d'une rivière, M. Tony Johannot avait placé, il y a quelques années, un jeune garçon pêchant, les jambes pendantes sur la berge. À son côté, appuyée sur le coude, regardait une jeune fille. Le jour était derrière eux. La rivière, la berge, les deux amoureux se perdaient dans la nuit qui descendait. — C'était, si nous nous souvenons bien, une aquarelle de poète.

Edmond et Jules de Goncourt.

SILHOUETTES D'ACTEURS ET D'ACTRICES. M^{LE} AUGUSTINE BROHAN.

Tartufe lui dit :

Couvrez ce sein que je ne saurais voir. Par de pareils objets les âmes sont blessées, Et cela fait venir de coupables pensées.

Et tout de suite Dorine :

Vous êtes donc bien tendre à la tentation, Et la chair sur vos sens fait grande impression ! Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte ; Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompte, Et je vous verrais nu du haut jusques en bas, Que toute votre peau ne me tenterait pas !

Que Damis en visite *s'égrillarde* à l'antichambre et chiffonne un mouchoir « qui est contre ses intérêts », tout de suite Dorine, sur le pied de guerre :

Ah ! ça, monsieur, s'il vous plaît, Ne dérangez pas le monde, Laissez chacun comme il est. Ne dérangez pas le monde, Laissez chacun comme il est.

Et vli ! vlan ! un soufflet à chaque vers ! C'est que Dorine a la main leste et la répartie vive, et qu'elle a la langue bien pendue, la vertu en bon état de défense, la parole en bonne santé ! C'est qu'elle connaît les enjoleux de religion et les enjoleux d'amour, et qu'elle voit clair, la digne âme ! dans la piété de M. Tartufe et dans le cœur de M. Damis !

Dorine a vingt ans. Elle est brune. Elle a le pied mutin, les lèvres appétissantes, et la bouche et les dents taillées pour le rire. Elle a du feu dans l'œil, du vif dans la marche. Elle est bien campée. Elle a la voix claire. Elle est bien nette, bien avenante, bien égayée. Elle bavarde, elle lance son mot ; elle dit son avis sans qu'on le lui demande. Elle s'intéresse à la jeunesse. Elle confesse les amantes, en les déshabillant. Elle est la grand'mère de Figaro. Elle dit aux filles en insurrection : Tenez ferme ! Elle a des mots qui portent dans les ridicules, comme des boulets. Elle reconforte les Henriette, éclate de rire au nez des Trissotins, tient tête aux Orgon, introduit les Cléante, et fait les maris comme Warrwick faisait les rois. Dorine ! elle savait vivre avant de savoir lire. Elle savait la raison avant de savoir l'orthographe. C'est que Dorine est née le jour où est né le populaire bon sens.

Et puis l'expérience ! Dorine a servi, morgué ! dans toutes les maisons, dans toutes les maisons que feu Jean-Baptiste Poquelin a fournies de valets et de suivantes. Demandez à Philaminte et à Bélise si elles se rappellent Martine !

Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous, Et je parlons tout droit comme on parle chez nous.

Elle arrivait de son village alors, et son parler se sentait des *hantises* avec le cousin Piarrot et la bonne amie Charlotte. Mais, dès qu'elle fut un peu décrassée, et d'une grammaire moins naïve, plus au fait du service et mieux en gueule, elle a quitté la maison du bonhomme Chrysale, triste maison et pauvre cuisine, — une cuisine de bel-esprit, un train de savant ; et la marmite souvent y

boudait les sonnets. Et puis Lépine était bête, et Julien, le valet de M. Vadius, puait le latin de son maître. — Ce n'est plus Martine ; elle se baptise bravement Nicole, et entre en une bonne et opulente place : chez M. Jourdain. Le brave homme ! Aimait-il à donner la musique et la comédie ! Comme il festinait les dames, et comme, en cet hôtel, la broche était infatigable, et les laquais plaisants ! Les reliefs de dindons couronnés de pigeonneaux, les reliefs de mouton gourmandé de persil, pleuvaient à la basse table ; et pour digérer, M. Jourdain mettait un fleuret dans la main de Nicole, et se faisait pousser des bottes. « Tu n'as pas la patience que je pare, » disait l'estimable maître. « Hi ! hi ! hi ! hi ! » faisait Nicole pouffant de rire, et un beau jour, elle rit trop, si bien qu'elle passa chez d'autres maîtres qui donnaient de moins bons gages, et où on riait moins : chez M. Orgon. On y jeûne toute l'année, on y fait maigre tous les jours en ce pays de Tartufe. Cela est d'un sombre et d'un sévère à mourir. Il faut mettre sa langue au croc, et ses réflexions dans les poches de son tablier : Mme Pernelle est au salon, et Laurent est à l'office. Et pourtant, prenez garde, Tartufe ! Dorine, c'est la jeunesse et l'amour entrés dans la maison ; et ils feront si bien l'ouvrage, que Marianne épousera Valère !

Maintenant, Dorine, vous êtes marquise. Vous étiez suivante chez Molière ; vous êtes grande dame chez Alexandre Dumas. À la bonne heure ! Les rubans de Baulard vous vont comme la cornette. — Et même les méchants disent, Martine, que vous écrivez maintenant sur les albums, et que, l'autre jour, dans une belle société, comme on vous priait, vous avez laissé tomber de votre plume ce *biau dicton* :

« Je préfère le déshonneur à la mort. »

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XXXIV – 28 août 1852. THÉOPHILE GAUTIER.

ÉMAUX ET CAMÉES.

1 vol. in-18. — Paris, 1852.

« Les chrétiens, dit Tertullien, ne doivent pas faire attention à la beauté, parce que les avantages qui flattent les gentils doivent nous toucher fort peu. »

C'a été la fortune de *Mlle de Maupin* et de *Fortunio*, d'avoir été écrits contre cette parole. Ce sera

peut-être la gloire de Théophile Gautier d'avoir été un protestant païen.

Un héros de Musset en son enfance restait pendant des heures entières le front posé sur l'angle d'un cadre doré. « Les rayons de lumière frappant sur les dorures l'entouraient d'une sorte d'auréole où nageait son regard ébloui. Ce fut là, ajoute le conteur, qu'il prit un goût passionné pour l'or et le soleil. » Le cadre d'or où s'est appuyé Théophile Gautier dans son enfance s'appelle l'Orient.

Sans se le dire à lui-même, M. Gautier a marché de conserve avec les politiques de son temps. Il a prêché la jouissance quand d'autres avaient la bonne foi de prêcher les intérêts. Il a entonné le *carmen seculare* du beau matériel, sous une loi qui avait la franchise d'être athée. L'esprit français dépossédé de croire, il l'a fait passer de l'adoration du Créateur à l'adoration de la création. Esprit redoutable au catholicisme, et à toute religion mortifiante, sans en avoir la conscience bien arrêtée, dans cet hymne exubérant à tout ce qui est naturellement et humainement beau, dans ce cantique charnel, le panthéiste à outrance, enivré de l'idéal plastique, a appris à ses contemporains, sans dieux domestiques, à aimer la vie et à la vivre amoureusement, quitte à s'occuper de l'autre monde quand celui-ci vous manque. Il avait trouvé le scepticisme de Voltaire, un scepticisme de bourgeois, quelque chose de maigre, de froid, de triste, qui se moquerait au besoin de Raphaël pour se moquer du Christ ; il l'habilla de toutes pompes et de toutes couleurs ; il jeta aux épaules du doute un manteau de velours cramoisi rouge ; devant lui il effeuilla les roses des jardins de Schiraz. Il évoqua la belle matérialité de l'ancienne Grèce ; il évoqua le sensualisme de l'Orient, et « faisant sus un pied la gambade en l'aer gaillardement », le Panurge artiste berça les tristesses des René, des Werther et des Obermann d'une réjouissante ritournelle, chantant toujours que :

Malgré les députés, la charte et les ministres, Les hommes du progrès, les cafards et les cuistres, On n'avait pas encor supprimé le soleil, Ni dépouillé le vin de son manteau vermeil, Que la femme était belle et toujours désirable...

Le soleil ! le vin ! la femme ! Le programme ne pouvait pas ne pas être du goût des vivants avec un soleil qui s'éveillait sur la gorge de la Vénus de Milo et qui se couchait derrière les pyramides.

Ainsi il ressuscitait l'antiquité comme ces esprits artistes de la renaissance qui commencèrent la réforme. À trois siècles de distance, il recommençait, hardi et applaudi, le paganisme.

La muse de Théophile Gautier est née dans un air harmonieux, sous le ciel ionien. Elle a été bercée à deux pas d'une colonnade d'Architelés. Elle a assisté au jeu de la beauté ordonné par Cypsélus près du fleuve Alphée ; et même à la fête d'Apollon de Phélesie, elle a vu les jeunes gens concourir à qui donnerait le plus savant baiser. Elle a vécu dans le pays où le beau était dieu. Les

pompes Dionysiaques avec les jeunes filles coiffées du corymbos ont passé devant elle, immenses et chantant. Elle est allée en Égypte où les temples énormes dorment à l'ancre sur les océans de sable. Elle a vu aux pompes des Ptolémées des repas de quinze cents triclins. Elle est allée à Rome du temps que tous les dieux du monde s'y donnaient rendez-vous. Elle est montée sur le char d'Héliogabale, s'enivrant de la foule et des parfums, des flots de pourpre et des vapeurs de crocus, du sénat en robes phéniciennes et des Syriennes dansantes, menant avec l'empereur-dieu six chevaux blancs, jusqu'à une naumachie de vin applaudie par deux cent mille hommes ! — Puis, quand la religion chrétienne est venue, que les Faunes s'en sont allés, elle a couru tous les pays dorés du soleil, toutes les terres brûlées où la forme s'épanouit au soleil, nue et mordue de lumière. Elle n'aime ni la boue, ni les habits noirs, la muse de Gautier. Elle s'accoude sur les brocards, se gaudit aux reflets de l'or, s'enivre aux teintes brûlées des vins de Xérès ; elle caresse les cous aux trois plis de la Vénus, les gorges drues et rebondies, les croupes à puissants ressauts, la musculature androgyne. Elle se plaît aux ciels d'azur, aux terres de Sienne brûlée, au *strepito* criard des costumes du Midi, aux tertres noirs où pose à cloche-pied l'ibis. Elle se plaît aux jardins de palmiers, de *henné*, de *cyprus esculentus* et de colocase. Elle a couru les Espagnes et a rapporté *Tra-los-montes* ; elle s'est promenée au quai des Esclavons et a rapporté *Italia* ; elle est maintenant au tombeau de la sultane Validé fumant du tabac de Gébaïl : elle rapportera une suite au *Jardin des roses* de Saadi.

Ce fut une grande et heureuse audace que cette préface insurrectionnelle de *Mlle de Maupin*, — une audace qui fit du bruit et qui valait le bruit qu'elle fit. — Théophile Gautier a pris bravement, — c'était brave même alors, — parti contre cette tartufferie épidémique de moralité qui désolait toute société pourrie jusqu'à la moelle. Il a dit tout haut que les œuvres de Molière ne lui semblaient pas faites pour être jouées aux distributions de prix dans les pensionnats de jeunes demoiselles. Il a dit toute la tolérance du vice et toute l'intolérance de la vertu. Il a chargé à fond de train avec une verve rabelaisienne sur les critiques vertueux, les revues vertueuses, et les journaux vertueux qui insèrent à leur quatrième page les annonces des biscuits Olivier, et qui crient haro sur un pauvre roman qui lève tant soit peu la robe. Il a fouetté, — et de bonne prose, — tous ces virginaux de la critique qui parlent de la moralité de l'art entre deux orgies. Il a dit la cause de bien des purismes littéraires : l'envie. Il s'est emporté et pris de colère après les mensonges de virginité et les comédies de pudeur. Et devant Dieu et devant les hommes, il a affirmé qu'un livre n'avait pas besoin de compter avec la critique, pas plus que l'art avec l'orthodoxie.

Déjà, du reste, Théophile Gautier avait, comme dit Mercier, « arboré la libertine cocarde » dans les *Contes humoristiques*, — une promesse plutôt qu'un livre. — *Fortunio* suivit *Mlle de Maupin*.

En *Fortunio*, Théophile Gautier versa à pleines mains l'écrin éblouissant de son style. Le poète descend, une lampe merveilleuse à la main, dans les féeries du luxe. Cette bacchanale d'or, cette débauche de diamants qui débute par une impériale orgie, et qui finit par un compte rendu de notre moderne civilisation, écrite par un Pangloss au rebours, un Oriental pessimiste, a tout le long des scintillements et des ruissellements. C'est un feu d'artifice « de fines pierreries, escarboucles, rubys balais, diamants, saphirs, esmeraugdes, turquoises, grenatz, agathes, bérilles, perles et unions d'excellence. » Les phrases y sont colorées comme des queues de paons qui font les beaux à midi ; les femmes y passent les chapitres à se déshabiller. La soie, le velours, les aiguères brillantes, les tableaux, les vases précieux, les eaux transparentes mettant leurs colliers de perles sur des cous d'albâtre, les étoffes du Japon, le *fatesima* et le *fatewakou*, un patio à colonnettes de marbre, des piscines aux reflets émeraudés, des torsos qui se trahissent, splendides, des sourires à se damner, un prisme, une merveille... C'est une palette emportée, un Véronèse pris d'opium ! Toutes les couleurs y chantent, toutes les formes y rayonnent ! Kaléidoscope enchanté, monde imaginaire de beauté et de richesse, petit paradis de Mahomet qui se joue en un quartier de Paris ; ah ! la folle invraisemblance et le beau rêve dansant ! Comme en un harem, cueilli à travers tout le monde, la Parisienne y coudoie une immortelle du ciel de jade ; et Fortunio écoute, indolent, l'amour en toutes les langues ! La belle vie et le beau roman à lire sur des coussins, l'été !

« Je ne me soucie que de me parfumer d'essences et de mettre des chapeaux de roses sur ma tête ; » c'est le dernier mot d'un ancien : c'est le premier et le dernier de *Fortunio*.

La langue picturale était créée. À la plume du coloriste la prose académique des XVII^e et XVIII^e siècles ne suffisait pas. Diderot, Bernardin de Saint-Pierre, empêchés qu'ils étaient, avaient emprunté à la science des termes de comparaison. Gautier entra dans le chemin qu'ils avaient commencé ; il quêtait chez les sciences, l'industrie, les arts ; il fouilla les mille dialectes, les mille idiomes, les mille argots qui se parlent à l'atelier, à l'usine, au laboratoire ; il eut ses entrées dans la cuisine de l'art ; il descendit la langue française jusqu'aux *Baillieux des ordures du monde* pour trouver une épithète ; il étudia cette opulente et vivace prose du XVI^e siècle, la prose pleine de suc des Amyot et des Rabelais, si rudement émondée par les Malherbe. Il francisa, ne recula ni devant un archaïsme, ni devant un néologisme, ni devant un germanisme, ne s'effrayant point des clameurs, faisant son bien de tout ce qui colorait ses tableaux ; et de tous ces emprunts, de toutes ces créations, de toutes ces résurrections, de toutes ces appropriations, il se fit cette belle langue imagée, prenant le moule et la couleur de tout ce que le poète veut lui faire peindre ou sculpter ; descriptions peintes plutôt qu'écrites, où la forme des objets extérieurs vient se dessiner comme dans une chambre noire, et revit embellie du coloris du styliste. Écoutez-le décrire les essais céramiques de Ziegler :

« L'un de ces grès rappelle ces pots de terre poreuse où l'on fait rafraîchir de l'eau, et que les Arabes ont légués aux Espagnols. L'ouverture, excessivement évasée, formant le trèfle à quatre feuilles, s'épanouit

comme le calice d'une énorme fleur. Les nervures des gouttières se prolongent, le long du col légèrement étranglé, jusqu'aux flancs entourés d'une branche de figuier chargée de feuilles en relief. Cette branche, repliée sur elle-même, forme deux anses courtes et détachées de la courbe générale, comme des oreilles ou des cornes, qui donnent à la physionomie du vase quelque chose de rustique et de pastoral et font naître une vague pensée de Faune et de Sylvain passant sa tête à travers le feuillage.

« Un autre, de plus petite dimension, avec un goulot allongé, accompagné d'anses inquiètes qui semblent craindre pour sa fragilité, a quelque chose de l'attitude étrusque. Les clochettes, toujours prêtes à saisir de l'ongle vert de leurs vrilles tout ce qui peut soutenir leur langueur énervée, appliquent à ce profil sévère leurs calices et leurs petites feuilles en cœur, comme une fleur naturelle qui trouverait dans un tombeau de l'Étrurie une urne antique à broder de son feuillage. On se croirait à l'Alhambra en regardant le vase moresque, aux anses en forme d'ailes, fenestrées et trouées à jour comme des truelles à poissons, aux entrelacs délicats qui rappellent les guipures de plâtre de la salle des Abencerrages ou des Ambassadeurs. Le vase indou, mince, allongé, semble avoir emprunté ses broderies aux corsets d'Amany ou de Saudiroun. Le pot ou l'aiguière, comme vous voudrez l'appeler, dans le goût du Bas-Empire, a une richesse barbare très-caractéristique. Un masque aux yeux effarés, à la bouche hurlante, semble regarder avec terreur du sommet du vase dont il forme l'orifice, le combat d'un tigre et d'un boa, inextricablement enlacés et se déchirant à belles dents et à belles griffes. — Une guivre écaillée, imbriquée, hybride moitié reptile, moitié fleuron, sert de motif à l'anse. Le reste de l'ornementation se compose de clous, de galons, de broderies denticulées et de pierreries feintes, taillées en pointes de diamant, avec des montures richement historiées ; un mélange de férocité et de luxe. L'amphore a cela de particulier, qu'elle contient de l'eau, quoique découpée à jour. Une étoile d'ornement, une rosace frappée à l'emporte-pièce, au milieu de laquelle se tortille un dragon chimérique, occupe le ventre du vase ; le cou assez allongé s'élève entre deux anses greffées par des têtes d'animaux. »

Cette langue n'était-elle pas la vraie langue de la critique annuelle des Salons ? admirable histoire de la peinture française qui meurt feuilleton, et n'a pas encore été sauvée de l'oubli par le volume².

Voilà que l'auteur des *Grotesques*, des *Contes humoristiques*, de *Mademoiselle de Maupin*, de *Fortunio*, de *Tras-los-Montes*, vient de donner un petit volume de poésies toutes pleines du panthéisme enivré de Mewlana Dschelaleddin Rumi, le patron des *Gazelles* de Rückert, et par ces hymnes aux métamorphoses atomistiques, rappelant la *Rose et le diamant* du Souabe, s'épanouit et rit de temps en temps comme une pièce printanière de Tieck.

² Un seul Salon de M. Gautier, celui de 1847, a été réimprimé en volume.

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XXXV – 4 septembre 1852.

LÉGENDES DU XIX^e SIÈCLE. _____

JEAN.

Il y a quelques années, Jean publia un livre.

Son livre publié, Jean, — comme ce n'était ni un dimanche ni une fête nationale quelconque, — sortit. Avec dix sous, il fit heureux deux pauvres. La nuit, il rêva qu'on l'enterrait, qu'il y avait beaucoup de monde à son convoi, et qu'on prononçait trois discours sur sa tombe.

Le livre de Jean... ah ! le livre de Jean ! Le livre de Jean, lecteur, — je n'irai pas par quatre chemins, — le livre de Jean était un mauvais livre. Et comment cela ? direz-vous. Le livre de Jean, monsieur, n'était ni blanc, ni rouge, ni noir. Le livre de Jean, monsieur, n'avait salué que les gens et les choses qui lui en avaient semblé dignes en bonne conscience ; c'est vous dire qu'il n'avait pas salué grand'chose ni grand'monde. Le livre de Jean ne s'occupait ni des vaches laitières, ni de l'assainissement des quartiers populeux, ni des caisses de retraite. Le livre de Jean n'était fait ni pour les demoiselles, ni pour les mamans, ni pour les papas, ni pour les curés, ni pour les académiciens, ni pour les gens en place, ni pour les gens qui lisent le journal, ni pour les gens qui ne lisent pas. Bref, le livre de notre ami Jean n'était fait pour personne : on a l'accoutumance d'appeler cela un mauvais livre, et bien on fait, car un pareil livre ne mène à rien de bon.

Et Jean le vit bien.

Je ne vous dirai pas qu'il ne se vendit pas, je vous ai dit que c'était un mauvais livre ; vous ne me croiriez pas ; il vendit de son livre quarante exemplaires. Je ne vous dirai pas que les parents de Jean le maudirent : ces parents-là n'étaient ni son père ni sa mère. Sans tourner autour du pot, voici ce qui lui advint.

Jean, son livre publié, avait employé un demi-louis à l'envoyer franc de port, sous jolie bande jaune, à messieurs, messieurs les très-célèbres, très-illustres auteurs ses contemporains. Il arriva à Jean une chose toute naturelle et de facile compréhension, même pour un enfant. Jean ne reçut pas un traître mot des très-célèbres et très-illustres. Jean était très-simple, j'avais oublié de vous le dire, il se dit à part lui que le service de la poste était souvent mal fait, que l'argent de ses fermiers était souvent en retard, et que la prose des illustres faisait comme l'argent de ses fermiers. Mais l'argent finit par venir, et la prose ne vint pas.

Cela fit quasiment à Jean un grand chagrin. Tout le mal était venu de ce que Jean avait lu beaucoup de préfaces ; et, depuis vingt années, il ne savait pas une préface, signée de n'importe quoi de célèbre, qui ne confît ces paroles sacramentelles : « Venez à nous, jeunes gens, venez à nous, nous vous tendons les bras ! Nous sommes, non vos aînés, vos amis. Les intelligences sont pour nous des sœurs, des sœurs ! » Tantôt Jean trouvait cela au commencement de la préface, tantôt au milieu et tantôt à la fin. Admettant la liberté des goûts, Jean n'avait rien trouvé, dans cette variété de disposition, qui pût lui ôter sa foi aux préfaces. Je le répète, de là vint tout le mal. Aussi, pourquoi votre ami Jean croyait-il aux préfaces ? — me direz-vous ; où en serions-nous, si on croyait aux professions de foi ? — D'accord.

Du livre de Jean, les journaux ne parlèrent pas, et les revues encore moins ; si fait, une revue lui donna quarante ou quarante-deux lignes d'injures ; je ne me rappelle plus bien, je parierais pourtant pour quarante-deux.

Jean avait le malheur d'être venu au monde paradoxal ; il soutenait sérieusement, — dès l'âge de vingt-cinq ans, — dans un salon de sous-préfecture, sous un lustre de dix bougies allumées, il soutenait que Balzac avait plus d'esprit que M. Ancelot.

Cela fit à Jean un ennemi de M. Ancelot, et comme M. Ancelot est de l'Académie, cela fit à Jean quarante ennemis. Il se consola pourtant ; il pensait que l'Académie représente le pays à peu près aussi bien — ou aussi mal — que la garde nationale.

Les journaux qu'on appelle jeune, — à peu près du même droit qu'on dit le Pont-Neuf, — ne parlèrent pas plus du livre de Jean que de la papesse Jeanne ; peut-être même parlèrent-ils, ce mois-là, encore plus de la papesse Jeanne que du livre de Jean.

Jean en fut outré ; le pauvre garçon était nerveux ; il n'avait pas eu encore le temps d'approfondir l'histoire de Bonaventure Van Oyerbeeck, qui, une fois dans son atelier, retirait l'échelle par laquelle on y montait. Aussi c'était la faute de Jean : pourquoi ne savait-il pas les usages ?

Jean n'aimait pas plus les cordons de sonnette que les banquettes d'antichambre. Adonc Jean se tint coi.

La vie de Jean, à cette époque, n'avait rien de biscornu : vous le trouviez les jours de soleil sur la ligne des quais, le soir presque invariablement salle Sylvestre ou salle Techener, à moins que ce ne fût hôtel Bullion ; car Jean était un excellent bibliophile moderne, il savait les premières éditions, il savait les anonymes et les pseudonymes ; Jean avait beaucoup cherché, et il avait beaucoup trouvé. Il avait trouvé, par exemple, la fin d'une nouvelle fort connue, textuellement dans Mercier. Il connaissait de grosses fautes de français à Charles Nodier. Il savait qu'un des plus jolis mots d'une pièce fort applaudie était volé à Chamfort. Il savait, — ce diable de Jean, — ce qu'on avait écrit, ce qu'on avait pillé, ce qu'on avait signé, et ce qu'on avait dédié, — notez ceci, — ce qu'on avait dédié ! Toute l'œuvre littéraire du siècle, il l'avait en sa bibliothèque, soulignée à tous les endroits qui pouvaient passer pour des fautes de syntaxe, de goût, de dignité, de grammaire. Il y avait là un

volume à faire et, bien certainement, trois éditions à vendre. — Jean ne fit pas le volume.

En ce temps-là, Jean, qui ne manquait pas au fond d'une certaine dose d'observation naturelle, entra en réflexion, — il était temps, — et songea que si les journaux parlaient peu des livres, ils parlaient beaucoup des pièces, et qu'avec une tragédie, un drame, un vaudeville ou quelque chose d'approchant, il aurait droit, — autant que prévoir se pouvait, — à une moyenne proportionnelle de 8 colonnes des *Débats*, à 60 lignes par colonne, soit 480 lignes ; 8 colonnes de *la Presse*, à 50 lignes par colonne, soit 400 lignes ; 8 colonnes du *Constitutionnel*, 8 colonnes de *la Patrie*, etc.

Jean se rendit à cette mathématique. Jean fit donc une pièce. — Mais la pièce ne finissait pas par un mariage. Jean en fit une autre. — Il y avait dans celle-ci un grand rôle de paysanne. Le directeur lui demanda s'il ne pourrait pas le remplacer par un grand rôle de marquise, Mlle X*** étant depuis un an au théâtre et n'ayant pas encore joué de rôle à poudre.

Jean en fit une autre. — Le directeur lui proposa de lui emprunter de l'argent.

Jean en fit une autre. — Le directeur ne demanda qu'une chose pour la jouer : c'est que Jean fût connu.

Jean salua les directeurs, remit ses manuscrits sous son bras, et s'en retourna tranquillement en son domicile, dans un quartier neuf, où il y a beaucoup de pianos loués, et beaucoup de femmes qui sont comme les pianos.

Jean n'était ni le fils ni le neveu, ni le descendant, ni le collatéral d'un grand homme, d'un actionnaire de journal, d'une maîtresse de prince, d'un directeur de théâtre.

Une fois chez lui, Jean brûla religieusement toutes ces paperasses, — sans en garder le moindre double. — Jean était très-naïf, je vous l'ai déjà dit, je crois.

Jean écrivit des articles par-ci, par-là. Ses articles étaient-ils bons ? étaient-ils mauvais ? Jean ne le sut, car nul ne s'avisa de le lui faire savoir. Seulement Jean, qui lisait beaucoup et bien, reconnaissait ici un tour, là une expression, là une phrase, là une pensée ; il revenait à ses vieux numéros, et remarquait, non sans un certain contentement, qu'il s'était rencontré à huit jours, à quinze jours, à un mois d'avance. Il prenait vraiment plaisir à ces petites analogies. Survenaient ses amis qui lui disaient que le monsieur de la phrase, que le monsieur du tour, que le monsieur de la pensée, avaient déclaré la prose du nommé Jean immonde et absurde, et alors le bon Jean était bien obligé de convenir avec lui-même que toutes ces rencontres étaient de pur hasard.

Ce que devint Jean après tout cela n'est ni très-beau ni bien long à dire : il devint méchant. Jean avait été jusque-là une bête à bon Dieu, trouvant un médiocre plaisir à dire le mal, et une bien trop grande fatigue à le faire, n'en voulant à personne, pas même à ses parents de l'avoir mis au monde. Jean devint méchant, oui, méchant ; et si parfois encore il rendait des services, c'était absolument pour expérimenter l'ingratitude.

Jean alla trouver un médecin. — Je conte vraiment très-mal ; j'aurais dû vous le dire plus haut, cela est toujours d'un bon effet au commencement d'une histoire, — Jean était atteint d'une maladie mortelle.

Il alla trouver un médecin. — Monsieur, lui dit-il, voilà la maladie qu'a l'un de mes amis, voilà ce qu'il souffre, combien vit-on avec cela ? — Cinq ans à peu près, mais en se ménageant et avec un régime très-sévère, et en ne s'appliquant pas. — Et en ne se ménageant pas, en travaillant nuit et jour ? — Cela change un peu notre compte, fit l'autre en souriant ; il faut rabattre au moins de moitié. — Seriez-vous assez bon, monsieur, pour faire au malade une visite tous les mois ? — Jean donna son adresse, paya et sortit.

Jean fait un ouvrage monstrueux ; à cet ouvrage, Jean travaille sans cesse. — La nuit, couché sur son tapis, dans ses livres, sa lampe par terre, il écrit par saccades, la nuit, toute la nuit, rongé de fièvre, haletant. Il passe le jour dans un bain pour se mettre un peu de fraîcheur au sang, comme

Marat. Il veut durer. Sa dernière page écrite, Jean sera mort. Ce livre sans exemple, il l'écrit dans la forme dramatique pour se racoler des lecteurs, car Jean en veut, et il a pris ses précautions pour en avoir. Si son livre est arrêté en France, il paraîtra un an après sa mort à Leipzig et à Londres, en français, en anglais, en allemand. Dans cette épopée de fiel, sous le mystérieux, sous l'horrible, sous le grotesque, sous toutes les plus grossières invites à la curiosité de tous, s'étale, crue et nue, l'infinie statistique des turpitudes humaines, et, par toutes les pages de ce testament sans nom, se dresse la négation étudiée et approfondie de ce qui est : religion, pouvoir, honneur ! — Plaidoyer du néant que ce dernier livre d'une conscience qui se venge, — livre effrayant qui sèmera le doute.

Et quand au matin tout Paris dort, qu'une seule fenêtre est encore éveillée, vous pouvez dire que Jean travaille à son testament.

Edmond et Jules de Goncourt. CE QUI NE PEUT PAS NE PAS PARAÎTRE UN JOUR OU L'AUTRE DANS LES GRANDS JOURNAUX.

L'Académie française, qui a décerné, cette année, un prix de cinq mille francs à *Mossou Jasmine*, jalouse de conserver tous les patois de l'ancienne France, fait assavoir à toutes les personnes qui s'entendent à *dévider le jars*, qu'elle couronnera en 1853 la meilleure poésie en argot, l'argot étant le *trimar* de traverse de notre belle langue nationale.

ROMANCE.

Tout au bord de la mer,

Edmond et Jules de Goncourt.

Ertoutchah en paresse Appelle sa négresse, Vieille et lente à monter.

Elle a sa foutah blanche. Le muezzin s'endort, Et la lune se penche Sur les minarets d'or.

« Le soir chante À voix lente Dans le vent Comme un chant, Mélodie, Engourdie

Bruit lointain Qui s'éteint Comme une âme Qui se pâme.

Namounah ! Du Kaouah !

Mes pensées Sont bercées. Le front ceint De jasmin, Indolente, Nonchalante, Au pays

Des houris Je m'élève En mon rêve !

Namounah ! Du Kaouah !

À ma bouche L'ambre touche. Rond d'argent Grandissant, Vers l'étoile

Qui se voile, Monte et va Du kouka La fumée Embaumée ! »

Tout au bord de la mer, Ertoutchah en paresse Appelle sa négresse,

Vieille et lente à monter.

Elle a sa foutah blanche. Le muezzin s'endort, Et la lune se penche Sur les minarets d'or !

Alger, 1849. **Jules de Goncourt.**

CHRONIQUE DES THÉÂTRES.

ODÉON.

RÉOUVERTURE

MARIE DE BEAUMARCHAIS, Drame en cinq actes, imité de Goethe, par Galoppe D'Onquaire.

LES FILLES SANS DOT, Comédie en trois actes, par MM. Bernard Lopez Et Auger Lefranc.

Un ami rendit service à un de ses amis. — Le beau conte ! — Non, monsieur, c'est une histoire.

Quelques mois après, l'ami obligeant vint trouver l'ami obligé. Il avait l'air solennel. — Mon ami,

lui dit-il, je viens à mon tour te demander un service. — Volontiers, dit l'autre qui voulait s'acquitter. — Jure-moi d'abord que tu me le rendras. — Je te le jure... si je puis toutefois. — C'est bien ; et ici le ton de l'obligeant tourna au tragique. Il y eut dans sa voix des notes Thérémène. Il rapprocha son fauteuil du fauteuil de son ami, et lui parla mystérieusement à l'oreille. — Que me demandes-tu ? dit l'autre, que me demandes-tu ? Enfin, que ta volonté soit faite !

Huit jours après, l'obligé — était membre du comité de lecture de l'Odéon. Voilà ce qui s'appelle vaillamment tenir sa parole. Aussi, croyez-vous qu'il l'eût donnée s'il eût su de quoi il s'agissait ? — Non. Eh bien ! monsieur, touchez là, je ne le crois pas plus que vous.

Se méfier, comme disait Proudhon. On croit qu'un ami va vous mener dîner chez lui et vous faire prendre du café fait par sa femme ; on croit qu'il va vous emprunter de l'argent ; on croit qu'il va vous demander d'aller avec lui au Cirque ; on s'attend à tout ; mais voilà que l'ami ne vous demande ni de venir *casser* un gigot chez lui, ni de l'obliger d'un prêt, ni de le mener au Cirque ; il vous demande ce qu'on n'ose demander qu'à l'oreille ; il vous demande, — Laforce, mon compositeur, écrivez-moi cela en belles majuscules, — D'ÊTRE MEMBRE DU COMITÉ DE LECTURE DE L'ODÉON.

« Oh ! le conseil des dix ! » comme disait Angelo. Ah ! madame, être de ce comité, c'est pendre à un fil. C'est une sombre et sévère condition, madame, d'être là penché sur cette fournaise ardente qui s'appelle des manuscrits, le visage toujours couvert d'un masque, faisant une besogne de juré, entouré de comédies mal venues et de drames étiques, redoutant sans cesse quelque explosion et tremblant à chaque instant d'être tué raide par une tragédie, comme l'alchimiste par son poison ! — Ah ! madame, entendre des tragédies dans son mur !!!

Oh ! le conseil des dix ! — Ils ne sont pas même dix à l'Odéon. Je ne sais plus combien ils sont. Des hommes que pas un de nous ne connaît et qui connaissent tous ceux de nous qui ont eu dix-huit ans et fait un drame en rhétorique ; des hommes qui décident si vous serez joué par M. Metrême, et qui n'ont ni simarre, ni étole, ni couronne, rien qui les désigne aux yeux, rien qui puisse vous faire dire : Celui-ci en est !

M. Boulay de la Meurthe en est. Il en est le président. On ne peut pas dire que M. Boulay de la Meurthe soit une cinquième roue de carrosse à l'Odéon. Il dort — activement.

M. le baron de Noé en est. M. le baron de Noé a eu l'esprit d'être le père de N. Cham, notre Cruiskhank. Il paraît que s'il pèche dans ses verdicts, il pèche du bon côté, du côté de l'indulgence.

M. Audibert en est. M. Audibert est dentiste. Voilà tout ce que nous avons pu savoir de ses opinions littéraires.

Vient un maître de pension, dont j'ai oublié le nom, et qui vote toujours avec M. Audibert.

Viennent trois ou quatre auditeurs involontaires pris dans une battue, comme la personne dont nous parlions tout à l'heure.

Vient enfin M. Altaroche.

On nous a dit à l'oreille que M. Altaroche avait beaucoup d'influence sur M. Audibert, avec qui vote le maître de pension.

Avec la sienne, cela fait trois voix à M. Altaroche. Il paraît qu'avec ces trois voix, M. Altaroche fait des prodiges de majorité.

Les plaisanteries les meilleures et les plus gaies finissent par s'user. Un journal de théâtre parlait dernièrement comme d'éventualités probables de la retraite de M. Altaroche, et peut-être de la subvention de l'Odéon. — Je doute que M. Altaroche, même avec la voix de M. Audibert et la voix de son co-votant, parvienne à faire une majorité de mécontents contre une pareille mesure.

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XXXVI – 11 septembre 1852.

LÉGENDES DU XIX^e SIÈCLE. _____

MARIUS CLAVETON.

Honorable Monsieur,

Je suis à la porte de votre agréable habitation. Depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai acheté des vêtements, afin de pouvoir me présenter là où j'ai affaire. Je suis mieux vêtu, mais mon pauvre nez souffre bien.

Je me recommande à votre bon cœur.

Mon pauvre nez ! mon pauvre nez !

MARIUS CLAVETON.

L'honorable monsieur fit entrer le visiteur, et lui donna de quoi acheter du tabac.

Marius Claveton est Méridional ; mais, à cela près qu'il jure par *pecaïre*, il n'est pas de son pays : il est modeste, il est discret, il est taciturne. Il sait l'étiquette entre gens qui n'ont rien et gens qui ont un peu plus. Invitez-le à déjeuner, il acceptera, mais de cet air honteux que devait avoir je ne rappelle plus quel auteur du XVIII^e siècle qui répondait quand un seigneur l'invitait : Vous êtes bien poli, monsieur, j'ai dîné hier. Des quatre ou cinq personnes qui l'obligent, il accepte la piécette, mais un peu rouge, et croyant d'ailleurs fermement qu'il ne fait qu'emprunter. Il attend de confiance le paiement d'un billet idéal le lundi et le mardi, dès qu'il l'aura escompté, il viendra mettre à votre disposition *et sa bourse et ses services*. — Deux points de feu dans les yeux. — Marius Claveton est un petit homme, les cheveux très-noirs, le visage impitoyablement vrillé de petite vérole, de grosses lèvres rouges, sensuelles et épanouies, le nez au vent.

Defauconpret a beaucoup traduit ; il a traduit quatre cent vingt-deux volumes. Marius Claveton a peut-être traduit encore plus de volumes que Defauconpret, car Marius n'a « ne cens, ne rente, ne avoir », comme ce bon larron de Villon. Marius vit à traduire de l'anglais.

Quand Marius a six sous, et de plus de quoi acheter des plumes et du papier, il va dans un certain cabinet de lecture qui possède bon nombre de livres anglais. Il s'attable, et comme il a l'intelligence preste, la main vive et l'écriture expéditive, il écrit couramment sa traduction, fatiguant le plus de bouts d'ailes, emplissant le plus de papier qu'il peut. À quatre heures, il se lève, essuie ses plumes, et va proposer, de petits journaux en petits journaux, sa main de papier noircie. Une quarantaine de sous est le salaire ordinaire. Marius achète du tabac, dîne avec une friture dans un cornet de papier, et se couche et s'endort pour recommencer le lendemain.

Un soir, un de ses protecteurs qui le savait confiné au lit, faute de pantalon, vint lui rendre visite ; Marius logeait rue Saint-Jacques, à l'hôtel de Grèce, — en son hôtel de Grèce, comme il disait ironiquement. — Le protecteur monte l'escalier, il frappe. — Qui est là ? crie Marius. — C'est moi. — Honorable monsieur ! honorable monsieur ! — L'honorable monsieur entendait des allées et venues dans la chambre ; puis ce fut comme un frôlement de linge. Marius passait une chemise. Il ouvrit. L'honorable monsieur faillit être renversé : la chambre de Marius empestait le suif et l'humanité. Marius n'avait que sa chemise. Le monsieur prit son cœur à deux mains, et fit un pas en avant. Dans la chambre, il y avait une chaise et un lit. Sur la chaise, il y avait une chandelle cannellée de coulures, avec un pied-de-nez ; le lit n'avait pas de draps. — Honorable monsieur, asseyez-vous donc. — Marius, — le Méridional se retrouvait ici, — se croyait assez de chaises pour faire asseoir quelqu'un. — Merci, je m'en vais, dit l'honorable monsieur en tendant un paquet de hardes à Marius. Voici pour vous ; j'ai une dame qui m'attend en bas. — Eh bien ! faites monter cette dame, dit héroïquement Marius.

Le costume de Marius est ainsi composé, d'ordinaire, d'aumônes partielles que lui font quelques artistes de sa connaissance. On se cotise, on apporte, qui un gilet, qui une redingote, qui un pantalon, ce qui vous permet de deviner que le costume de Marius est d'un style éminemment

composite, les charités qu'on lui fait étant de toutes dates. Mais cela ne fait guère à Marius ; il marche dans tous ces morceaux de drap colligés, comme Diogène dans son haillon, et ne s'aperçoit des trous que quand ils sont grands.

Et savez-vous, mesdames, ce que ce déguenillé traduit, et quelle est sa veine et sa spécialité d'interprétation à ce costume d'aumônes ? Il traduit, le plus souvent, les parfumeries, la parfumerie de Windsor et la parfumerie de Smyrne, les senteurs d'Enis-el-Djelis et les vinaigres de la lady ! Il traduit les articles sur les strigilles, les gauzapes, les *alipili* et les *elacothesi*. Il se plaît aux toilettes d'exquise élégance ; il entre en tous les détails des soins internes, en toutes les parures du corps ! Il traduit tous vos auxiliaires, mesdames ; les sachets, les savons, les pots- pourris, les préparations balsamiques, les bains de Vénus, les eaux de Jouvence, les laits de beauté ! Il dit chaque *osmè* du gynécée ; il dit, d'après les Guerlains inédits de la Grande-Bretagne, le castoreum, le crocus, la marjolaine, le storax ; il dit les stagonies d'encens et les roses de Tunis, et d'Égypte, et de Campanie, et que nous devons à Néron l'art de s'oindre la plante des pieds ! Il conte toutes les ressources de l'Orient, Eden des parfums, le musc, l'ambre, la civette, le jasmin, le nard, le macis, le girofle, le bétel et le ginseng ! Il traduit toutes les joies de l'épiderme, le massage, et les essences et les arômes ! Il traduit, mesdames, — ce Marius, sale et pouilleux, et qui pue, — il traduit pour vous toutes les recettes de Calcutta et de Téhéran, tous les secrets de l'hygiène et de la beauté. Il plonge sa plume en toutes les extases de l'odorat. Pour vous, mesdames, il fait passer d'anglais en français tout ce qui assouplit l'épiderme, tout ce qui veloute la peau, tout ce qui fait la femme savoureuse, et en bon point pour les désirs !

Marius trouve le Luxembourg à sa porte, les habits des autres à sa taille, le *il n'est rien d'égal au tabac* de Sganarelle à son goût, la misère qu'il mène à sa guise.

Je ne connais qu'un malheur et qu'une douleur arrivés à Marius.

Marius, — il paraît que, cette après-midi-là, le journal où il s'était présenté manquait de copie, — Marius revenait avec huit francs dans sa poche. Huit francs ! Pecaïre ! Huit francs ! la fortune ! Huit francs ! l'avenir ! Si Marius eût dû jamais connaître l'orgueil, il l'eût fait ce soir-là. Il était tard ! Marius remonta gaîment la rue Saint-Jacques. Il arriva ainsi chez Tonnelier. Il dîna, il but du vin. Marius d'ordinaire ne buvait que de l'eau. Le lendemain, aux premières fraîcheurs du matin, Marius se retrouva dans un terrain vague, près de la barrière du Maine, le corps assez meurtri, la tête assez troublée, avec ses bottes aux pieds et sa chemise au dos, — rien de plus. Marius avait l'inexpérience du vin. Il s'était grisé ; on l'avait battu, on l'avait volé, et là-dessus il s'était endormi. Marius reprit le chemin de son chez lui, donnant à regarder aux laitières sans le savoir, essayant de voir clair dans son histoire et s'y reconnaissant pas trop, la langue un peu épaisse, les jambes un peu molles. Il n'était pas encore assez dégagé pour comprendre ses infortunes — et son peu de costume. La portière de l'hôtel de Grèce, en l'apercevant, partit d'un éclat de rire. Le pauvre Marius ouvrit les yeux ; il vit que les voleurs lui avaient fendu sa chemise par devant, — du haut en bas. Ce n'était plus qu'une redingote. Marius se vit comme il était ; il vit la portière rire, — et il se mit à pleurer comme un enfant.

Edmond et Jules de Goncourt. CHRONIQUE DES THÉÂTRES.

THÉÂTRE-LYRIQUE.

SI J'ÉTAIS ROI !

Opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, par MM. Dennery et Brésil.

Il y avait une fois dans l'Inde un homme très-pauvre. — Était-ce un brahme ? Non. Un *ajous* ou roi ? Non. Était-il de la caste des *mondelliars* et des *vellayer* ? Non. De la caste des laboureurs ou des bergers, des *eudier* ou des *appourraker* ? Non. Était-il de la caste des *saaner* qui recueillent la liqueur des cocotiers ? Encore non. Était-il blanchisseur, *vamer* ? Non encore. *Chetti* ou marchand ? Non. Était-il un de ces parias *jadi illudavergneul*, gens sans caste ? Non ; mais il tenait le milieu entre le paria et le chetti. Il était pêcheur ; il se nommait Zéphoris, et il avait une très-jolie sœur qui

s'appelait Zélide.

Zélide aimait Piféar, un pêcheur, et Piféar aimait Zélide ; mais il paraît que, même aux bords du Gange, le *sans dot* est une terrible chose, et le jour des noces ne sonnait pas. Les amis, les *moroussou kappou vandlou* n'avaient pas encore conduit la fête des épousailles.

Zéphoris, un jour qu'il tirait ses filets de l'eau, avait entendu un cri ; il avait vu une femme qui se noyait. Il s'était mis à la nage et il l'avait sauvée. Cette femme, qu'il avait tenue délirante de peur, éperdue et mourante entre ses bras, et qu'il n'avait jamais revue, il l'aimait.

Et sa sœur le voyait triste et lui disait : « Qu'as-tu, frère ? » — Et le pêcheur lui prenait tristement la main et mâchait son bétel sans lui répondre.

Un beau jour, le pêcheur se coucha près du Gange, enveloppé dans son *koupeatti* ; il se pencha sur le coude, écrivit sur le sable : « Si j'étais roi ! » et s'endormit.

Le roi vint à passer près du pêcheur. Il vit ce beau rêve écrit sur le sable par ce malheureux ; il fit signe à ses *choubdars*, et Abou-Hassan, — Zéphoris fut porté au palais, endormi. « Les officiers déshabillèrent Zéphoris, le revêtirent de l'habillement de nuit du roi et le couchèrent selon son ordre. Personne n'était encore couché dans le palais. Le roi fit venir tous ses autres officiers et toutes les dames, et quand ils furent tous en sa présence : — Je veux, leur dit-il, que tous ceux qui ont coutume de se trouver à mon lever ne manquent pas de se rendre demain matin auprès de cet homme que voilà couché dans mon lit, et que chacun fasse auprès de lui, lorsqu'il s'éveillera, les mêmes fonctions qui s'observent ordinairement auprès de moi. Je veux aussi qu'on ait pour lui les mêmes égards que pour ma propre personne et qu'il soit obéi en tout ce qu'il commandera. On ne lui refusera rien de ce qu'il pourra demander et on ne le contredira en quoi que ce soit de ce qu'il pourra dire et souhaiter. Dans toutes les occasions où il s'agira de lui parler ou de lui répondre, on ne manquera pas de le traiter de majesté. En un mot, je demande qu'on ne songe non plus à ma personne tout le temps qu'on sera près de lui, que s'il était véritablement ce que je suis, c'est-à-dire le roi et le commandeur des croyants. Sur toutes choses,

qu'on prenne bien garde de se méprendre en la moindre circonstance. » Et voilà le pêcheur qui s'éveille en pleine royauté, en un palais « magnifique et

superbement meublé, avec un plafond à plusieurs enfoncements de diverses figures, peint à l'arabesque, orné de grands vases d'or massif, de portières et d'un tapis de pied or et soie. » Voilà Zéphoris, se frottant les yeux, aussi ébahi que le Sly de *la Méchante femme mise à la raison* :

SLY. Au nom de Dieu, un pot de petite bière.

UN DES GENS. Plairait-il à votre seigneurie de boire un verre de vin de liqueur ?

UN AUTRE. Votre grandeur voudrait-elle goûter de ces confitures ?

UN TROISIÈME.

Quelle parure votre grandeur veut-elle mettre aujourd'hui ? SLY.

Je suis Christophe Sly. Ne m'appellez ni *votre grandeur* ni *monseigneur*. Je n'ai jamais bu de vins étrangers de ma vie, et si vous voulez me donner des confitures, donnez-moi des confitures de bœuf. Ne me demandez jamais quel habit je veux mettre. Je n'ai qu'un habit comme je n'ai qu'un dos ; je n'ai pas plus de bas que de jambes, pas plus de souliers que de pieds, et souvent même plus de pieds que de souliers ; encore mes orteils montrent-ils leur nez au travers de la semelle.

Mais voici qu'un jeune esclave chante à Zéphoris ces paroles d'un poète oriental :

« Ô roi fortuné ! tu te sers de lances comme de roseaux à écrire ; les cœurs de tes ennemis sont pour toi des feuilles de papier et leur sang est pour toi de l'encre. »

Je ne rêve pas ! je suis roi ! — dit Zéphoris, et cinquante *devadassi*, belles comme la fleur épanouie du lotus, l'entourent et dansent à ses côtés, enivrantes !... — Je suis roi ! dit Zéphoris. Et voilà la

sœur du roi, la princesse Néméa, qui entre ; et Zérophis reste haletant, éperdu, retenant son souffle, tenant son cœur. La princesse Néméa est la femme qu'il a sauvée.

Il la reconnaît ; c'est elle, c'est bien elle qu'il a pressée contre sa poitrine. Mais, hélas ! si son cœur parle, sa langue est enchaînée. Le prince Cador, un parent du roi, un homme mauvais, « qui fait surgir le mal », lui a fait jurer de ne jamais se révéler à la femme qu'il a sauvée. Zéphoris a promis, et le prince Cador, qui a arraché à Zéphoris tous les détails du salut de la princesse, se fait passer auprès d'elle pour son sauveur.

Le roi fait reporter Zéphoris en sa cabane, et le pauvre pêcheur, éveillé de son rêve d'un jour et pleurant son amour, jette tristement ses filets en chantant ce chant de douleur :

« Ne vois-tu pas le fleuve sur les bords duquel le pêcheur se tient immobile pendant toute une nuit éclairée par les étoiles répandues sur le firmament ?

« Le pêcheur lance les cordes de ses filets, le vent les secoue, et son œil reste fixé sur leurs mouvements.

« Il passe la nuit, se réjouissant d'avance de ce que quelque gros poisson viendra se jeter dans la trappe mortelle,

« Pendant que le seigneur du palais y passe la nuit tranquille et au sein des plaisirs.

« Il s'éveille de son doux sommeil et retrouve dans ses bras un faon qui s'était emparé de son cœur.

« Gloire à Dieu, qui accorde à celui-ci et refuse à celui-là ! l'un prend le poisson et l'autre le mange. »

Il chante, et soudain la princesse Néméa court à lui et lui dit qu'on veut le tuer. Cador arrive et tire son sabre pour se débarrasser du pêcheur, qui seul sait sa ruse. La princesse Néméa se jette devant le pêcheur et dit à Cador : Vous ne le tuerez qu'après moi ! — Néméa aime Zéphoris ; elle sait qu'elle lui doit la vie. Cador est démasqué. Le pêcheur épouse la princesse, et Piféar et la charmante Zélide peuvent se donner le *taly* de mariage. Ce sera un bel et joli ménage, et Mlle Zélide observera sans doute tous les articles du code indien. Que les jeunes mariées françaises nous permettent de citer là-dessus le *Palma-Pourana* : « Il n'y a pas d'autre Dieu sur la terre pour une femme que son mari. — Que son mari soit contrefait, vieux, infirme, repoussant, violent, débauché, sans conduite, hantant les mauvais lieux, courant à droite, à gauche, vivant sans honneur ; qu'il soit aveugle, sourd, muet ou difforme ; en un mot, quelque défaut qu'il ait, quelque méchant qu'il soit, une femme, toujours persuadée qu'il est son Dieu, doit lui prodiguer ses soins, ne faire aucune attention à son caractère, ne lui donner aucun sujet de chagrin. — La femme évitera de remarquer qu'un autre homme est jeune, beau et bien fait. — Elle doit se baigner tous les jours, se frotter le corps d'eau et de safran, se vêtir d'habillements propres, peindre avec de l'antimoine le bord de ses paupières, tracer sur son front quelques signes rouges

qui la feront ressembler à Laqchimy. — Son mari absent, elle ne fera pas ses ablutions, ne s'oindra pas la tête d'huile, ne se nettoiera pas les dents, ne rognera pas ses ongles, ne mangera qu'une fois par jour, ne couchera pas sur un lit et ne portera pas d'habits neufs. — Si le mari chante, la femme doit être extasiée de plaisir ; s'il danse, le regarder avec délices ; s'il parle de science, l'écouter avec admiration ; enfin, en sa présence, être toujours gaie et ne jamais témoigner de la tristesse ou du mécontentement. »

Voilà le libretto. C'est un conte des *Mille et une Nuits* fort amusant et que le public a fort applaudi.

La pièce est montée avec luxe, avec entente. Un mot sur les costumes. M. Ballue les a dessinés comme un Human de Delhy ou de Bombay. Le talent de M. Ballue va à ces fêtes du costume oriental ; il accroche les pierreries, les escarboucles ; il jette la soie sur le velours, l'or sur la gaze avec un luxe de nabab. Cette fois, M. Ballue n'a rien épargné ; il s'est rappelé qu'un voyageur affirme qu'il s'use, par an, de pierreries dans l'Inde, environ un million, rien que par le frottement. Il a sorti tout son écrin. Il a donné à ses différents personnages ce caractère évasé par en bas qu'on

trouve dans toutes les miniatures indiennes sur talc. Il a chaussé ses grands personnages de superbes *papassi* ; il leur a jeté aux épaules l'angui or et argent. Il a fait jouer dans l'angui le *sagalatou* d'écarlate. Il a ramassé les tuniques des fleurs roses du *bauhinia*. Il a mis à ses *behras* des *langoutti* fort convenables ; et s'il n'a pas vêtu ses danseuses des cent aunes de mousseline bleue et rose, bordée d'argent, d'usage là-bas, — c'est que le corps de ballet s'y est opposé.

M. Laurent, — le roi, — a eu toutes sortes d'élégances efféminées et de sourires asiatiques. Il porte d'une remarquable façon son costume et son rôle. Il s'est fait le profil de ces princes que Jacquemont a croqués en son voyage. — M. Talon, — Zéphoris, — a toute l'étoffe qu'il faut pour devenir un acteur de Paris. — M. Junca a joué son vilain rôle de traître avec conscience. — Nous nous demandons pourquoi la direction ne tire pas un meilleur parti de cet acteur.

Mme Colson a eu de l'âme. Mlle Rouvroy, — chargée d'un rôle secondaire, — a donné à la pièce comme une grâce et un sourire. Les critiques de Bagdad ont pour leurs chanteuses aimées deux vers. Que la Parisienne nous permette le compliment des Scudo persans :

« Une gazelle passa légèrement les doigts sur le luth ; au son de ses accords, l'âme rêva. » **Edmond et Jules de Goncourt.**

AMBIGU-COMIQUE.

ROQUELAURE, Drame en cinq actes, par M. F. Dugué.

Un bon gentilhomme d'Auvergne monta un jour dans ces carrosses qu'on prenait rue Saint-Thomas-du-Louvre, sortes d'omnibus qui menaient à Versailles. Il avait pour voisin un homme de fort mauvaise mine, couvert de la tête aux pieds d'un gros surtout de pinchina et le chapeau enfoncé jusqu'aux yeux. L'homme était causant ; il lia conversation avec l'Auvergnat ; il apprit bientôt de lui qu'il venait du fond de sa province pour se faire rembourser d'une somme de cent mille écus que lui devaient les fermiers du domaine, et à laquelle plusieurs arrêts en sa faveur lui donnaient droit. L'homme, qui vit le bon droit de l'Auvergnat, lui promit de le faire parler au roi. L'Auvergnat regarda l'homme et crut avoir affaire à un échappé des Petites-Maisons. « Mais, monsieur, lui dit-il, à qui m'adresserai-je pour avoir de vos nouvelles ? » — « Chez moi, répondit l'autre ; je suis le duc de Roquelaure. » Le lendemain, le roi traversait la grande galerie de Versailles pour aller à la chapelle. « Sire — lui dit Roquelaure en lui présentant l'Auvergnat, — voici un homme de condition et de mérite auquel j'ai en mon particulier des obligations infinies,

qui est obligé de quitter sa province et de consommer son temps et son argent à la poursuite d'un procès que les fermiers de votre domaine trouvent le secret d'éterniser par leurs chicanes. » Le gentilhomme auvergnat eut prompt satisfaction. Roquelaure vint remercier le roi. Le roi lui demanda quelle liaison il avait avec cet homme dont il prenait les intérêts si fort au cœur. « Nulle, dit le duc, et je ne l'avais même jamais vu que l'autre jour, où il se rencontra avec moi dans un carrosse de louage. » — « Quoi ! vous ne l'aviez jamais vu ! Et comment pouvez-vous donc lui avoir de si grandes obligations ? » — « Ah ! sire, dit le duc, Votre Majesté ne voit-elle pas bien que, sans ce magot, je serais le plus laid homme de la France ? N'est-ce pas là une assez grande obligation ? »

Tout Roquelaure est là : obligeant par rencontre, malin plutôt que mauvais, pamphlétaire de la galerie de Versailles, populaire comme Polichinelle, se vengeant à coups d'épigrammes beaucoup de ce qu'il est laid, un peu de ce qu'il pue.

M. Ferdinand Dugué, qui a derrière lui un passé dramatique fort honorable, a mis à la rampe cette figure railleuse, ce Formica du grand siècle ; il l'a fait rire et pleurer, il l'a fait père, il lui a trouvé un cœur. Toutes les tirades qu'il lui a fait jeter au nez des courtisans ont d'excellentes allures.

M. Paulin Ménier a bien joué et a joué tout le temps ; il a été narquois, il a lancé le mot comme un soufflet, il a eu de la verve, de l'attendrissement, du sarcasme. Pour être plus vraisemblable, il s'est fait laid à plaisir. Si elles revenaient, les victimes de l'esprit du duc reconnaîtraient leur bourreau et ne manqueraient pas de chanter à M. Paulin Ménier leur refrain :

Roquelaure est un bon général, Il est sans négligence,
Il est sans nez,
Il est sans nez, Il est sans négligence, Il est sans négligence.

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XXXVII – 18 septembre 1852. LORELY,

SOUVENIRS D'ALLEMAGNE, PAR GÉRARD DE NERVAL.

Lorely, — c'est la fée du Rhin, la sirène germanique.

« L'eau bouillonne et monte ; un pêcheur est assis sur le bord ; il regarde sa ligne, et se sent frais jusqu'au cœur. Il est assis, il épie tranquillement sa proie. Voici que les flots se séparent, et de leur sein agité il sort une femme humide.

« Elle chante et lui dit : « Pourquoi, méchant, attirer les miens dans les souffrances de la mort ? Ah ! si tu savais comme le petit poisson est heureux là au fond, tu y descendrais. Que tu y serais bien ! »

« Le bon soleil ne se rafraîchit-il pas dans la mer ? Le visage de la lune, toute haletante après les flots, ne s'y réfléchit-il pas plus beau ? Ce ciel profond, cet azur humide et clair, ne t'enchantent-ils pas ? Vois, ta propre image t'invite à descendre dans cette rosée éternelle.

« L'eau bouillonne et monte, elle mouille le pied nu du pêcheur. Son cœur se remplit de désir comme au salut d'une amante. Elle chante, elle lui parle, elle l'attire ; il cède : c'en est fait pour toujours, il a disparu. »

Dieu merci ! M. Gérard de Nerval n'a pas fait comme le pêcheur de Wolfgang Goethe : il a reparu tenant en main son *Lorely*, souvenirs d'Allemagne. Il est sorti du vieux Rhin comme il est sorti du vieux Nil, montrant au-dessus de sa tête *les Femmes du Caire* et *les Nuits du Rhamazan*.

M. Gérard de Nerval est un poète voyageur. Il court villes et cités, fleuves et coteaux : hier, il courait l'Allemagne ; il part tout heureux, — au premier chant des alouettes, — en enthousiaste, en artiste, en rêveur, sans compter seulement ce qu'il a en poche, fermant sa malle à moitié faite, laissant à d'autres les départs tristes, se promettant une patrie partout où il sait un souvenir ou un paysage, une belle cathédrale gothique ou un vieux temple écroulé, et jonchant de débris deux lieues de terrain. Il part sans souci et entendant son cœur chanter le joyeux *tirili* du Viennois ; et, tout le long de sa route, hommes et choses lui parlent ; les vieux palais lui sourient, les vieilles ruines se penchent à son oreille et lui disent, — tout bas, — les histoires du vieux temps ; les collines se lèvent sur la pointe des pieds pour lui chanter mille *reverdies* !

Donc, il est parti en la patrie des *kreutzers* « et des verts *rœrners* où le vin du Rhin brille toujours comme de l'or. » C'est Strasbourg et sa flèche ! C'est la Forêt-Noire et les noires sapinières ; la Forêt-Noire, où le voyageur, hélas ! eut besoin, un beau soir, de mettre la main dans sa poche et de la retirer à peu près aussi nette qu'il l'avait mise ! C'est Baden, le tapis-vert des rois ; Baden, le salon des jolies femmes :

Là, du soir au matin, roule le grand *peut-être*. Le hasard, noir flambeau de ces siècles d'ennui, Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui ! Un bal est à deux pas. À travers la fenêtre, On le voit çà et là bondir et disparaître Comme un chevreau lascif qu'une abeille poursuit.

C'est Francfort ; c'est Manheim ; c'est Heidelberg ; c'est la Thuringe et la légende de Faust ; c'est la maison de Goethe ! où M. Gérard de Nerval est entré, comme on entre en la maison d'un aïeul, tête nue et cœur battant. Puis c'est Cologne, — le voyageur ne nous dit pas s'il y a mangé de l'omelette au jambon ; et le dôme de Cologne, « compagnon colossal ! son front noir comme le visage du diable se dresse vers le ciel ! » C'est Liège ; c'est Bruxelles et ses cigares

calottés de feuilles d'or ; son passage Saint-Hubert, ses dentelles et sa rue de la Montagne ! C'est Anvers et ces monstrueux *riddeck* ! C'est Saardam ! C'est Amsterdam ! C'est La Haye et sa kermesse, où danse sur les pots l'ombre du vieux Téniers.

Tout cela défile, une ville poussant l'autre ; clochers poussant clochers ; aspects poussant aspects. M. Gérard de Nerval voyage sans parti pris. Il dit ce qu'il voit, et il voit sans cicerone. Ses descriptions sont vives et colorées. Voyez ce panorama, lecteur, et vous ne regretterez pas d'avoir voyagé dans votre fauteuil.

Les souvenirs d'Allemagne contiennent encore *Léo Burckart*, ce drame fait à Heidelberg, en pleine Allemagne d'étudiants, solide et vigoureuse peinture de la sainte Vehme ressuscitée ; grand drame germanique, où l'intrigue se noue et se dénoue sous le poignard de Carl Sand !

Comme nous fermions *Lorely*, nous sommes tombés sur cette page d'Henri Heine : « Quand j'arrivai au pont du Rhin, je vis couler le fleuve paternel, aux tranquilles rayons de la lune.

Salut ! Rhin, que je nomme encore mon père, comment t'es-tu porté depuis que nous nous sommes quittés ? J'ai souvent pensé à toi avec désir et regret.

À peine eus-je prononcé ces mots, que j'entendis des sons singulièrement douloureux s'exhaler du sein profond des ondes ; c'était comme la toux d'un vieillard, comme un sourd grondement et un murmure plaintif !

« Sois le bienvenu, mon enfant ! je vois avec plaisir que tu ne m'as pas oublié ; voilà treize ans passés que je ne t'ai vu ; j'ai eu bien à souffrir dans l'intervalle.

À Bibéric, j'ai dû avaler des pierres ; en vérité, le mets n'est point facile à digérer, — et pourtant les vers de Nicolas Becker me pèsent encore plus sur l'estomac.

Il m'a chanté, comme si j'étais encore la plus pure des vierges qui ne permet à personne de dérober la précieuse couronne de son honneur.

Lorsque je l'entends, cette stupide chanson, je m'arracherais volontiers ma barbe blanche, et l'envie me prend de me noyer dans mes propres ondes !

Que je ne sois pas une vierge immaculée, les Français le savent mieux que personne, eux qui souvent mêlèrent à mes eaux leurs flots victorieux.

La sottise chanson et le sot petit ouvrage ! Il m'a couvert de honte, il m'a même, en quelque sorte, compromis politiquement.

Car les Français n'ont maintenant qu'à revenir, je devrai rougir devant eux, moi qui si souvent ai demandé avec larmes leur retour.

Je les ai toujours tant aimés, ces chers petits Français ! — Chantent-ils et sautent-ils encore comme autrefois ? Portent-ils encore des culottes blanches ?

Je les recevrais volontiers, mais je crains leur persiflage et leur blâme à cause de cette maudite chanson.

Ce malicieux gamin d'Alfred de Musset arrivera peut-être à leur tête comme tambour, et qui sait s'il ne me tambourinera pas aux oreilles toutes ses mauvaises plaisanteries ? »

C'est ainsi que se plaignit le pauvre vieux fleuve. Il ne pouvait retrouver le calme. Je lui dis maintes paroles consolantes pour le ragaillardir :

« Cesse de t'inquiéter, Rhin vénérable ; la gaieté railleuse des Français n'est plus à craindre ; ils ne sont plus les Français d'autrefois ; aussi portent-ils d'autres chausses.

Les pantalons qu'ils portent ne sont plus blancs, mais rouges ; ils ont aussi d'autres boutons ; ils ne chantent plus, ils ne sautent plus ; ils penchent la tête d'un air pensif.

Ils philosophent et parlent maintenant de Kant, de Fichte et de Hegel. Ils fument, ils boivent de la bière ; il en est même qui s'amuse à jouer aux quilles.

Ils deviennent philistins tout comme nous, et peut-être même nous ont-ils dépassés. Ils ne sont plus voltairiens, ils deviennent hengstenbergiens.

Alfred de Musset, j'en conviens, est encore un méchant garnement ; mais rassure-toi, nous saurons bien mettre un frein à sa langue diabolique.

Apaise-toi, Rhin, mon père ; oublie de méchants couplets. Tu entendras bientôt une chanson meilleure. — Adieu, nous nous reverrons. »

Edmond et Jules de Goncourt.

FIESQUE,

Drame en vers d'après Schiller, PAR É. ET H. CRÉMIEUX.

Il y a trente ans, M. Ancelot a fait une tragédie du drame de Schiller. MM. Crémieux déclarent, dans les quelques mots qui précèdent leur pièce, qu'ils n'ont pas cru que M. Ancelot eût épuisé le sujet saisissant de *Fiesque*. Nous sommes grandement de leur avis. « Notre œuvre, — disent les auteurs, — n'est ni une traduction, ni une imitation, ni une création, bien qu'elle soit à la fois tout cela ; — ce n'est pas plus une copie qu'un original : c'est une étude d'après un beau modèle. »

La tentative est trop louable pour que nous n'y applaudissions pas ; et d'ailleurs deux noms de frères accolés l'un à l'autre, deux signatures jumelles nous font toujours lire un livre un peu avec le cœur.

MM. Crémieux « ont traduit littéralement quelques morceaux de Schiller, imité plusieurs autres, remplacé souvent de longues tirades par un mot, par un geste ; ils ont fait de nombreuses suppressions, interverti et modifié bien des scènes, — surtout aux trois premiers actes, — soit pour la clarté, soit pour l'effet ; ils ont introduit, et dans le dialogue, et dans l'action, et dans le dénouement lui-même, certains détails de leur invention, qu'ils ont cru nécessaires à l'intérêt et à la vérité du tableau. »

Le *Fiesque* de MM. Crémieux est en somme une œuvre méritoire et consciencieuse. Qu'on nous permette d'en citer un morceau :

FIESQUE, seul.

Gênes ! te voilà donc ! — Point perdu dans l'espace, Que mesure d'un coup d'aile l'oiseau qui passe !
Imperceptible nain, sur ta crête juché, Qu'est-ce que ton domaine et ton étroit duché ?... — Mais non, Gênes, ton cœur, c'est ce port de deux lieues, Où, comme un sang actif, palpitent ces eaux bleues

Où viennent s'infuser, apportés par ces mâts, La vie et l'or, puisés aux plus riches climats. — La mer, immense champ que laboure et féconde Le soc de tes vaisseaux, — c'est l'empire du monde ; Et son sceptre est le tien, son sceptre dont le poids Peut contre-balancer l'empereur et les rois ! Souveraine des mers ! ville majestueuse ! L'avoir à soi ! Planer sur ta tête orgueilleuse, Escalader ton ciel, et régner, à mon tour, Resplendissant là-haut, comme ce roi du jour ! — Est-ce un crime ? — Voler une bourse est un crime ; Voler une couronne est un acte sublime ! À César des autels, un gibet au bandit ! — Car la honte décroît quand le forfait grandit. — Obéir ou régner ! — Régner !... Sommet immense

Où la terre finit et d'où le ciel commence ! L'éternité là-haut... et le néant là-bas ! Obéir ou régner ! — Être ou bien n'être pas ! — Régner ! Aller d'un bond s'asseoir sur cette cime Et plonger d'un regard dédaigneux dans l'abîme, Où le hasard s'entend avec la vanité

Pour tricher en jouant l'aveugle humanité ! — Approcher, quand on veut, sa lèvre la première Aux coupes des plaisirs ! — Mener à la lisière Et voir, comme un enfant, se traîner devant soi Ce géant cuirassé qu'on appelle la Loi !

Peut-être bien ici les auteurs n'ont-ils pas assez oublié le monologue du Charles-Quint d'Hugo ; mais la situation prêtait, convenez-en, à se le rappeler. — Nous n'avons plus qu'un mot à dire aux frères débutants : à quand une œuvre sans lisières ?

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XXXVIII – 25 septembre 1852. LÉGENDES DU XIXe SIÈCLE.

_____ **LE PASSEUR DE MAGUELONNE.**

Le Lez est une jolie rivière, avec ses iris jaunes. Suivez-le une heure en sortant de Montpellier, et vous entrerez en un pays étrange. Passé les saules du hameau de Lattes, il n'y a plus d'arbres, il n'y a plus d'ombre. Ici finit la terre de France. Il se déroule devant vous une lande sans borne toute coupée de flaques d'eau. Ce ne sont plus, jusqu'à la Méditerranée, que des étangs envahis d'herbes, et des steppes marécageuses où le ciel, en se reflétant, laisse tomber de loin en loin un morceau de lapis. Les joncs, les tamaris, les ronces, les roseaux jettent leur manteau vert sur les eaux qui fermentent. Les touffes de soude et de varech tachent de longues langues de sable. En ce désert, lézardé par la mer envahissante, semé d'îlots de terre brûlée, et propice au mirage comme le Sahara, quelques cavales blanches filent à l'horizon comme des flèches d'argent. Pour un passant qui passe, des troupes de taureaux s'effarent. Dans les canaux encaissés qui traversent le marais, de lourds bateaux à dragues dorment, leurs roues à godets immobiles. Plus les chants, plus les cris, plus les joyeux appels de la Provence ! Il fait silence. Le sol vermineux pullule de scorpions. L'air charrie des nuées de moustiques et de moucheron. Par le paysage d'or pâle volent des milliers d'oiseaux aquatiques ; et même parfois les flamants navigateurs, rangés en file, frôlent les plus hauts roseaux, déployant au soleil leurs ailes flamboyantes, joyeux de cette Égypte retrouvée.

Auprès d'une hutte conique en joncs, wigham de Huron trempant dans la boue, s'évase une mare où gît, sombrée, la carcasse d'un vieux bateau. Au bord de la mare, pieds nus, jupe rouge et jupe bleue, deux petites filles, l'une accroupie, l'autre à genoux, font de grands jeux dans l'eau. Leurs petits cheveux blonds leur courent gentiment sur la tête ; leurs petites jupes carrées et tombant droit des brassières à la moitié de leurs petites jambes brunies, reluisent au clair soleil qui s'amuse à jeter sur les plis de vieille toile des pointes de bel outremer et de beau vermillon. Le soleil remonte tout le long et mord aux petites filles un bout de cou hâlé, et ces petits cheveux follets qui marquent sur la nuque des enfants de la campagne comme une petite ligne blanche. La lumière les inonde toutes deux, et met à ce groupe la couleur tapageuse d'une aquarelle de Lessore. Les deux enfants se penchent vers la mare, allongeant les bras, sans grand souci de se mouiller les poignets. Elles lancent à l'eau un petit poisson mort, et le petit poisson se retourne et se met sur le flanc à la surface. Elles le rattrapent, elles le rejettent pour voir s'il nagera mieux ; et ce sont grandes joies et félicités d'enfants, à ces petites, de souffler l'eau morte pour faire un peu aller le cadavre d'argent, et de le pousser du doigt, la plus petite se mouillant encore plus que la grande.

Derrière les enfants, à l'ombre de la hutte, sur une chaise recouverte d'une vieille tapisserie, est assise une jeune femme en costume de mariée, une couronne de fleurs blanches sur la tête, un bouquet au côté. La jeune mariée regarde insouciamment la ruine de Maguelonne qui se dresse dans la mer en face d'elle.

Maguelonne ! le long passé ! Maguelonne ! la croisade prêchée par Urbain II ! Maguelonne ! Alexandre III sur la haquenée blanche, encombrant de son cortège pontifical le pont d'une lieue ! Maguelonne ! la chanoinerie de douce beuverie ! Maguelonne ! le *convivium generale*, et le bon vin clairet, et les crespets à l'hypocras ! le *convivium generale* avec la sauce au poivre de la Saint-Michel à Pâques, et la sauce au verjus de Pâques jusques à la Saint-Michel ! Maguelonne ! le manuscrit d'Apicius *in re coquinaria*, retrouvé sous les cuisines du monastère ! Maguelonne ! la ville ! Maguelonne ! la forteresse ! Maguelonne ! l'évêché ! Maguelonne ! la

cathédrale ! Maguelonne ! la déserte ! Maguelonne ! une ferme ! Maguelonne ! les goëlands sur la plage ! Maguelonne ! les sabots des chevaux sur les tombes épiscopales !

Le soleil tourne la hutte ; la tête de la jeune femme est encore blottie dans l'ombre ; mais le soleil va la gagner. Un homme à barbe noire, à membres robustes, sort de la hutte ; il va prendre un vieux morceau de voile, et il le jette au-dessus de la tête de la mariée, sur des pieux qui servent à sécher les filets.

Pauvre femme, pauvre homme et pauvres enfants.

Dans un faubourg d'Arles, — c'était un soir noce. La gaîté disait : noce de petites gens ; le heurt des verres : noce de brave gens ; les chansons disaient : noce de jeunes gens. — Ils étaient en beaux

habits ; elle était en belle parure. On porta des santés de la soupe au dessert ; il avait vingt ans, elle en avait seize ; chacun était l'ami de son voisin. Le marié regardait la mariée ; la mariée regardait le marié : ils se souriaient en l'avenir. — Une chanson, le marié ! Une chanson à la mariée ! — Et lui se leva ; elle rougit. Il chanta :

La belle coumé lou printemps
Nous rebiscoule et nous counsolou,
N'a qu'à paraïsse, et tout d'un temps
Dé plési lou cor nous trémoulou !

— Dé plési lou cor nous trémoulou ! — reprirent-ils en chœur, et de fait la belle Rosalie valait bien tout le patois du monde. Le riant sourire et les blanches dents, les noirs cheveux et les noirs yeux, les longs cils et le joli nez droit, le front bombé et la peau dorée, la grande taille et les petits pieds ; la jolie mariée et le beau marbre grec ! Au dernier lundi de Pâques, sur la promenade, les filles d'Arles, venues en leurs plus riches atours, en leur plus bel orgueil, ont couronné Rosalie reine de la beauté. Un Marseillais, qui avait un grand café sur la Cannebière, lui a proposé mariage pour la mettre dans son comptoir ; un riche confiseur de Lyon est venu, lui aussi. De Nîmes, de Toulouse, il est venu aussi des cafetiers, des confiseurs, des pâtisseries, des saucissotiers ; elle les a refusés tous comme ceux d'Arles. Des jeunes gens lui ont fait des bouquets et ont glissé des lettres dedans. Rosalie a donné les bouquets à ses amies, et a jeté les lettres au feu. Un grand jeune homme, renommé trompeur, menant bonne guerre aux jolies filles, a tourné autour d'elle longtemps ; elle lui a fait les cornes ; et l'autre est revenu à ses amis, la lèvre pincée et l'oreille basse, comme un homme qui pense à quelque chose de mal.

Son amoureux n'a guère grand'chose : un petit clos et une maisonnette. Mais quoi ? c'est son amoureux.

Les lumières de la table dansaient sur les haies du petit clos, et la maisonnette, de la cave au grenier, chantait l'amour. — La mariée était montée à sa chambre ; elle était déjà couchée : en bas elle entendait les derniers refrains et les dernières poignées de main. Voilà que la fenêtre s'ouvrit, et elle regarda..... La peur la prit ; elle poussa un cri. Son mari, qui venait d'entrer, la trouva évanouie, et vit comme un homme qui sautait par-dessus la haie de l'enclos. La mariée eut le transport toute la nuit. — Le lendemain on trouva dans le jardin une tête de mort et un drap de lit. — Le mari comprit ; il devina qui s'était vengé.

La malade fut trois jours entre la vie et la mort ; quand elle se reprit à vivre, — Rosalie était idiote. Le mari songea à l'abandonnée créature, s'il venait à mourir, lui ; et il ne dit mot à l'assassin ; mais, comme il le rencontrait tous les jours, de peur d'un malheur, il se décida à quitter la ville. Et puis il y a des gens méchants qui prennent plaisir à rire des pauvres affolés, les montrant au doigt et éclatant en moqueries peu chrétiennes. Sa maison vendue, un fusil sur l'épaule, quelques écus de cent sous dans sa bourse en cuir, le mari vint droit à ce désert, bâtit sa hutte lui-même, acheta un bateau avec lequel il passe les étrangers qui vont visiter Maguelonne. Il chasse la macreuse ; il pêche le poisson que la tempête jette en ces bourbeuses lagunes ; il ramasse sur le sable les insectes, portant ses curieuses trouvailles aux entomologistes d'alentour, et faisant souvent affaire avec M. Crespon.

Cet argent qu'il gagne ainsi, ce sont les fleurs blanches, c'est la robe blanche, c'est le voile blanc, c'est le costume de mariée que, dans sa douce folie, Rosalie n'a pas voulu quitter et veut porter tous les jours. Toute l'ambition du passeur est que ce costume soit toujours renouvelé, toujours blanc, toujours frais comme au matin de leur union ; — et la femme passe ainsi ses journées entières dans sa robe blanche, à regarder la mer bleue.

Tout misérable qu'il est, le passeur a tout tenté pour la guérir ; la médecine a été impuissante. Elle lui a fait espérer un moment que la naissance d'un enfant pourrait amener une crise ; Rosalie a eu deux enfants, et la crise n'est pas venue.

Une fois il l'a prise dans sa barque, et comme il a trouvé une lueur de plaisir dans ses yeux, souvent il l'emmène en mer ; et les pêcheurs, à voir passer cette femme vêtue de blanc, assise, immobile, une main traînant dans l'eau, saluent comme un présage cette madone de la Méditerranée, et se

disent : Bonne mer et bonne pêche !

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XXXIX – 2 octobre 1852. SILHOUETTES D'ACTEURS ET D'ACTRICES.

_____ GEOFFROY.

Tout se débande dans la maison : les domestiques s'insurgent, ils conspirent, ils vont demander leurs comptes ; l'antichambre et la cuisine et l'office refusent d'être plus longtemps complices des dettes du maître ; ils refusent de jouer, comme des acteurs qu'on ne paie plus. Les troupes tirent sur leur général. Les fournisseurs veulent voir de l'argent, la fruitière se défie, le boucher refuse la viande, le boulanger, en donnant le pain, tend la main, la panique s'organise sur toute la ligne, le crédit bronche.

Arrive, en cette débandade, en ce Waterloo d'intérieur, arrive sur le champ de bataille, en pleine panique, en pleine fuite, arrive dans l'émeute de sa *gens*, dans les brutalités de déficit, Mercadet, — non, Geoffroy. — Il voit ses ressources enclouées et le terrain perdu. Dans cette grande ruine, il n'a ni hésitation ni plissement de front, il rallie le crédit d'un mot : en ordonnant ; il ramène ses domestiques d'un geste : du geste d'un homme qui a de l'argent.

Quel rôle et quel homme, ce Mercadet ! Vivre de ses dettes comme d'autres vivent de leurs revenus ; se faire prêter de l'argent par ses créanciers, que dis-je ? s'en faire offrir ; forcer des cœurs d'amis fermés à triple verrou, *faire* chanter la cupidité, crocheter les bourses rebelles, se tenir en équilibre, cacher sa ruine, donner à dîner, habiller sa femme, en appeler toujours du jourd'hui au lendemain, être toujours espérant, toujours expectant, battre emprunt avec les larmes de sa fille, rebondir de création en création, allécher comme un prospectus, plaisanter à la Rothschild sans un sou, savoir jouer de l'actionnaire comme d'une machine à argent, vendre et racheter et revendre, violer la Fortune, faire la hausse, faire la baisse, tromper, mentir, être vrai, paraître debout quand on croule, à l'aise quand on déménage au Mont-de-Piété, tromper jusqu'à son valet de chambre, faire sonner d'écus une caisse vide, marier sa fille sur une banqueroute ! Et quelle comédie en cette comédie ! Jouer tous les genres, même le pathétique ! sourire à tout, même aux insultes ! avoir la lèvre joyeuse, une chaîne de montre, un habit noir frais, et la confiance contagieuse !

Voyez-le en cette pièce du divin Balzac, Geoffroy. Il s'est incarné en Mercadet le faiseur. Trois actes durant, il est en scène ; trois actes durant, Geoffroy est le cervier de génie, « tâchant à la fois d'être renard et lion », selon la belle expression de machiavel. Trois actes durant, Geoffroy change à chaque scène de masque, dans ce rôle énorme du Protée débiteur. Dès la première scène: Mais les fournisseurs? — dit Virginie indécise. — Mercadet: Hein? quoi? les fournisseurs?... Vous me parlez des fournisseurs le jour où se fait l'entrevue de ma fille et de son prétendu ? — Quelle autorité de ton et de mouvement ! Il est assis sur un fauteuil, les deux jambes croisées, bien allongé ; il a un bras appuyé sur la table, et il joue nonchalamment avec un couteau à papier dont il se chatouille les lèvres. — Mais les fournisseurs ? — Il tourne la tête sans se déranger, comme à une impertinence et à une sottise. Et il répond superbement, en levant un peu les yeux, avec un regard d'empereur à qui on fait une objection : Hein ? quoi ? les fournisseurs ?... Vous me parlez des fournisseurs le jour où se fait l'entrevue de ma fille et de son prétendu ? Et ce mot, comme il le disait à sa femme en regardant Virginie sortir : Cette fille a mille écus à la caisse d'épargne qu'elle nous a volés ! — Et cette trilogie des créanciers criards et intraitables, Goulard, Pierquin, Violette, — la spéculation, l'usure, la mendicité, — comme il leur chante à tous trois une gamme différente ! Il faut nuancer le ton, changer d'air, avoir trois sourires, des réticences ici, de l'attendrissement là ; quel jeu ! Il faut, en ces trois scènes différentes, être trois comédiens différents ! — Et la grande attaque au Verdelin ! Rire en

bonhomme, ramasser le chapeau de Verdelin et le brosser en client, remonter à ces fredaines de vingt ans qui referaient jeune un cœur d'usurier, avoir de la servilité, avoir de l'amertume, simuler

les émotions par le gosier et les larmes par la voix, crier au suicide d'un air convaincu, glisser sur les riens en grand comique, tout entier aux larges masses d'actions, dire vite, brûler la scène et ne laisser ni paix ni trêve à ce coffre-fort bloqué, traqué, ému, près d'une aumône ! — Tout le long de la pièce, Geoffroy marche dans cette harmonie tempérée d'intonation et de geste de mise aux drames de la Bourse, de mise aux drames du XIX^e siècle. Quelles manières posées, et quel air de fortune solide et bien assise en tout son port dans son entrevue avec de la Brive ! L'honnête millionnaire qu'il faisait ce Geoffroy, et l'honnête homme de beau-père ! Quelle aisance de poignées de main à l'anglaise ! Le bel abandon ! L'œil limpide, la voix coulante, l'affabilité facile, l'air insoupçonné d'un agent de change qui donne un bal pour partir en Belgique à minuit ! — Quelle fureur bridée, quelle sourde déception de colère, et comme il avance, les dents serrées, vers le canapé où se carre de la Brive ! — De Bourdillac ! — Monsieur ! Volé comme à la Bourse ! — Puis, au dénoûment, quand tout arrive au mieux chez le faiseur, et que la fortune lui revient avec Godeau, l'explosion, et le hurrah, et la contorsion, et la suprême joie que Geoffroy met à son : Je suis... créancier ! je suis créancier !

Le soir où Geoffroy a joué Mercadet, — Geoffroy a traduit Balzac. **Edmond et Jules de Goncourt.**

POÉSIES COMPLÈTES

DE ARSÈNE HOUSSAYE.

Paris, Victor Lecou. — 1852.

Ce qu'il faut, pour rendre compte de certains livres, c'est avoir sur sa table six petites glacières de vieux Saxe, sur leur plateau de porcelaine ; c'est avoir sur ses murs une esquisse à l'huile, de Boucher, et un dessin au crayon noir, relevé de sanguine, de Boucher ; une marquise à la jupe bouffante, au sourire perlé, qui fait jouer un éventail ; c'est avoir en petite bibliothèque de Boulle, de Boulle lui-même, l'anecdote et le scandale et l'indiscrétion de ce siècle, qui fut indiscrétion, anecdote et scandale : la *Vie de Frétilton*, le *Gazetier cuirassé* et le *Chroniqueur désœuvré* ; c'est encore avoir en son carton, tout près d'un guéridon en bois de rose, pochades de Watteau et croquis d'Oudry.

Pour nous, notre vieux Saxe et notre vieux Boulle et notre vieux Boucher, et nos glacières et toutes nos vieilleries, voilà nos seuls titres à rendre compte d'un livre de M. A. Houssaye.

Voyez là-bas sur la montagne verte Le vieux moulin qui tourne si gaîment.

Ami, un vieux moulin sur la montagne ! Un vieux moulin ! Un vieux moulin aux grandes ailes qui font des ombres fugitives et obstinées sur les épis d'or ! Un vieux moulin pour lire « Homère et par hasard Théophile de Viaud. » Un vieux moulin pour mettre d'heure en heure le nez à la lucarne, voir les moissonneurs hâtifs, et le ciel qui sourit aux champs, pour voir un coin de Théocrite ! Un vieux moulin, pour, à son tic-tac, se faire bercer le cœur ! Ami, le poète l'eut, le moulin sur la montagne.

Voyez là-bas sur la montagne verte Le vieux moulin qui tourne si gaîment.

Et comme, un de ces beaux jours où la nature fait deux amoureux pour deux jeunes gens qui se rencontrent, il regardait par la lucarne, il vit, quoi donc ? le *paradis* de sa vingtième année ; et son violon aimé se mit à chanter tout seul son jeune cantique :

Si l'image de Dieu sur la terre est visible, C'est sur le front rêveur des filles de vingt ans, Qui ne savent encor lire que dans la Bible Et n'ont que de l'azur dans leurs yeux éclatants.

Puis le poète devient embrasseur, et à chaque coup d'aile le moulin emportait au ciel une parole d'amour. Vint l'orage ; le moulin lutta ; Claudine mourut. Pendant qu'on l'enterrait, dit le poète,

Je décrochai ce violon triste et tendre, Et le doux air que Claudine aimait tant, Je le jouai, le cœur tout palpitant : Son âme sainte a passé pour l'entendre.

Je le jouai, mais au dernier accent Mon cœur bondit comme un daim qui se blesse ; Je me perdis si loin dans ma tendresse Que je brisai mon violon gémissant !

Ah ! pourquoi du temps qui suivit n'avoir point fait parler vos sonnets mutins ? Quand vous avez quitté le moulin pour la comédie ambulante, pourquoi n'avez-vous pas honoré de quelques vers votre bohémienne vie, et n'avoir pas chanté autant que Ninon, l'orpheline du Manoir de la forêt ? Votre muse a-t-elle si bien dormi sur les matelas durs de ce monde Scarron ? ou d'aventure, Nina n'aime-t-elle point les vers ?

Et puis, adieu moulin ! Et puis, adieu comédiens. C'est Paris.

N'ayant rien dans le cœur, j'allais à l'aventure, Un soir de carnaval ; je rencontrai Ninon Cherchant un Desgrieux, — la folle créature ! Je lui donnai mon cœur comme l'autre à Manon. Veux-tu m'aimer ? lui dis-je en prenant sa ceinture ; Veux-tu m'aimer huit jours ? — Huit jours ? ni oui, ni non.

L'amoureuse créature que cette Ninon, monsieur ! et comme elle aimait à vivre en de belles robes ! Elle ne laissait ni son cœur, ni sa lèvre en friche, en ses passions rapides !

Ninon est jeune. Elle a vingt ans. Son sein est taillé dans le marbre. On y voit un fruit de printemps, Plus doux que n'en porte aucun arbre. Ninon est belle ; elle a des yeux

Noirs comme l'aile de la pie, Des cheveux ondés et soyeux Comme la Vénus accroupie. Ninon est bête ; elle n'écrit Que dans son cœur, un mauvais livre ; Mais sa bouche a bien plus d'esprit Que la grappe qui nous enivre.

Le beau caprice, monsieur, où le poète mit un amour !

Ninon, te souviens-tu de nos folles journées ? Que nous avons le cœur près des lèvres, Ninon ! — Ah ! oui, je me souviens des fraîches matinées Où je chantais si faux la chanson de Mignon.

Des pastels, voulez-vous, monsieur, que nous passions aux tableaux du poète ? Aimez- vous Brauwer, aux pinceaux taverniers ?

Il est une claire fontaine, Qui murmure nonchalamment, Non loin d'un cabaret flamand.

Le soir, dès que l'ombre incertaine A jeté ses voiles flottants Sur la vieille épaule du Temps ;

Quand l'abeille rentre à la ruche, La Flamande, portant sa cruche, Y va rêver à son amant.

Son amant dans l'ombre incertaine Vient s'enivrer à la fontaine, Bien mieux qu'au cabaret flamand.

Voulez-vous un Ruysdaël mouillé de rosée ?

Dans les prés reverdis le troupeau reposait : Le jeune pâtre chante et sculpte une quenouille, La vache, qui nous voit, jette un regard distrait, Le grand bœuf nonchalant sommeille et s'agenouille.

À deux pas du troupeau, par les chiens arrêté, Sous le pommier en fleurs que fait neiger la bise, Une blanche génisse au beau flanc tacheté Nous regarde passer, curieuse et surprise.

— Mais, monsieur, comment diable faites-vous la critique d'un livre ? — Monsieur, je la fais comme je peux. — Voilà cinq minutes que je vous lis, et je n'ai pas encore vu deux phrases ensemble. C'est qu'elles vont toutes seules, monsieur. — Vous ne m'avez pas raisonné tant seulement d'un mot sur la poésie en général, et sur les poésies d'Arsène Houssaye en particulier. — Monsieur, je n'ai lu ni *l'Art et science de rhétorique pour faire rigmes et ballades*, ni *l'Art de poétique*, par Cl. De Boissière, ni *l'Art poétique français*, par Th. Sibillet, ni *le Traité de la poétique française*, par Mourgues, ni *la Poétique française*, par Marmontel ; je compte les lire la semaine prochaine, et les citer au plus tard le 15 octobre. Pour ce qui est de mon jugement sur les poésies d'Arsène Houssaye, j'aime mieux vous donner celui-ci d'un de ses amis intimes, qui le connaît comme lui-même. « La critique aurait beau jeu avec notre poète : il sacrifie un peu trop à l'esprit et au tour ; sa gaieté n'est pas toujours de bon aloi, sa tristesse ne touche pas souvent le cœur ; il répand çà et là des roses fanées dans son style ; tout en voulant unir le sentiment austère de Lesueur à la fantaisie galante de Watteau, il arrive parfois qu'il n'aboutit à rien de bon ; mais au moins, s'il manque son coup, ses flatteurs, — qui n'en a pas ? — lui disent que ce n'est pas sans un certain charme. On lui reproche de trop se mettre en scène, de parler de lui à tort et à travers. — Mais dans l'histoire de tout homme politiquement doué, n'y a-t-il pas l'histoire de tout le monde ? Le poète est une harpe éolienne qui répond à tous les vents, une étoile qui brille dans toutes les

ténèbres, une onde pure qui réfléchit le jour et la nuit, l'arbre et le nuage, la primevère et le rocher, Dieu et le passant. L'âme du poète, c'est un miroir que la nature promène le long du chemin. »

Edmond et Jules de Goncourt. CHRONIQUE DES THÉÂTRES.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

STELLA, Comédie en quatre actes, par M. Francis Wey.

Depuis quelque temps, la Comédie-Française en veut aux femmes artistes. Il n'est sorte d'enseignement qu'elle ne donne à la jeunesse pour fuir leurs chaînes dangereuses. Une femme artiste, nous apprenait l'autre jour le Sage et le Fou, une femme qui peint des fleurs,

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Une femme artiste, nous dit la comédie nouvelle, une femme qui chante, et qui a de la voix, et qui chante bien, une femme artiste, jeunes gens, empêche les mariages d'argent.

Je sais bien que M. Francis Wey a paré la sirène de tous les agréments de l'esprit, de tous les dévouements du cœur. Il l'a faite chaste, il l'a faite résignée à tous les sacrifices. Il lui a mis une couronne d'épines pour la rendre intéressante. Il lui a donné le talent de la Grizi et l'amour de la Thisbé ; mais n'importe ! toute la comédie est écrite pour prouver à tout mari surnuméraire qu'une maîtresse qui a un piano est mille fois plus dangereuse qu'une maîtresse qui n'en a pas, et que, si parfois on se débarrasse à grand'peine d'une femme qui n'a pas de voix, on ne se débarrasse jamais d'une femme qui a de la voix, de la méthode et du talent. *Stella* pourrait s'appeler *l'École des amants de cantatrices*. J'y mènerai l'un de mes amis.

Au reste, la comédie est à deux fins : elle a encore été écrite pour prouver que les diplomates allemands sont bons pères naturels.

Cette comédie est ingénieusement terminée par quatre tableaux vivants à chaque tombée de rideau :

Fin du premier acte. Premier tableau. L'étonnement mêlé de douleur et d'un rien de dépit ; figuré par Mlle Fix et Mme Bonval ;

Fin du second acte. L'abandon ; Ariane à Bade ; figuré par Mlle Madeleine Brohan seule. Fin du troisième acte. Les serpents de la jalousie ; figuré par la même. Ces trois motifs sont amenés par le rendez-vous de deux amours dans le cœur de Philippe

de Valençay. L'un de ces amours a nom Stella ; c'est une sorte de Sylvia immaculée, qui chante pour les pauvres et pour elle, et qui galope les eaux sans accompagnateur. L'autre s'appelle du doux nom de Delphine. Delphine a une dot, de beaux yeux, un cœur nubile et l'âge du mariage.

M. de Valençay va épouser Delphine. Il apprend qu'il est ruiné. Stella vient à passer, et il s'en va avec elle. Une fois qu'il est avec Stella, un père incognito de Stella lui fait restituer sa fortune par un tiers. Delphine se met à passer, et Valençay s'en va avec Delphine.

Nous ne faisons pas ici procès à l'intrigue. Toute intrigue est bonne, et la plus vieille et la plus usée est la meilleure ; à moins encore qu'il n'y ait pas d'intrigue du tout, ce qui vaut mieux pour nous que toutes les intrigues possibles. — La comédie ne se fait valoir ni par les situations que tout le monde pourrait trouver, ni par les caractères, que tout le monde pourrait tracer, ni par le style, que presque tout le monde pourrait signer. Et c'est malheureusement avant tout une tentative dramatique sans originalité.

Je demande formellement à M. Maillard de changer de cravate. Mlle Madeleine Brohan a vaillamment joué. La silhouette du jeune homme du monde est drôlement esquissée par Monrose. Mlle Fix, la grâce est chez vous à l'état d'habitude. Provost s'est montré, dans le rôle de l'Étang, banqueroutier affable et d'excellentes

manières. Il a été une fois de plus ce qu'il est, ce qu'il est toujours : un grand et rare comédien. Geoffroy est sobre, distingué, ému, digne de lui, digne de la Comédie-Française.

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XL – 9 octobre 1852.

LÉGENDES DU XIX^e SIÈCLE.

LE PARIGIANO.

Il s'appelait le Parigiano ; c'était son nom de guerre. Je ne lui en ai jamais connu d'autre.

De la rue Pigale à la rue Notre-Dame-des-Champs, le Parigiano a couru tous les ateliers, essayé toutes les manières, tâté de toutes les latitudes picturales ; il a promené ses études de Delaroche à Ingres, d'Ingres à Delacroix, de Delacroix à Couture ; indécis entre la ligne et la couleur, laissant après lui une traînée d'éclats de rire et d'histoires à raconter aux nouveaux. Il a fait tout le tour du Paris de l'art, relâchant à toutes les écoles : néophyte, puis renégat, dépensant les heures d'or de la jeunesse à mille inventions vaudevillières et risibles. — Ils sortent trente-deux d'un atelier ; le Parigiano les met deux par deux, et les range par rang de taille comme une pension. Arrivé à la tête du pont de l'Institut, le Parigiano s'arrêtant, ouvrant sa bourse et comptant du doigt : un, deux, trois..., trente-deux. C'est trente-deux sous. — L'invalidé : Trente-trois, monsieur. — Le Parigiano : Comment ? — L'invalidé : Et vous, monsieur ? — Le Parigiano : Ah ! c'est vrai ! Vous devez gagner bien de l'argent... C'est une compagnie ? — Le buraliste : Oui, monsieur. — Le Parigiano : J'aurais dû y mettre... Au fait, quelle heure est-il ? — Midi moins le quart, monsieur, dit l'invalidé en consultant de l'œil l'horloge de l'Institut ? — Ah ! j'ai le temps de passer par le Pont-Neuf. Et le Parigiano s'en va sans sourire. Les trente-deux de l'atelier étaient sous l'arcade du Louvre.

En notre dix-neuvième siècle, je ne connais pas de type plus saisissant d'intelligence inédite, de sensibilité gaspillée, de valeur égarée ; c'est un caractère étrange, et dans lequel tient le siècle. Il a du siècle toutes les inconséquences, toute la naïve amertume, toute la désespérance sereine, toute la crédulité aux médicastres d'humanité. Comme Bixiou moquant le globe au banquet de Taillefer, lui moque l'âme humaine aux orgies de sa faconde. De la famille, il se soucie à peu près autant « qu'un éléphant d'un faux-col ». Sa mère est responsable à ses yeux de ne l'avoir point fait inscrire en naissant au grand-livre de la dette publique. Puis il a un oncle qui dit la gazette pour le journal, et des cousines qui s'arrêtent aux tableaux de Schopin. De la vie, il ne touche qu'au côté grotesque rabelaisien, et voit la société comme les sculpteurs du moyen âge voyaient la moinerie dans leurs chapiteaux facétieux. C'est un homme de plusieurs morceaux ; il a des dévouements sans limite comme sans motif. Il doute sans déchirement ; il nie en se jouant. Il a remplacé le blasphème par la blague ; blague monstrueuse, effrayante, effrénée, avec des mots trouvés, des néologismes furieux, tout l'argot de l'atelier allant jusqu'à toute chose, tournant en dérision le Christ sur la croix avec la *pratique* de Guignol !

Ses connaissances disent qu'il a du talent ; ses vrais amis disent qu'il en aurait ; mais quotidiennement et à chaque heure du jour il se dépense tout en gouailleries mémorables, en récits vivants, en charges mimées, où tout vient : le geste, et le tic, et l'habitude du corps. Stupéfiante mimique ! Ce n'est point seulement l'allure, ce n'est point seulement la voix, ce n'est point seulement la tournure des phrases, non ; mais comme Henri Monnier qui passe les manches dans l'habit d'un personnage imaginaire, il devient l'individu même ; il endosse la cervelle et la parole, et le cercle d'idées, et la ration d'intelligence ; il est histrion et auteur comique. Par une intuition instantanée, il perçoit toute la vie de l'être qu'il décorpore. Et ne croyez pas qu'il s'arrête à l'homme ; son larynx est une ménagerie ; ses plus belles journées se passent au Jardin-des-Plantes ; il étudie les animaux comme Frémiet, et quand il revient, il simule les gloussements, les cacardements, les roucoulements, l'âne qui brait, le cerf qui brame, le lion qui rugit, l'éléphant qui barette ! Il imite, — que n'imite-t-il pas ? — le départ d'une diligence, les

garçons d'écurie dans une grange avec une lanterne, les chevaux s'ébranlant, le : hu ! du postillon. Il imite une messe, le *Dominus vobiscum* du vieux prêtre chevrotant, les répons criards de l'enfant

de chœur, le serpent, et l'orgue, et le ton nasillard et les attendrissements béats du prône, un enterrement militaire, le son voilé des tambours en deuil, la vieille toux du pair de France, tous les patois, le cri d'un *canard*, le : bonne vitelotte ! d'un marchand de légumes, le : Vieux chapeau à vendre ! d'une revendeuse, tous les cris ; — il n'y a que le cri de la conscience qu'il dit ne pouvoir imiter. — il imite tout, hommes et choses : une ménagerie, une comédie, vous dis-je ! et le Parisien et le Provincial, irrésistible, verveux, Balzac d'une heure.

Je ne sais quoi le mène presque toujours, comme Hamlet, au bord de la fosse ; mais il ne voit de la mort que le profil caricatural, et ce sont de franches lippées pour lui d'en rire et de la bafouer : on dirait qu'il voit la danse macabre à travers les lunettes de Daumier. Garçon amoureux d'horreurs, se plaisant aux détails intimes de la guillotine, à la biographie des grands criminels, prolix comme un rapport de médecin aux assises ; puis encore la folie lui est conversation de choix, de préférence et de gaieté. Il conte, en pouffant de rire, l'histoire de ce malheureux fou qui coupe sa femme en morceaux, et dit en donnant sa clef au garçon d'hôtel : Vous prendrez garde, en faisant la chambre, de déranger la tête et les mains de ma femme que j'ai mises à sécher près du feu. Et même les contractions de la mort, sur les dalles de la morgue, lui inspirent, en ses bonnes heures, les plus effrayantes mimiques.

Dans les journées de juin, il n'a vu qu'un conte d'Hoffmann. Il narre qu'après les journées de juin un perroquet qu'il connaissait restait muet des heures ; puis il faisait : Boum ! boum ! boum ! — Il imitait le canon. Le perroquet était fou.

Croiriez-vous que le Parigiano, à la campagne, a des bonheurs d'enfant et des attendrissements d'amoureux ? qu'il reste des heures devant une basse-cour à voir les dindons enfler leur col de pourpre, et les coqs sonner de la trompette sur le fumier d'or ? Ce désillusionné jouera de pair et compagnon avec un scarabée qu'il aura pris dans l'herbe fournie. Ne lui donnez pas une maisonnette et des arbres, peut-être qu'il deviendrait bourgeois, qu'il ferait de petites pièces d'eau avec un dragon à la langue de drap rouge, comme Buvat, — et qu'il se marierait.

Il a la haine du prêtre, du bourgeois, du soldat. Un mot de sa *militairiana* : — Sergent Trifaut, pourquoi que le fusilier Brésil a des lunettes ? — Mon colonel, il est myope. — Ah !... je le croyais Allemand. C'est, — que vous dire ? — un gamin de Paris qui aurait fait ses classes et qui aurait de l'esprit. Il a sur l'amour le cynisme d'un chirurgien, sur les femmes l'opinion d'un homme qui aurait dépensé de l'argent pour elles. C'est un cœur qui tient de la fille ; il se donne à la première amitié qui passe ; il se dégoûte des gens aussi vite qu'il s'y attache ; il se grise comme s'il avait une patrie à oublier ; il se fera tuer pour vous à une heure un quart ; il n'irait pas vous voir en prison à une heure trente-cinq minutes ; il ne croit à rien, il s'éprend de tout : Candide, en sa tête, se marie avec Jean-Jacques Rousseau. Il ne vend pas ses tableaux et s'en console. C'est un neveu de Rameau, sans Bouret.

La misère et lui se connaissent ; ils se tutoient de longue main ; il lui ouvre la porte, elle s'assied et lui chante. Il se moque que l'avenir lui fasse banqueroute : c'est une caisse d'épargne où il n'a rien mis. Le lendemain lui est égal. On l'a vu, chassé de feu la Childebert, établir son lit de sangle, acheter une chandelle, une bouteille et le journal du soir, — en pleine place Saint-Germain-des-Près.

Il se fait des joies de peu de chose, et des grands hommes de rien. Il lui a été donné un goût selon sa bourse ; il soupe chez Truchot comme d'autres soupent à la Maison d'Or. Grand contempteur du respect humain, il est allé en soirée avec des gants blancs achetés au Temple. — Bah ! l'odeur de la térébenthine ! répondait-il, on danse les mains derrière le dos ! — Il se fait à tout, ne se soucie de rien, renvoie les inquiétudes, fait la roue quand on lui parle raison, laisse à ses propriétaires des meubles qui n'ont plus que le bois qui ne touche pas au mur, fume des

cigarettes, rêve voyage, boit de tout ce qui se boit, a des opinions politiques dans un café, va veiller les morts en temps de choléra, — et ne pose jamais son chapeau sur la coiffe, parce qu'il prétend que les bords tomberaient, — et peut-être a-t-il raison.

Il est chauve. — Il a lu Gall. — il a relu Fourier. Il croit en la métempsyose.

Homme d'opposition toujours, de dévouement parfois, homme à qui Dieu a donné la misère pour femme et la gaieté pour maîtresse, homme du dernier mot, de l'ami du jour, du gouvernement de demain, le soir, après boire, faisant de beaux rêves pour les générations futures, le Parigiano s'endort dans des lambeaux d'utopie et dans la nappe tachée de vin.

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XLI – 16 octobre 1852. À M. PH. DE CHENNEVIÈRES.

MONSIEUR ET AMI,

J'aimerais vous avoir un beau soir à moi tout seul, sarrasin de Vire et tripes de Caen sur table, appétit en poche, causerie aux lèvres ; ou bien encore j'aimerais, au fin fond du terroir normand, après avoir couru avec vous les rousSES bruyères, les mares, les pâturages coupés de ruisseaux argentelets, votre solide et grasse terre natale, j'aimerais, en une ferme accolée à un chemin creux, faire station, jeter châtaignes en la marmite, tirer une pinte de poiré doux, friand, et en bon Gaultier et bon compagnon, nous paissant « le cerveau caséiforme de belles billevesées, » — coudes au menton, — vous causer de l'ami Jean de Falaise.

Mais de tout ceci, bouche cousue à l'ami Jean de Falaise ! Je ne suis pas auteur, mais j'ai fait deux volumes ; je ne suis pas critique, mais j'écris dans un journal. Et si l'ami Jean de Falaise venait à écouter et à entendre que je parle de lui, il me regarderait cauteleusement dans les yeux, et aurait méfiance et dépit de me voir le citer à ma barre. « Eh ! eh ! là-bas ! me dirait-il de sa voix fluette, par ma barbe ! mon jeune ami, je ne suis pas vôtre. Laissez-moi sous mes pommiers violets et sous mes hêtres feuillus. Et qui vous fait dire que je suis et ceci et cela ? Et si je suis né à Falaise, vous n'y pouvez rien. Et si j'ai le nez long et les joues rouges, — ne me regardez pas ! »

Dussé-je allonger la mine à Jean, monsieur, je veux vous en parler tout courant. Aussi bien peut-être ne nous trouverons-nous jamais tous trois dans une sente normande, — ce qui est regrettable, parce que nous aurions de beaux bâtons et de belles soifs, et que nous ferions route ensemble. Et parlons de Jean sur un morceau de papier : la plume est outil d'amitié tout comme la langue.

Jean de Falaise et dame Paresse étaient bras dessus bras dessous, quand je les ai rencontrés. C'est péché d'habitude. Jean de Falaise est baguenaudeur et baguenaudier. Jean de Falaise va devant lui, — pas trop loin pourtant ni trop longtemps. Quand il fait une pièce de vers, Jean de Falaise s'arrête au milieu d'un vers. Jean de Falaise regarde danser les paysannes. Jean de Falaise regarde rentrer les pommes. Jean de Falaise « vit dans le débridement de son oisiveté, dans la baverie de ses joyeusetés. » Enfin, Jean de Falaise est mon ami.

Le pis c'est que Jean de Falaise a écrit tout comme M. un tel ; et ne sais vraiment à quoi il a voulu faire rimer son livre, ni pourquoi il a vidé son encrier, car il n'aimait pas lire ; et ne pas aimer lire et écrire, c'est bien croire aux autres plus de charité qu'on en a.

Or donc, quand il a eu terminé ses *Contes normands*, avec les dessins de l'ami Job, *Caen, E. Rupalley, libraire-éditeur, pont Saint-Pierre, 7, 1842*, — l'ami Jean de Falaise a fait des *meâ culpâ*, et de si gros *meâ culpâ*, qu'on l'entendait, sans plus mentir, d'Alençon et de Sanneville, voire de Saint-Valery.

À mon estime, il serait d'opportunité et de logical entendement de monter présentement sur les tréteaux, et de laisser le ton menu, pour faire grosse, grande, grave et sévère critique des *CONTES NORMANDS* de l'ami Jean de Falaise. Ores oyez, oyez, mes gars !

Il est temps, grand temps, de réparer une injustice et un silence de la critique contemporaine. Quoi ! à ce petit livre ému et vivant, à ce livre coloré et plein de la nature, à ce petit livre modeste publié en cœur de Normandie, à ce petit livre d'un style ciselé, d'une recherche et d'un tour rares, à ce petit livre d'enchantements imprévus et de vieille allure si charmeuse, à ce petit livre distingué de par toutes les distinctions, nul, ou presque aucun n'a songé à dire un mot de bienvenue ! Nul n'a songé

à dire que l'ami Jean de Falaise était un véritable écrivain français, un talent, une originalité exquise ! — Ainsi va le monde. Pourquoi faut-il que le mot, le triste mot de Terentianus Maurus ait raison ?

Il y a là de vrais paysans, de vrais paysannes, et ce parlerre tressaille d'aise pour un mot berrichon de George Sand. Il y a là de courtes histoires enveloppées de voiles de pudeur qui font

le cœur gros, et l'on a fait un académicien de l'auteur de *Thérèse Aubert* ; mais lui, Jean de Falaise, est resté Jean de Falaise comme devant. Dix ans se sont passés, le livre a eu le temps d'aller dans quelques mains qui écrivent, et pas une plume, le volume lu, n'a dit au public applaudisseur de Strass et de faux brillants montés : Voilà des perles !

Ce bon enfant de Jean de Falaise doit bien rire, — lui qui dort sur son livre et qui n'a jamais fait d'avance à la renommée ; elle est trop grande dame pour lui. — Il doit bien rire de la république et de la fraternité des gens de lettres.

Voici comme commence le premier conte :

« Romain naquit au Pont-Blutel, dans la plus pauvre maison de celles qui encaissent la route neuve. Dès qu'il entra en culotte, dès qu'il put pétrir la bourbe pour planter des branches mortes, il trouva là des ormes tous grands et un ruisseau tout menu : est-ce pas autant qu'il en faut pour une enfance heureuse ?

« Sa mère s'appelait Marion, Marion qui ? Marion quoi ? Marion tout court.

« Et son père ? Ce n'était ni Pierre ni François ; c'était l'homme à Marion, et si bien son homme, qu'il l'avait pourvue de douze enfants. — Quelle manie chez les pauvres gens !

« Quand Romain était petit, il avait de gentils cheveux longs par derrière, courts par devant, blonds sur le front, argentés sur ses tempes, et fins comme la soie.

« Rien n'est joli comme un petit paysan, jusqu'au jour où il porte le cierge de la première communion. — Le lendemain, pour la vie, c'est laid comme le péché. »

Manière où revient le style pittoresquement façonnier de Montaigne et de Rabelais ; simplesses cajolées de la plume où perce le narquois du trouvère ; partage bellement rustique ; phrases court vêtues et paysannesques, trottant menu, allant, allant leur chemin sans tourner tête ; contes enveloppés de voile de pudeur ; tout un dessous indiqué de détails de cœur laissés dans la pénombre ; contours ondoyants et flottants ; peinture à petits coups de pinceau et à touches répétées ; contes à mezza voce, où le lecteur entend plus qu'on ne lui dit ; l'observation féminine de l'auteur de volupté, mais en pleine naïveté vraie ; récits s'oublissant à faire l'école buissonnière ; la mi-bonhomie du Normand ; un peu du sourire sans lèvres de Voltaire sous un bonnet de coton de la vallée d'Auge ; les idylles aimées de la patrie et des doux champs ; les parfums secoués des pommiers en fleurs ; les panaches frissonnants des grands ormes, des passerelles jetées en travers des ruisseaux, les chaumières moussues, les chemins creux, voûtés de feuillée, les branches de houx à la porte des auberges ; les vaches rousses, les sauteriers villageoises aux ronds-points, les jupes rouges, les jambes fines, comparées par Bernardin aux Grâces des Célestins, par les lignes tranquilles du paysage, les pyramides de la fenaison, et au loin les bleuâtres silhouettes de Domfront, et plus loin encore le vieux Mont Saint-Michel droit assis dans la mer.

Puis là, dans une campagne près de la Méditerranée, dans une histoire triste comme d'une tristesse de *malaria*, deux jeunes gens s'éprennent ; cette histoire s'appelle *Georgine*. Prêtez le cœur au conteur :

..... « Comme nous achevions chacun notre tirade, nous vîmes un long nuage gris très-étroit qui s'avancait vers nous en rasant le sol. Je dis aux malades : Prenez garde, mademoiselle. — Montlouet, tu as trop chaud. — À mesure que le nuage s'avancait, et il allait vite, mademoiselle de Magny s'inquiétait ; au moment où il allait nous envelopper, elle se dénoua un petit fichu qui lui tenait au cou et le roula au cou de Gabriel. — Laissez-moi faire, disait-elle, cela vous gardera d'un grand mal. — Quand le brouillard fut passé, Montlouet déroula le fichu, le baisa, et dit à Georgine en le lui rendant : Ce mouchoir est à moi, je

vous le prête. — Dans de si grands jeux de cœur, je me sentais piètre et mal venu. « Hier au matin, j'ai vu Montlouet recevoir la tasse de la main de Mlle de Magny, la retendre au

chevrier, le chevrier la remplir sans y prendre garde, et Gabriel poser ses lèvres où elle avait posé les siennes. La belle fille détourna la tête pour rougir, sans oser regarder si personne n'avait rien vu.

« Nous sommes si repus de ce beau ciel, que ce soir personne ne s'est soucié de l'aller voir coucher. Je m'étais séparé de Montlouet pour descendre à la ville faire je ne sais quelle emplette de poudre

ou de parfums. J'ai peu tardé pourtant. En remettant le pied sur la première entrée, j'ai vu Mme de Magny seule, assise sur le banc et l'oreille tendue. Lorsque je me suis trouvé plus près d'elle, j'ai vu de grosses larmes couler en abondance le long de ses joues ; elle ne les cachait ni les essuyait. Il y avait, sur la terrasse des orangers, deux bruits de voix qui s'approchaient lentement, et lentement s'éloignaient. Gabriel disait : Pourquoi êtes-vous si belle étant si bonne ? — On ne loue point sa sœur d'être belle, répondait Georgine. — Ils s'éloignèrent en disant cela, puis revinrent : — Prenez garde, disait Georgine effrayée, si nous n'étions plus frère et sœur ! Ils ne revinrent pas. Mme de Magny me prit par la main et me traîna après elle jusqu'à la tonnelle. Elle se tint raide et muette comme marbre ; il n'y avait que ses yeux qui pleuraient toujours. Gabriel et Georgine étaient sans doute sur le banc de pierre cachés par le figuier et les quatre lauriers. Peut-être un bruit les avait-il troublés, car ils ne remuaient non plus que nous. Après un moment, nous entendîmes un pied qui frôlait des feuilles sèches. Georgine avait sa pensée de mélancolie qu'elle laissa aller : des feuilles mortes sous ce soleil ! La voix de Gabriel était pleine d'ardeur : — C'est vrai, dit-il, défions-nous du soleil, il nous reste si peu de vie, prenons tout dans un baiser. — Je le voudrais, mais je ne l'ose, dit tout bas Georgine, — la voix étouffée sans doute par l'embrassement de Montlouet. Elle poussa un petit cri, comme si elle eût passé sous les lèvres de Gabriel, puis elle dit : Vivante ou mourante, par ce baiser je suis à vous. — Il va me la dévorer toute, disait Mme de Magny, que je soutenais un peu. — Assez de bonheur pour un jour, a dit Georgine en se levant, et ils ont regagné la maison. — Monsieur, m'a dit la mère, quand nous avons été seuls, au nom de qui vous aime, aidez-moi. Tout le monde doit sortir de la maison demain, a-t-elle ajouté d'un ton ferme. — Où vous tournerez-vous, madame ? lui ai-je demandé. — Le sais-je ? m'a-t-elle répondu dans l'abattement, car les pleurs à son âge fatiguent. — La vallée d'Hyères n'est pas trop loin, madame. — J'ai dit cela pour cette pauvre Georgine. Hyères a la couleur de la vallée qu'elle quitte, la mer, les îles, les montagnes, les orangers sont pareils. Il lui faut bien un peu de souvenir pour vivre.

« J'ai parlé de départ à Montlouet ; il ne voulait pas me croire, il ne voulait pas partir, il voulait revoir Georgine, demander son pardon à Mme de Magny. Cette excellente mère est venue elle-même, elle n'a pas voulu que sa fille revît Gabriel, mais elle lui a pardonné. Il leur écrira. Elle lui a remis le fichu de Georgine avec ces charmantes paroles : Ceci est à votre chiffre ; c'est ma fille qui l'a dit. Elle l'a embrassé ; nous ne devons revoir personne. Nous allons partir avant qu'il soit jour. Gabriel s'est couché, moi j'ai rempli les malles et scellé les paquets.

« Mlle Georgine a pleuré, j'ai entendu sa mère qui la consolait en n'osant toucher à sa douleur.

»

Georgine est à mettre à côté du *Médecin de village* de Mme d'Arboville, auprès et non loin de la *Grenadière* de Balzac.

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XLII – 23 octobre 1852.

PROMENADES

SUR

LES BORDS DU RHÔNE, EN SUISSE, DANS LE DUCHÉ DE BADE, EN ALSACE ET EN LORRAINE,

PAR CH. MOFRAS.

Paris, Victor Lecou, éditeur.

M. Mofras met à ses Promenades ce modeste, ce trop modeste avertissement :

« Au retour d'une petite excursion que je fis l'année dernière, quelques amis me prièrent de leur remettre mes notes de voyage, à titre de renseignements ; je les ai recueillies et mises en ordre.

Voilà la cause du récit qui va suivre. C'est proprement le journal d'un touriste. La vérité est tout ce qu'il cherche, puisse-t-elle lui tenir lieu d'intérêt ! »

Que M. Mofras prenne garde ! Peut-être croit-il avoir affaire à des critiques qui ont été de Paris à Saint-Cloud, et de Saint-Cloud à Paris, par eau. Nous n'avons été, il est vrai, ni à Tiphlis en Géorgie, la patrie des puces ; ni à Téhéran, où il ne pleut qu'une fois tous les six mois ; ni en Éthiopie, où les ministres vont au conseil dans des cruches pleines d'eau ; mais nous avons fait à peu près la même promenade que lui, et nous l'avertissons que nous allons sévèrement contrôler sa véracité avec nos notes au crayon.

M. Mofras : « Dijon... À l'hôtel du Parc on a bon coucher, bonne table et bon vin, bon vin surtout. »
Nous : « Dijon, hôtel du Parc. Dîner, potage, côtelettes à la purée de pois, brochet à la sauce aux câpres, poulet, haricots, écrevisses, salade, compote de poires. Dessert : vraies fraises des bois, vin ordinaire remarquable. Très bien ! »

Les deux récits concordent, comme vous voyez, de façon flagrante. Il n'y a pas de vérité sur terre, si l'hôtel du Parc n'est pas un bon hôtel, et si le vin qu'on y boit n'est pas du vin de Bourgogne. Les détails des deux comptes-rendus diffèrent un peu : où M. Mofras est bref, et n'accorde qu'une mention générale, nous énumérons. Cette remarque, le lecteur la fera sans doute, et nous ne voulons pas la laisser passer sans explication. — M. Mofras voyageait en voiture et nous voyagions à pied. — Ah ! les belles blouses blanches que nous avons, les belles guêtres jaunes, les beaux chapeaux de paille de grosse paille, les franches admirations, les bons goûters aux chansons des ruisseaux par l'herbe, les bons sacs un peu lourds, — et le franc et loyal appétit d'écoliers ! Madame, voyager à pied, — c'est sentir l'avoine !

En route, s'il vous plaît, et à Autun. M. Mofras : « La porte d'Arroux est un édifice bâti en pierres de taille de grande dimension et sans

emploi du ciment. Elle se compose de deux grandes arches pour le passage des voitures et de deux plus petites pour les piétons. Ces arches soutiennent un entablement que supporte une galerie ouverte, dont sept arcades sont conservées. Grandeur, simplicité et force, tel est le caractère général de tous les monuments romains. »

Nous : « Les ruisseaux sentent mauvais ; les femmes sont jolies. » Nous avons eu la franchise de dire ce que M. Mofras a pensé, et M. Mofras a dit ce que

nous pensions de la porte d'Arroux. Suivons M. Mofras :

« Lyon. Le palais des Beaux-Arts. La cour intérieure est entourée d'un portique dont le dessus forme une terrasse découverte. Tout autour on a rassemblé des cippes, des pierres tumulaires, des urnes, des amphores, des autels tauroboliques trouvés dans les fouilles faites à Lyon et aux environs. — Le palais des Beaux-Arts est le Louvre de Lyon. Bon nombre de toiles splendides décorent le musée : une *Adoration des mages*, par Rubens ; une *Ascension de la Vierge*, par le Guide ; un admirable portrait de chanoine, par Carrache ; un *Moïse sauvé des eaux*, par Paul Véronèse ; les *Vendeurs chassés du Temple*, par Jouvenet ; et encore, je néglige tous les maîtres modernes. »

Nous :

« Un Rubens. *Saint Bonaventure préservant la terre des foudres du ciel*, largement traité ; une page capitale du Carletto ; quelques Desportes, natures mortes, de sa plus belle manière ; un *Épisode de la campagne de Russie*, le grand tableau de Charlet ; le *Caïn* d'Étex ; le Pérugin donné par Pie VII ; un Tintoret, chaudement coloré ; un Rubens dans lequel les tons pourpres affectionnés par le peintre éclatent dans toute leur splendeur ; un admirable Mierevelt ; un coquet Paul Véronèse, dont les compositions de Baron sont une gentille réminiscence ; quatre Jean Breughel à fonds d'outre-mer fantastiquement émaillés de toutes les bêtes, de toutes les plantes de la création ; arbres dont l'impossibilité de ton se retrouve chez Watteau ; une esquisse furieusement brossée de Van Dyck, enfin l'Hobbéma, dont notre cicérone en jupons se montre fougueuse admiratrice. »

Venons au substantiel. M. Mofras : « Lyon est la ville du monde où l'on dîne le moins mal pour vingt-cinq sous. » Nous : « Dîner chez Banquis, hôtel Louis-le-Grand. Soupe julienne, petits pâtés, croquets de

volaille, canard aux carottes, becfigues, pommes de terre, écrevisses, crème, dessert. Bien. » Ici, le contrôle est impossible, le dîner nous ayant coûté plus de vingt-cinq sous. Il n'en reste pas moins acquis que la nourriture est parfaitement convenable en la vieille cité de

Lugdunum. M. Mofras n'a pas dîné à Valence. Il s'en repentira en lisant ceci : « Hôtel du Louvre et de la Poste. Dîner : soupe, côtelettes d'agneau, filet de bœuf, anguille, pommes de terre, poule d'eau, artichauts, épinards, pail aux pommes ; dessert : raisin doré. Incomparable. »

Allons à Nîmes. M. Mofras :

« C'était dans un hôtel dont j'aurai la générosité de taire le nom ; je n'eus pas plutôt mis le pied dans ma chambre, que je reconnus qu'une colonie de puces y avait formé un établissement considérable. À ma vue, puces et pucettes se livrèrent à une sarabande vertigineuse. »

Nous :

« Les cousins. Supplice à succion continue, qui gauffre en une nuit les peaux les moins accidentées ; supplice dont les punaises, ô Parisiens ! ne sont que la monnaie. » Et plus loin : « Tué sept cousins en dix minutes sur ma main droite, à la Tour Magne. »

De cette enquête à deux voix, il résulte qu'à Nîmes, si on n'est pas dévoré par les puces, on a la ressource des cousins.

À Marseille, maintenant. M. Mofras :

« *Axiome*. — Tout voyageur qui n'a point mangé une bouillabaisse à la Réserve ne connaît pas Marseille. Les clovis sont des espèces de coquilles bivalves et blanches. On les accommode comme les moules avec un court-bouillon aux fines herbes richement épicé. Mon opinion sur leur compte est... qu'il faut plus d'une épreuve pour apprendre à les aimer. »

Nous :

Déjeuner marseillais : Clovis, huîtres minuscules. Poisson anonyme et grillé. Bouillabaisse, matelote dorée de safran, dont le goût n'explique ni l'hosannah des méridionaux, ni l'anathème *di tutti quanti*. Accompagnement de vin blanc, de cassis et de vin rouge de Langlade. »

De Marseille M. Mofras est allé à Genève, et nous sommes allés à la Grande-Chartreuse :

« De Voreppe à la Grande-Chartreuse. — Torrent de Guiers-Mort. — Une scierie couleur de suie, aux aqueducs de sapin, assise dans le torrent, reliée à la roche par un pont qui sert de cadre à un pilotis de bois où se brise une cascade, s'enlève de la manière la plus tranchée sur les bleuâtres découpures de deux roches, les portes du *Désert*. — Mugissement continu du torrent brisé par le susurrement argentin de mille cascates bondissant de tous côtés. — Une jeune miss croquant le site à dos de mulet ; — cent cinquante pas plus loin, une seconde miss de la même famille ; — plus loin, père et mère à l'aspect désolé ; — cent cinquante pas plus loin, la troisième et dernière miss. — Seconde porte du *Désert*, fortifiée en 1720 contre la menace d'une attaque de Mandrin. — Toujours la grande voix du torrent qui vous jette dans une contemplation veuve d'idée. — Clochettes des mulets chargés de charbon ; frôlement des troncs d'arbres attelés de bœufs. — Marches d'escalier ébauchées par les filtres de l'eau. — Végétation des temps primitifs. — Gigantesques sapins dallant des lits de torrent creusés par l'avalanche dernière. — Le torrent s'éloigne, la lumière s'éteint, et des voûtes où le rossignol ne chanta jamais s'ouvrent mornes et silencieuses. — La Chartreuse. — Immense agglomération de bâtiments aux pointes aiguës d'ardoises. — Drelin ! drelin ! drelin ! — Un magnifique crâne, encadré dans un capuchon de laine, nous ouvre. — C'est le frère portier. — Il nous offre dans sa loge deux petits verres de chartreuse

deuxième. — Et de vingt centimes ! — Le roi des hasards nous amène à la Chartreuse le jour de saint Bruno. De frères, point au premier, au deuxième, au troisième coup de sonnette. — Le frère portier nous dépose, sans le moindre renseignement, *in camerâ provinciarum Franciæ*. — immense réfectoire. Des fenêtrés à châssis de plomb laissent filtrer le jour. — des tables, de l'eau et de la liqueur de la Grande-Chartreuse. — Un garçon laïque à rôle d'idiote paraît enfin, nous assigne les cellules C et B, et disparaît. — Et le souper ? — Nous promenons notre estomac désolé dans la cour. — Circumvagation autour du monastère. — Détails sur la vie de nos hôtes : — pas de linge, un cilice ; pas de lit, une paille où le costume de la journée leur sert de draps ; jeûne de huit mois de l'année ; abstention d'aliments gras, même en danger de mort ; — les vendredis, de l'eau et du pain ; — coucher à cinq heures ; — réveil à dix heures ; — oraison ; office ; oraison jusqu'à trois heures du matin ; oraison à cinq heures. — Un spaciement de trois heures par semaine ; les détails de la boutique (liqueur et spécifique : on parle d'un débit de 12,000,000 fr.) ont fait aux disciples de saint Bruno de la communion perpétuelle avec la nature une promenade de collégiens. — Chaque frère habite un pavillon contenant deux pièces, un cabinet d'études, un oratoire, un bûcher, un petit atelier, et cultive un petit jardin. — Dix ans de noviciat. — Nous apprenons que les touristes femelles et anglaises que nous avons rencontrées, de dépit de voir leur sexe exclu du monastère, ont refusé repos et nourriture, et sont reparties, maudissant le peu de galanterie de saint Bruno. — De la *camera* d'Italie (réservée aux ecclésiastiques) le souper nous rappelle en *France*. — Souper de chartreux : friture de poisson et de pâtes, pommes, beurre, fromage. — De concert avec un voyageur qui descend du *Grandson*, nous attendons autour d'un feu de Noël l'office de nuit. — À onze heures, dans l'église complètement obscurée, une procession de lanternes nous annonce l'arrivée des frères. — Les frères ont déjà garni de leurs statues de marbre blanc les stalles du porche de l'église. — Psalmodie nasillarde des psaumes avec éclipses de lanternes. — Mise en scène au-dessous de sa réputation. — Nous regagnons nos cellules. Parmi les signatures qui les paraphent, nous trouvons celle-ci : *Julie*. »

Revenons au livre des *Promenades sur le bord du Rhône*. De tout ce que nous avons dit, il ressort, il nous semble, qu'il n'y a, à l'heure qu'il est, en France, que trois voyageurs vrais : M. Mofras et nous. Il y a bien encore Alexandre Dumas ; mais Alexandre Dumas met à la vérité une si large feuille de vigne !

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XLIII – 30 octobre 1852. LÉGENDES DU XIX^e SIÈCLE.

___ UN AQUAFORTISTE.

C'est un livre, un gros livre dans un cuivre de Russie bien grenu et de sauvage odeur ; il y a aux quatre coins des plats quatre pensées ; il y a entre les nervures du dos cinq pensées, et au milieu de toutes ces fleurs de souvenir dorées de bel or fin se lit : JULES BUISSON, ESSAIS D'EAUX-FORTES.

Ce livre unique où une main amie a rangé, comme des reliques, toutes les pièces, a réuni tous les états de gravure, mettant devant ces Norblin chéris et recueillis les vers explicatifs gravés eux aussi à l'eau-forte, faisant choix des tirages, et les échelonnant l'un après l'autre, — ce livre tient l'œuvre d'un artiste. Feuillotez-le en ses pages ; voyagez en ses originalités, et vous aurez comme l'âme peinte de Buisson, de son premier à son dernier jour, du jour où il fit une planche entre une leçon de M. Ducauroy et une leçon de M. Valette, au jour où il dit à sa pointe : Adieu, paniers ! vendanges sont faites ! et jeta aux champs ses bouteilles de vernis.

Buisson entra dans la vie positive à une belle sortie de collège. Il fit comme tout le monde, et alla s'asseoir sur les bancs de L'École de Droit. Mais en son chemin il voyait mille accidents de vie, mille petites scènes animées qui sollicitaient coup d'œil et obtenaient souvenir. Au Luxembourg, il voyait de beaux petits enfants rieurs qui jouaient près des bassins, puis s'asseyaient sur les bancs de pierre, tout rouges de courir, laissant voir leur mollets dodus. Souvent, dans les rues de la montagne Sainte-Geneviève, il laissait complaisamment tomber le regard sur des dogues muselés, rognés

d'oreilles et de queue, les bajoues piquées de quelques poils rudes comme des soies de porc, le museau plissé et relevé pour montrer de petits crocs blancs, incisifs et entêtés, chiens tout muscles et chair, sanglés dans leur peau, et les rognons et le train d'arrière puissants comme certains monstres assyriens. Par les rues, il voyait parfois des habits grotesques, des faces étranges, des échappés d'un conte fantastique, des docteurs Pyramide ou des Pasquale Capuzzi. Lors son ami Prarond le poète lui disait, aux heures de rimes conseillères :

J'ai trouvé des Goya cachés sous vos Pandectes, Ami ; j'ai dépisté parmi de longs discours, Entre autres notes fort suspectes,

Que sur Papinien vous recueillez aux cours, En marge et grimaçant dans des cadres fantasques, Bien des nez de travers et bien des fronts cornus,

Bien des figures bergamasques Et des ânes prêtant ou réclamant leurs masques

A des visages bien connus.

Buisson oublia d'être juge, et se mit à dessiner des boule-dogues. Et si bien il en dessina, si bien il en moula, si bien il en sculpta, qu'il eut à l'exposition de 1842 deux dogues, tableau acheté par la société des Amis des Arts. Son tableau acheté, envie lui prit de graver son tableau, et il se trouva avoir et la pointe libertine de Chaplin, et la manière grasse et ressentie d'Hédouin dans son *Étable*, et la science du *verniss mou* de Marvy. Que si vous ouvrez le volume, et que vous passiez la garde de papier *peigne*, vous rencontrerez tout d'abord ses deux chiens, l'un couché, l'autre debout sur ses pattes de devant et l'oreille inquiète, tous deux solidement accentués et étalant des contours comme tracés par une grosse plume qui aurait poché victorieusement les

ombres. Le sol, le mur, les accessoires du chenil, dans un certain *brut* pittoresque, viennent à l'œil dignes des bassets de Decamps.

Puis, il se laisse à rêver. Au réalisme de sa première œuvre succèdent les pensées tournées vers les créations imaginatives, les aspirations, les songeries par les champs de l'inconnu, les contours ondoyants et à peine entrevus, la recherche de l'idéal ; au réalisme succède le dédain des pensées trop écrites. Une effacée réminiscence d'un tableau italien au musée de Tournai lui tourmente la main, et sur le cuivre vague et noyé, dans les griffonnages à toute bride d'un paysage de Cythère, s'enlève discrètement le beau corps et la gorge milésienne d'une jeune muse endormie. Les amours ont volé ses vêtements, ils les ont livrés au zéphyre,

Zéphyre court de fleurs en fleurs, Er l'on n'attrape point Zéphyre.

Par les fonds incertains, ce sont de mystérieuses envolées d'amours, et les vagues des vêtements flottant dans l'air ; — un rêve antique qui remonte au ciel sur le premier rayon de soleil.

Cet homme à la façon des soldats de Salvator, une toque à plume sur la tête, torse à moitié nu, se caressant sa longue barbe avec la main, est Finsonius.

Belga Brugensis hic est, sed Parthenopensis amore, Artis Finsonius scepra jocosa gerens ;

une figure de peintre provincial retrouvée par un ami de l'aquafortiste, Philippe de Chennevières. Buisson se plaisait à ces illustrations d'ouvrages écrits par des plumes qui lui étaient chères et de préférence aimées. Ils étaient quatre en ce temps heureux de la gaie jeunesse, qui pensaient ensemble, et se parlaient et se répondaient l'un à l'autre en tout : prose, rimes ou dessins. Aussi, presque toujours, Buisson se fait écho de la poésie et de l'amitié ; et Prarond et Levavasseur chantent tour à tour sous sa pointe, à moins que les *Contes normands* ne lui donnent l'idée de dessiner une vieille Normande, le nez crochu, le bonnet de coton de ci de là, trouvant que le vent est rude, l'équilibre difficile et le pont étroit, une bouteille sous le bras, et chantant son *Ave*

d'ivrognesse :

Ma bonne Vierge, laissez-moi passer, Je n'berai pus quand il fera ner.

Et tout après le *Chenil*, le frontispice des fables de l'ami Prarond. Préault voulait exécuter ce frontispice en marbre. Des amours entourent, avec la grâce perdue du *xviii^e* siècle, un rustique

médaille de Mlle de la Sablière, jeté dans les feuilles. Au bas, les amours jouent avec des fleurs, puis ils volent, et s'asseyent, et se renvolent, et le premier arrivé tend le bras et met une couronne de fleurs des champs sur la tête de l'hôtesse du fablier. Et vraiment c'était un Clodion.

Mais Levavasseur a dit quelque part :

La rime est une esclave Qui de dame Raison Fait le ménage et lave La petite maison.

La maîtresse est hargneuse, Et, du soir au matin,

La vieille besogneuse Met de l'eau dans son vin. La servante est folâtre, Et dérobe au tonneau

Le vin de la marâtre Qu'elle met dans son eau.

Vite du giron de la servante décolletée, les épaules au vent, la chemise aux hanches, monte, avec la fumée blanchâtre du fagot, une ronde d'effrontés parpaillots qui embrassent et cajolent la servante, et grimpent boire le vin jusque sur le manteau de la cheminée. Le voilà qui enfourche le balai, comme Penguilly ; le fantastique le visite ; et voilà les eaux-fortes de minuit. Tantôt c'est un cavalier fort maigre et vêtu de noir, qui chante des séguidilles à la nymphe de l'Arnette ; tantôt le fantastique lui met en la cervelle un château au haut d'un mont, soutenu par des consoles humaines, deux petits bonshommes grotesquement accoutrés, sonnant de l'olifan, grimant avec leurs montures jusqu'au château magique ; et dans un coin, accroupi, les coudes aux genoux et les mains aux oreilles, un petit Belzébuth cornu, grand comme l'ongle. — Eaux-fortes étranges, d'un ton roux, qui rappelle l'encre rougie par le temps des dessins à la plume du Guerchin et du Vinci.

Que Levavasseur, après avoir lu une parade de Dominique, fasse *Pierrot couveur et roi*, Buisson regarde une image de Watteau, et lui fait deux Pierrot : Pierrot pendu, la lune le regardant :

Je n'aurais jamais cru d'avance Qu'on pût être si bien au bout d'une potence. Que de sots préjugés on a sur terre, hélas ! Quand on voit en passant ces choses-là, d'en bas !

puis Pierrot en collerette, son serre-tête noir un peu passant sous sa coiffe blanche, et faisant à deux mains un mémorable pied de nez. Ceci est pour l'épilogue :

Tes dix doigts allongeant ton nez original Nargueront le public dans un lazzi final.

Levavasseur fait-il, en bon Normand, la vie de Corneille ? Buisson ne manque, comme vous imaginez, si belle occasion de portrait.

Ici le fabuliste Prarond a le *Cavalier et le cheval* à faire sauter un fossé. Buisson se rappelle les fuites rapides, les croupes qui s'effacent, les cavaliers couchés à l'avant, les queues droites à l'horizon, les chevauchées tempétueuses, toute cette *furia* équestre qu'il livrait en ses heures de fièvre à des panneaux oubliés ; il enlève d'un bond la fable de Prarond, et, la tête échauffée, sur un coin de la même planche, il jette pour l'ami Levavasseur une houle impétueuse de cavalerie tournoyante avec le mouvement d'un Maturino dans un défilé du Guaspre. Le Cid fait rage de la vieille épée de Mudara-le-Castillan. Écoutez le *Romancero* : « Il défit tous les Mores, prit les cinq rois, leur fit lâcher la grande prise et les gens qui allaient captifs. »

Buisson est allé en Normandie. Il a rapporté de la lande de Lougé de solides études, de véritables études normandes ; il a rapporté « les chemins verts, les mares perdues dans l'ombre du soir, les ciels verts, la prime verdure d'avril sur les haies et sous les futaies, les nappes vertes des prés déroulés sous les bois, les tons bleus et violets si légers des arbres qui vont ouvrir leurs premiers bourgeons. » Mais le pays de Goya l'appelle, et en l'automne de l'an 1845 son ami Levavasseur lui écrit :

Monsieur Buisson, peintre français, fonda de las Naranjas,

Calle de Jovellanos.

C'est donc vrai ; le soleil a des rayons étranges Qui naturellement font mûrir les oranges ! Vous qui n'en aviez vu comme moi qu'au bazar,

— Enfants emmaillotés dans un papier de soie, Vous en avez cueilli, dans votre folle joie,

Aux orangers de l'Alcazar !

Il court les Espagnes ; il s'enivre de soleil, il s'enivre de haillons drapés avec un air de pourpre, de couleurs chatoyantes, d'ombres rousses, de terrains brûlés, d'horizons en incendie et de firmaments zébrés ; il dessine le mendiant s'épouillant, et la manola alerte, et le *presidio* lézardé, et tout ce peuple bariolé. Il essaie de fixer en ses pages d'album cette lumière d'or, cette misère coloriste ; il croque des brigands, lazzarones à fusils, se chauffant au crépuscule dans une gorge morne. Il court ce qu'on voit et ce qu'on montre, les Murillo de la rue et du *Museo del Rey* ; il s'éprend des vieux et des terribles, de Correa, d'Alonzo Beruguete, de Liaño, de Gaspar Becerra, de Dominique Theotocopuli.

D'Espagne il rapporte un tableau : une cour au bas d'une église, au bas d'un énorme Christ en bois peinturluré, hommes et femmes bigarrés d'écharpes, de mantes, de chapeaux mahonnais, les uns poussant devant eux des troupeaux de cochons truités de rose, les autres des ânes tintinnabulants de chaque côté d'alcazas, rattachés avec des cordes, se pressant et se bousculant. Le ciel est vert sombre à filets violets. Coloris ardent, dessin violent ; mais sous les crudités de ton et les inhabiletés de brosse, une riche palette, une méritante audace.

D'Espagne, il rapporte une petite eau-forte, une carte de visite. Devant un terrain qui fuit à perte de vue, caillouteux et désolé comme les Alpujuras, avec un mince filet d'eau qui essaie de filtrer entre les pierres, oubliée au pied d'un squelette de broussaille exfoliée, une tête coupée, les yeux clos, les lèvres ne fermant plus, les veines du col bavant sur le sol une mare rouge ; souvenir des deux Sévillains pantelants, Valdès et Montanès. Mais tournez la page aux Valdès, aux cauchemars, à l'école endiablée, et venez vite voir les beaux enfants, les méplats charnus, les faisceaux de plis aux jarrets, le potelé, le grassouillet, le dessin rebondi de l'enfance. Une statuette de Flamand, un Giotto enfant lui fournissent, celle-ci une étude, celui-là un succès ; une petite fille, vue de dos, lui fournit un chef-d'œuvre. Comme toutes les courbes sont pleines ! comme la pointe lutine ! comme elle rondit le long de ce galbe douillet ! la réjouissante graisse étoilée des fossettes !

Salut, madame la Fable ! Elle est vue de dos, laissant pendre un coin de draperie et se regardant dans un miroir :

Même quand elle prend, par un beau jour d'été, Au bord d'un fleuve ou sur le sable,

L'uniforme charmant de dame Vérité, À certain regard effronté,

À cet air nonchalant, au miroir emprunté, On reconnaît toujours la Fable.

Cette eau-forte, publiée par *l'Artiste*, est la gravure, moins trois amours dans le ciel, d'un tableau de Buisson qui joua de malheur. Il fut reçu à l'exposition de 1848 le 23 février. Le lendemain, tout le mode exposait de droit. Un instant il avait dû arriver vraiment au public : on avait parlé de lui pour illustrer *l'Âne mort* de Jules Janin.

48 a dispersé le cénacle et mis un écriteau à la porte de l'atelier hospitalier. Mais Buisson n'a laissé partir ses amis qu'après qu'un chacun a eu un beau portrait à mettre en tête de ses œuvres. Il a gravé d'une pointe onctueuse la tête bien en chair du fabuliste ; il a gravé avec la pointe fine d'Henriquel le profil élégant de Levavasseur ; il a gravé la barbe de l'ami de Philippe ; et quand il les a eu tous pourtraict, il n'a pas voulu que ces visages qui s'étaient fait face si longtemps fussent séparés. En mémoire des années qui ne reviennent pas, il les a tous réunis dans le frontispice du livre de M. de Chennevières, faisant de l'un une cariatide nue, sortant d'une gaine l'habit de l'autre, appuyant sa fantaisie architecturale sur la tête de celui-ci et la couronnant de son portrait,

Avec les cheveux en broussaille, Le front saillant et les yeux creux, Dent qui mord et bouche qui raille !

Et maintenant Jules Buisson plante ses choux près de Castelnaudary. Il ne grave plus ; il ne peint plus. Il est marié ; il cause avec ses fermiers. Rarement il lit cette *Comédie humaine* que Balzac lui avait donnée pour avoir aidé à la décoration du petit hôtel du faubourg du Roule. Il s'est retiré en son fromage, oublieux de son talent passé ; et si parfois, du ciseau qu'il vient de se faire envoyer, il dégrossit une tête d'animal dans un tronc de poirier, c'est pour mettre au-dessus de la porte de ses

étables.

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XLIV – 6 novembre 1852. LÉGENDES DU XIX^e SIÈCLE.

____ UNE FEMME DU MEZOUAR.

Devant une glace à pied enluminée de dessins gabaïles, elle était assise, les jambes croisées sous elle. Autour d'elle étaient rangés de petits pots, leurs petites spatules la queue en l'air. Elle prenait ici le *hennah*, et noircissait le bout de ses ongles ; là, le *sarcoun*, et teignait leur racine en rouge. Elle puisait à celui-ci, et se peignait les pieds en belle ocre. Avec une tête d'épingle, passée sur un tampon, elle se faisait au coin de la bouche un grain de beauté, un *khanat* provoquant. Elle trempait un pinceau dans l'*afsah*, et le faisait glisser sur ses sourcils, les reliant au-dessus du nez par une gentille étoile. Elle mouillait le bout de son doigt dans une poterie où un lézard cuisait dans l'huile, et le passait sur ses cheveux, qui devenaient brillants comme les cheveux mouillés de la Vénus Anadyomène d'Apelles ; puis elle enlevait avec une pointe, cil à cil, le *k'hol* dont ses paupières étaient enduites. De temps en temps, elle s'arrêtait fatiguée, avançait à sa bouche un tuyau de houka, et regardait vaguement dans sa chambre le brasero en cuivre, la lampe annelée à trois becs, l'escabeau incrusté de nacre, les volets aux entrelacs conciformes, le coffret historié de grands clous qu'elle apporta de la montagne. Elle faisait couler son œil d'un côté à l'autre, sans tourner la tête, suivant les rondes argentées du tabac maure, jusqu'aux étagères à grosses fleurs rouges et bleues où posaient des flûtes à champagne, tout étonnées d'être là. Elle laissait retomber le tuyau, reprenait la pointe d'acier, et dégageait patiemment la frange luxuriante de ses yeux. Elle enroulait alors sur sa tête un foulard de Tunis aux rayures d'or, et sur sa chemise transparente, sillonnée de chaque côté de rubans bleu de ciel, elle passait un *frimlah* très-étroit, garni de boutons d'or, comprimant la gorge trahie par le tulle et la portant en avant. Sur le *frimlah*, elle passait encore une veste de brocart feuillagée d'argent. Elle attachait autour de ses reins une large ceinture, un *eûzame* aux effilés d'or d'un pied de long. Elle se mettait aux oreilles des *menaguèche* de diamants. Elle nouait autour de ses bras l'or du *mzaïs*. Elle choisissait pour ses pieds cerclés d'anneaux une babouche de Constantinople ouatée du blanc duvet du cygne.

La négresse lui jette aux épaules le manteau, le *takhelilah* de soie, et la Mauresque, le front voilé par l'*âsisbah*, le visage depuis les yeux voilé par le *eûdjar*, n'est plus qu'un fantôme blanc, aux cils avivés d'antimoine, aux yeux noirs.

La négresse allume une grande lanterne, s'enveloppe dans un sarreau bleu. Toutes deux descendent le petit escalier tournant, ouvrent la porte, et remontent la rue Soggehmah. Sur la dernière marche, la Mauresque avait dit : « J'aurai le diable dans le ventre ? » La négresse avait fait un signe d'assentiment.

Les deux femmes vont, vont ; elles marchent dans la ville obscure. Les rues montent, descendent. Elles se creusent en sauts de loup. Elles se dressent comme des échelles de pierre. Elles s'étranglent en des ruelles où les deux femmes touchent de leurs deux coudes les deux murs. Elles s'enfoncent sous les terrasses, mariées l'une à l'autre, cachant le dais bleu semé d'étoiles. Elles s'éclairent tout à coup sous un ciel ouvert ; et dans une rue étroite percée, au loin, quelquefois s'aperçoit, comme voilée d'un crêpe violet, la coupole indécise d'une mosquée. Les murs blanchis de chaux vive ont dépouillé leurs lumières et leurs ombres cernées du jour. De loin en loin, un rayon glissant d'une porte ouverte annonce un bain maure où quelque Arabe attardé réveille, avec sa lanterne en papier, des ombres violentes sous les arcades noires. Alger baigne dans une vaporeuse demi-teinte, se reposant du soleil sans bruit. À peine si au fond d'un cul-de-sac obscur un *derbouka* murmure ; à peine si dans le lointain monte avec le bourdonnement du muezzin le *biribamberli* d'un ivrogne. Les maisons dorment, s'étayant l'une l'autre de leurs poutres

de bois. Les deux femmes cheminent et se retrouvent dans le labyrinthe d'Al-Djézaïr. Près de la Casbah, elles rencontrent des Biskris qui boivent à même une bouteille de rhum anglais. Elles

pressent le pas. Elles sont arrivées.

Elles heurtent. On ouvre. Un mot tombe dans une oreille noire approchée de la bouche de la négresse. Les deux femmes entrent.

La salle est vaste, nue, blanche. Des poutres grossièrement équarries, tachées de chaux, sillonnent le plafond. Tout autour de la salle, accroupis, il y a des hommes et des femmes, un voile sur la tête. Un réchaud, tout odorant de benjoin et de *sambel*, brûle au milieu, entre quatre poules noires, le cou coupé. Un vieux nègre, sa tête crépue appuyée au plancher, ventile d'un souffle incessant le brasier ardent, et les flammes s'élèvent et retombent, allongeant leurs faucilles rouges, et montant lécher jusque sur les bords du bassin crépitant « l'inferral coulis ». Du sang de poule bouilli, la négresse s'oingt les jointures des jambes et des bras. On leur apporte de lourds manteaux noirs cliquetants de coquilles, carillonnants de grelots ; les femmes et les hommes accroupis ont rejeté leurs voiles, et sont venus, tout couverts des manteaux sonores, se ranger à côté des deux femmes. Des cuivres grincent, et la danse du *djelep* commence. Hommes et femmes dansent. Les grelots tintent. L'orchestre marche d'abord sur un rythme tardif ; peu à peu il se presse, et s'enlève comme une cavale éperonnée. Les danseurs le suivent ; et à mesure que la musique monte, ils se trémoussent et s'agitent en un furieux *djebbeb*. Bras, jambes, torsos, têtes, entrent en branle. Dans le tournoiement, les manteaux s'entrechoquent, et jettent sur tout ce brouhaha leur cliquetis aigu. Les étoffes s'arrachent et sèment le bal. Les pieds se prennent en les chevelures défaites qui balayent le sol, et nouent un moment la danse. Les tambours en peau de mouton battent une marche qui toujours va plus vite ; les chalumeaux géants, les guitares de Calebasses, s'enfièvent à cette contagion démoniaque, et grincent, et piaillent, et crient, et mugissent, et beuglent, menés par la mesure énorme de vingt castagnettes en fer. Sur le tremplin frémissant du plancher, les pieds et les jambes se rétractent, tordues et soubresautantes, comme les cuisses d'une grenouille sous la pile voltaïque. Les visages ruissellent de sueur. L'écume souille les bouches. Quand il s'affaisse un danseur, la danse se resserre et s'emporte. Une Terpsichore épileptique les emplit, faisant tous les muscles d'acier. Le gisant se relève, et la ronde des convulsionnaires noirs tourbillonne à la flamme vacillante du brasier, ainsi que des phalènes enfermées dans une lanterne. Le charivari rugissant fouette toutes les fatigues...

L'aube blanchissait. Tous tombaient évanouis, se relevaient et redansaient.

Au matin, la négresse sortait de la maison encore pleine des cris du cuivre, courbée et portant sur son dos un lourd paquet blanc.

Quand la Mauresque revint de son évanouissement, elle dit à la négresse : — Maintenant que j'ai le diable dans le ventre, viendra-t-il ? Une douleur au côté la prit, et elle retomba sur ses coussins du Maroc, la tête près de la

petite lucarne de la rue. Ce jour-là, elle le vit passer ; mais il pensait à se tailler un pantalon blanc dans les draps de

son lieutenant. Le lendemain, elle le vit encore passer ; mais il pensait à teindre en noir le mulet gris de

son colonel. Une autre fois, le *zéphyr* passa encore. Il était gris ce jour-là ; et il n'était pas encore dégrisé, que la Mauresque était morte d'une fluxion de poitrine.

Allez à Sidi-Abd-el-Rahhman-el-Tsaalébi. Vous y verrez, au-dessous du caroubier, une jolie tombe carrelée de vert et de blanc, avec des branches de laurier.

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XL – 13 novembre 1852. LÈPRES MODERNES.

_____ **LA LORETTE.**

Elle a un père à qui elle dit : « Adieu, papa ; tu viendra froter chez moi dimanche. » — Elle a une

mère qui prend son café au lait quotidiennement sur un poêle en fonte.

Elle est née avec l'instinct de la truffe, de l'acajou, du remise. Elle prend son nom dans un roman taché de graisse. Elle a des cartes en porcelaine, une Léda en plâtre sur sa cheminée, un corset à la paresseuse, assez d'orthographe pour en mettre sur l'adresse d'une lettre, un appartement à double sortie. — Elle a une amie laide.

Elle préfère la guinée à la couronne, le ducat au florin, le carolin à la rixdale, la pistole à la piastre, le double aigle au dollar, la roupie au fanon, le ryder à l'escalin, l'impériale au rouble, le sequin au yaremlec, le napoléon à l'écu, l'or à l'argent.

Elle ne paie pas son propriétaire ; elle ne paie pas sa couturière ; elle ne paie pas sa crémère ; elle ne paie pas son porteur d'eau. Elle paie sa lingère. Son coiffeur se paie.

Elle a un entreteneur qui la paie, un vieux monsieur qui la paie, des amis qui la paient et beaucoup d'autre monde qui la paie encore.

Elle a un amant de cœur qui ne la paie pas, mais qui paie, chez le parfumeur, le vinaigre de Bully.

Elle a des épithètes à la portée de toutes les bourses. Elle écrit aux garçons dans les prix de 100 fr. : « Si vous saviez, Albert, comme chaque jour, chaque heure, chaque minute, je remercie Dieu de vous avoir rencontré ! »

Elle vit le jour avec des gens qui ont une raie au milieu de la tête et l'esprit du journal du matin ; la nuit, avec des gens qui n'ont plus de cheveux et qui ont l'esprit du journal du soir.

Elle a une portière avec qui elle prend l'absinthe, et à qui elle pose des sangsues quand elle est malade.

Elle fait, en se déshabillant, les cartes à ses châteaux en Espagne. Elle croit au diable, à la justice de paix, au paiement des rentes. Elle a une femme de ménage à qui elle oublie parfois de devoir, pour qu'elle dise : « Ah !

monsieur, c'est une bien honnête petite femme ! » Elle s'entend avec la carte des restaurateurs pour aimer les petits pois quand il n'y en a pas

encore, et le raisin quand il n'y en a plus. Elle va au Palais-Royal, dans une baignoire, pour rougir à son aise, — dit-elle. Elle n'aime pas à souper, parce que cela fatigue. Elle soupe, parce que cela est son état.

Elle n'aime pas qu'on la caresse, parce que cela chiffonne sa robe. Elle ne veut pas boire, parce que cela pourrait amener livraison avant payement.

Elle ne prend pas l'argent pour le lancer du côté où il roule. Elle le pose à plat sur le comptoir de la rue du Coq-Héron, côte à côte avec *l'anse du panier*. Elle fait l'amour pour se faire rentière.

Elle a une petite médaille de la sainte Vierge, en argent, un chapelet en ivoire, et du buis du dimanche des Rameaux au-dessus de ce lit qui bat monnaie.

Elle mange comme une vivandière. Elle est bête. Elle est impertinente comme la bêtise. Elle comprend les calembours et le lansquenet. Celle-ci se lave les mains à souper dans du champagne à 8 francs la bouteille, disant que

c'est de la piquette ;

Celle-là, dans un déjeuner de bal masqué, s'écrie : « Quatre heures ! Maman épluche des carottes ! »

La lorette est le cinquième pouvoir dans l'État de par cette catégorie de parents mûrs, bercés par le Directoire, et qui ont gardé les chansons de leur père nourricier, paillards, verts et satiriques, assez riches pour mettre quelques louis à une bonne fortune mensuelle, assez budgeteurs pour ne mettre l'article : *Femmes* qu'à l'article : *Pertes au whist*.

Il est des lorettes réputées drôles. Celles-là cassent les verres au dessert, les glaces au vin chaud, chantent du Béranger au garçon, ou font le grand écart.

Il en est même de phthisiques qui vous menacent de mourir.

Toutes n'ont ni esprit, ni gorge, ni cœur, ni tempérament. Toutes ont même dieu : le dieu Cent-Sous.

Oh ! venez voir, courtisanes des grands siècles, venez voir, magnifiques prêtresses de la Vénus Etæra, qui marchiez dans le vice comme sur un tapis de pourpre, triomphantes ; ô contemptrices du lendemain, vous qui faisiez votre métier au soleil, « par amour de l'Amour, » comme dit l'Antoine de Shakespeare, impératrices de luxure, qui « maudissiez les coqs parce qu'ils annoncent l'aurore, » venez voir ces Ménades rangées et ces modernes Aspasies ! Venez voir, venez voir ce roman-Barême ! Ô grandes dédaigneuses du viager, venez voir ces créatures, vos petites filles, détailleuses de volupté, dépouilleuses d'enfants, gratteuses de vieillesses, poétiques comme des tire-lires ! Venez voir, vous qui viviez votre vie sans savoir où elle vous menait ; ô vous qui jetez le fond de votre coupe à l'avenir, et votre couronne fanée aux soucis qui s'empressent, et votre tête à toutes les ivresses, et votre cœur à tous les vents, et vos lèvres à toutes les bouches, venez voir ce vice avare de lui-même, et cette maigre carottière : la lorette !

LE LORET.

Il porte au cou une cravate de la couleur de la dernière robe de soie de la dame.

Il a trois vertus : il s'habille vite, il ne laisse jamais son chapeau dans l'antichambre, il s'assoit sur un carton à chapeau sans l'enfoncer.

Il entend toujours sonner, il a l'oreille au guet comme le domestique qui fait débauche avec la cuisinière sur le divan du maître.

Il a des bottes qui ne crient pas. Il est petit, mignon : un amoureux de poche. Il tient partout, sauf dans un pâté, comme Bébé.

Il a chez lui, sur une planche, un volume dépareillé de M. de Foudras, *la Guerre des dieux* de Parny, *l'Art de mettre sa cravate*, par M. Lefebvre-Durouflé, quatre paires de bottes vernies. Il a dans son secrétaire des notes de parfumerie.

Il n'apporte rien au pique-nique de l'amour : il vit de la desserte. Il paie sa pension bourgeoise avec des cachets d'amour.

Il se sert du coiffeur de la dame ; il a la blanchisseuse de la dame ; il a le bijoutier de la dame.

Il donne à la dame — des conseils sur le mobilier, des conseils sur la toilette, des conseils sur le dîner, — les places de spectacle qu'on lui donne, — et de son style quand besoin est.

Il donne encore à la dame, au jour de l'an, une Ève en papier gaufré, qu'il achète passage Jouffroy.

Il lui promet d'être riche, quand il est gris. Il va chez le propriétaire, Monte les lettres de chez le portier, Porte les cartes,

Plaide en justice de paix, Attend chez la marchande de modes, Commande l'ordonnance chez le pharmacien, Engage au mont-de-piété.

C'est un « au nom et comme fondé de pouvoir » de la prostituée sans tarif.

Il fait mépris du mépris du monde. Il a de Vespasien la philosophie sceptique sur l'origine des choses et de l'argent.

Il oublie de payer les cigares à la bonne. Il n'a pas de monnaie pour les petits bancs.

Il vit de ce qu'une femme doit dire de tel homme : « Il m'a eue ; » et de tel autre : « Je l'ai eu. »

Il avait l'an dernier un pantalon noir et gris qui n'avait que deux carreaux en tout, des boutons de manchettes en sequins. Il a une lorgnette en nacre qu'il prête à la dame quand elle va au spectacle.

Il se gante avec du 7 1/2. Il a des chaussettes de soie et des bretelles brodées. Il a la conversation d'un danseur de théâtre. Il dit, comme Elléviou, aux femmes à côté desquelles il dîne : « Ma chère, vous avez la

main presque aussi blanche que moi. » Il dit, d'une femme — non qu'elle a de beaux yeux, qu'elle a la taille belle, non qu'elle a

les dents blanches ; il dit : « C'est une femme en velours. » Il chantonne du Nadaud.

Il est habillé par un tailleur qui trouve moins cher de s'annoncer sur son dos que dans les journaux. C'est une réclame qui marche.

Il se promène aux Champs-Élysées. Il sait les grains de beauté des impures, les propriétaires et les usufruitiers. Il se donne pour savoir les voitures, les chevaux et ce qu'ils traînent, les dokar et qui les mène.

Il aime les gâteaux et le thé le soir. Il mange au gâteau entamé ; il s'assied sur la place chaude.

Odorant, pimpant, coquetant, papillonnant, brossé, lissé, ciré, musqué, coiffé, blaireauté ; Rubempré qui ne fait pas de feuilletons, et qui n'a pas d'argent de poche ! Zamore blanc ! don Guerluchon de Bréda ! Richelieu de louage !

Il ne voit pas plus les bouquets chez les bouquetières que les bouts de cigare éteints sur la table de nuit de la dame.

Il sait se garer du contre-temps, « cette ignorance du temps et de l'occasion. »

Il ne confond jamais ses heures avec celles de M. Plutus, et s'il vient à le rencontrer dans l'escalier, il salue.

Aux soupers du vieux monsieur, il veut bien faire le *quatorzième*. Il n'est pas jaloux de ses jeunes amis riches. Aujourd'hui surnuméraire, demain appointé. À quarante ans, le loret, venu tout au bout de la honte, dira à la lorette passée fille, en

mettant sa canne dans la fontaine : « Cent sous ! et il n'y a que ça d'eau ! »

Edmond et Jules de Goncourt.

CHRONIQUE DES THÉÂTRES. DÉLASSEMENTS-COMIQUES.

LE ROI, LA DAME ET LE VALET, Vaudeville en quatre actes.

Le roi, la dame et le valet !... et de quel jeu, s'il vous plaît ? Sont-ce des cartes *tarots*, ou sont-elles marquées aux couleurs italiennes : *bâtons, deniers, coupes, épées* ? ou bien l'ouverture joue-t-elle une *serenata*, au clair de lune, devant un palais du Lido, et allons-nous voir jouer des cartes vénitienes « gravées sur bois et peintes en or, argent et couleurs, » où sont représentées les quatre grandes monarchies de l'antiquité avec des devises latines ? ou bien les dix-sept cartes de Charles VI : l'Écuyer, la Justice, le Soleil, la Lune, la Mort, la Potence, l'Ermite, la Fortune, la Maison de Dieu, l'Amour, le Char, la Tempérance, le Pape, l'Empereur, le Fou, la Foi et le Jugement dernier ? Ce seraient bien des personnages pour un vaudeville.

Le roi, la dame et le valet !... Audacieux M. Taigny, qui se moque du synode de Worcester, qui a défendu le jeu *du roi et de la reine*. « *Nec sustineant ludos fieri de rege et regina.* » Bah ! s'est-il dit, une défense de 1720 ! Une défense, d'ailleurs, n'est qu'une défense. Oui, mais l'anathème, monsieur Taigny ! l'anathème de 1457, pas plus tard, l'anathème de saint Antoine, anathémisant les cartes et les joueurs de cartes, au chapitre XXII de sa Somme théologique : *De factoribus et venditoribus alearum et taxillorum et chartarum et naiborum*. Anathème ! anathème à M. Taigny qui fait jouer les *naibi* ! — Mais c'est bien ici la place du chapitre de l'Anglais : *Il m'écoute bien*.

Le roi, la dame et le valet ! — La dame, est-ce Gérarde Gassinel, *rebrassant* sa robe par devant, la jolie maîtresse de Charles VII ! Le roi est-il coiffé d'un chapeau de velours, la robe fourrée d'hermine ? Et le valet a-t-il une toque à *plumail* ?

Eh bien ! non, lecteur, ce n'est pas Gérarde Gassinel, ce n'est pas Charles VII, ce n'est pas un valet à *plumail* que vous verrez aux Délassements. Le roi, la dame et le valet ! Le roi s'appelle Louis XV, la dame Mme Gourdan, le valet Lebel. Le roi, la dame et le valet ! Pique, carreau, pique et atout du cœur, sous une tonnelle des Porcherons ! — Pauvres et charmants Porcherons, j'écris où ils furent !

Et Fanfan, et Diane, et Lucie, et Anaïs, et Mlle de Chamillart, et Mlle de Lusigny, et Marion, et Milles Valérie, Mathilde, Rossi, Cécile, Héloïse, etc., ont toutes gagné dans *Roi, Dame et Valet*.

Mlle Valérie est blonde. Elle doit être née dans le mois de février, sous le signe des Poissons : « Les personnes des deux sexes nées sous cette constellation sont d'un extérieur admirable, beau visage et belle corpulence. Si la fortune leur est défavorable, elles savent la dominer par le travail et l'économie. Elles seront heureuses en ménage. »

Mlle Mathilde est châtain. Elle doit être née dans le mois de janvier, sous le signe du Verseau : « Ceux-là qui naissent sous cette étoile sont d'un tempérament délicat, d'une grande vivacité allant jusqu'à la colère ; néanmoins, sachant garder un secret, obligeants pour leurs amis, ils joignent à la beauté de la figure et de la taille la subtilité et le génie. »

Mlle Rossi est brune. Elle doit être née dans le mois d'août, sous le signe de la Vierge : « Ceux qui naissent sous ce signe sont d'un faible caractère et d'un tempérament sanguin ; ils ont bon cœur, sont fidèles à leurs engagements. Ils aiment les plaisirs de l'amour, mais ils savent au besoin maîtriser leurs passions et ne se laissent jamais entraîner à rien de déshonorant. Les jeunes filles devront penser souvent à leur sainte patronne. »

Mlle Héloïse est châtain. Elle doit être née dans le mois de décembre, sous le signe du Capricorne. « Ceux qui naissent sous cette constellation sont forts et robustes, vivent très- longtemps, doivent avoir une réussite entière dans leurs entreprises, et, par leur industrie, jouiront d'une honnête aisance. Les femmes aiment beaucoup la danse et la musique ; elles excellent dans les arts d'agrément, mais sont de mauvaises ménagères. »

Mlle Cécile est brune. Elle doit être née dans le mois de septembre, sous le signe de la Balance. « Ceux qui naissent sous cette constellation sont d'un caractère doux et pacifique, sans cependant transiger avec la lâcheté et le déshonneur. Le beau sexe, enclin un peu aux plaisirs, mais doué d'une grande modestie et d'un esprit pénétrant, devient, vers l'âge mûr, très-religieux et finit ordinairement une vie un peu trop mondaine par la pratique de toutes les vertus. »

Après cela, j'ai vu toutes ces dames dans une pièce à poudre ; et il se pourrait parfaitement que ce fût Mlle Héloïse qui fût blonde et née dans le mois de février, et Mlle Valéry

qui fût brune et née dans le mois de décembre. Elles n'auront en ce cas qu'à faire l'échange de leurs horoscopes.

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XLVI – 20 novembre 1852. LÈPRES MODERNES.

___ **LA BONNE.**

La bonne de la Lorette doit savoir mettre le pot-au-feu, vernir une paire de bottes, faire du café, apporter une lettre comme à l'Odéon, assaisonner une salade.

La bonne de la Lorette a, sur le bout des cheveux, un bonnet en tulle avec des rubans qui s'envolent, au cou un col amazone, au dos une robe de mérinos marron, au ventre un tablier à cordons lâches, aux pieds de vieilles pantoufles de la Lorette, bordées d'une petite ruche rose- passé.

La bonne est comme le peuple d'Israël : elle a des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne point entendre.

La bonne aime le petit-salé, la musique militaire, les fonds de bouteille, les mouchoirs oubliés, les lilas de Romainville, le bal masqué du Mont-Blanc, les pièces féeriques, le sommeil du matin, la

gibelotte hors barrière.

La bonne *tue le ver*, au lever, en prenant le cassis avec l'écaillère du coin.

La bonne est sensible aux compliments du domestique du vieux monsieur, à la belle tenue de la garde républicaine ; à la veste en velours de M. Francis, — le garçon coiffeur.

La bonne aime au dehors, Madame lui a dit, en entrant : « Avant tout, mademoiselle, il faut des mœurs chez moi.

La bonne divise les amants de madame en deux classes : les bottes vernies, les bottes cirées ; et a toutes sortes d'insolences au service des gens crottés.

La bonne sait les visites qui ferment la porte à tout le monde.

La bonne reconnaît au coup de sonnette : un créancier, M. Guerluchon, la Fortune. Elle n'ouvre pas au créancier, salue d'un petit air de tête M. Guerluchon, fait une grande révérence aux chemises boutonnées d'un diamant.

Quand madame a dit comme l'abbé Dubois : « Je n'y suis pas, quand même viendrait Dieu le père, » la bonne ne laisserait pas entrer, quand même ce serait le diable. Elle dirait : « Madame n'y est pas, » à l'homme qui sortirait du lit de madame, s'il remontait chercher ses gants.

La bonne entend merveilleusement le passe-passe des amours. Elle a le génie du corridor et de la double issue. Elle est l'huissier des galanteries. Elle est le régisseur des allées et venues. Elle indique d'un geste, d'un coup d'œil, les entrées, les sorties et les fausses sorties. Elle semble avoir été élevée dans une comédie de Beaumarchais. Elle fait se côtoyer les visites, sans se cogner. Elle improvise des oubliettes : elle jette l'un dans un placard, elle enlève en moins de rien la canne de l'autre. Elle a trois mille et une façons de faire attendre le vieux monsieur cinq minutes : « Comment va monsieur ? Madame était inquiète ce matin ; elle voulait m'envoyer chez monsieur... » Une porte intérieure se ferme ; elle tousse et elle crie, du ton le plus joyeux, de l'antichambre : « Madame, c'est monsieur ! » — Elle sauverait dix honnêtes femmes.

Quand madame compte, la bonne dit comme la caricature : « Un petit pain d'un sou, deux sous. » La bonne vole, mais madame ne paie pas, et la bonne serait volée si elle ne volait pas madame.

Quand madame écrit une lettre et que la bonne sait écrire, madame sonne la bonne pour s'éclairer sur les noms propres.

Quand madame a le dos tourné, la bonne prend des bougies à madame, pour lire la nuit, dans sa chambre à tabatière, soit *l'Amour conjugal*, soit *Pauline ou l'art de rendre une femme heureuse*.

La bonne n'a jamais vu de rosières.

La bonne va chercher des livres au cabinet de lecture, et dit : « Le père de madame est mort hier au soir ; il lui faudrait quelque chose de gai, vous comprenez ?... Du Paul de Kock, ça lui irait. »

La bonne va le vendredi avec madame acheter des fleurs au marché de la Madeleine.

Quand madame n'a pas de monde le soir, la bonne s'assied sur le pied du lit, et dit : « Madame, faites-moi donc les cartes ; » ou : « Ça n'a pas l'air de quelque chose de bien fameux, le monsieur de quatre heures ! »

Quand même madame s'est couchée seule, la bonne frappe avant d'entrer le matin. —

Quand madame va passer la journée à la mare d'Auteuil avec M. Guerluchon, elle emmène la bonne pour porter son panier à ouvrage.

Quand madame va au spectacle, elle emmène la bonne, et M. Guerluchon pour expliquer le spectacle à la bonne.

Quand madame l'envoie aux recouvrements, la bonne sait d'avance ce qu'il y a dans les lettres qu'elle porte ; ceci : « J'espérais hier recevoir quelque argent que j'attendais. Malheureusement... »

ou ceci : « Ma modiste doit venir aujourd'hui toucher le montant... »

Quand madame est à Mabilles, la bonne va à la *Boule noire* et noue son bonnet blanc autour de sa bouteille de bière, pour la reconnaître après la contredanse.

La bonne fait le lit de madame sans rougir, et, en se baissant, sa petite croix à la Jeannette sautille sur les draps fripés.

La bonne a l'ambition d'être madame. Depuis huit jours, elle essaie à la glace les chapeaux de madame, quand madame est sortie. Elle ne dit plus *generanium* ; elle fait la cuisine avec de vieux gants blancs.

La bonne dit : « Madame, » gros comme le bras, jusqu'au jour où elle crie : « Tu vas me fichier mon compte ! »

La bonne de la Lorette est deux choses : confidente quand madame est chez elle ; bouchon de paille quand madame sort.

Edmond et Jules de Goncourt. DE SAINTE-ADRESSE

À BAGNÈRES-DE-LUCHON,

PAR A. BASCHET.

Juillet 1852.

Humour ! saint *humour* ! liberté de l'imagination moderne ! *Humour* ! cher voyageur qui marche sans souci d'arriver, t'arrêtant à tout ce que tu vois comme l'enfant s'arrête à toutes les mares du chemin ! *Humour* ! toi à qui jettent la pierre les modérés, les entendus et les disciplinables ! *Humour* ! roi de l'imprévu ! *Humour* ! seigneur du caprice et de l'originale fantaisie ! *Humour* ! badauderie charmante de l'esprit qui profite de l'aventure et de la rencontre ! *Humour* ! toi qui viens de Rabelais ! *Humour* ! toi qui viens de Sterne ! *Humour* ! château de la folie, Crasy-Castle, où rit l'humaine raison ! *Humour* ! — « dussions-nous reconnaître qu'en te donnant la main la vie de la renommée est semée de tribulations comme celle du ciel ; dussions-nous, — petits que nous sommes, avoir l'honneur d'être aussi maltraités que Swift et Rabelais, » nous te confesserons comme notre conscience, — dût une Revue bien élevée nous injurier encore !

Et vraiment nous ferons le reproche à M. Baschet de n'avoir point assez laissé la bride sur col à son compagnon de route. Il s'en est défié. Il l'a mené, et l'humour d'habitude va toujours devant.

C'était aussi le premier voyage qu'ils faisaient ensemble. Attendons le second, et vous verrez que M. Baschet, cette fois-là, laissera son seigneur et maître payer les relais, marquer les auberges, choisir les points de vue, brûler les descriptions et se complaire en les chemins de traverse. C'est un joli chemin de traverse, — le jeune touriste le connaît comme nous sans doute, — que celui qui commence ainsi :

« De Harbourg, la voiture me conduisit en une heure à Hambourg. Il faisait déjà nuit. Les étoiles me saluaient du haut des cieux ; l'air était doux et frais.

« Et lorsque j'arrivai près de madame ma mère, sa joie fut telle que je la pris pour de l'épouvante ; elle s'écria : — « Mon cher enfant ! » et frappa dans ses mains.

« Mon cher enfant ! voilà bien treize ans que je ne t'ai vu ! tu dois sans doute avoir grand faim, — réponds, que veux-tu manger ? »

Ceci dit, entamons le *Reiselbider* de M. Baschet. Voici Paris si vous voulez :

« Si maître François Rabelais, mort, selon la légende en 1553, pouvait descendre de nouveau l'échelle de vie et faire sa bienvenue chez les Parisiens, le changement qu'il marquerait serait bien faible pour un si long temps. Voici, en effet, la petite note qu'il crayonne, en vieux langage, au livre Ier de Gargantua, chapitre XVII : « *Le peuple de Paris est tant sot, tant badault, qu'ung basteleur, un porteur de rogatons, un mulet avecque ses cymbales, ung vieilleux au myllieu d'un carrefour, assemblera plus de gens que ne feroit un pasteur évangélique.* » La vérité est éternelle, me dis-je en passant place du Havre, où trois chiens sauteurs faisaient

ouvrir les yeux et la bouche à cent vingt-deux personnes assemblées, — presque un dixième de ce que contenait le Forum aux beaux temps romains, alors que Marcus-Tullius Cicero montait les degrés de la tribune aux harangues, le jour d'une question consulaire !

« Quand il s'agit de Paris et qu'on en veut parler, ou il faut cent pages, ou il en faut dix. Je n'ai rien à en dire, sinon que parfois il est l'endroit le plus ennuyeux de la terre, comme il en est aussi le plus charmant, — remarque *observée* part tout le monde et que, pour *observer* comme tout le monde, je suis forcé d'observer.

« De la place où sautaient des chiens jusqu'au chemin de fer, près le Jardin-des-Plantes, trajet d'une lieue, j'ai pu faire les autres observations topographiques suivantes :

« Sur le boulevard, une poussière mouvante et des voitures-arrosoirs ; « Devant Tortoni, des jeunes gens à moustache prenant l'absinthe ; « Chez Dusautoy, des habits noirs à boutons blancs et des culottes grotesques ; « Chez les libraires, l'annonce de nombreux guides dans la ville et d'innombrables almanachs ; « Dans la rue Richelieu, une jolie femme, et dans une autre, cinq plus laides que toutes celles qui étaient laides ; « Ailleurs, une vieille traînant un chien ; « Sur les ponts, beaucoup d'aveugles, des joueurs de flûte et des grisettes peu vêtues. « Un moment, le soleil inonda de lumière les fenêtres du Louvre, et au loin on voyait la silhouette

de la Cité levant la tête au-dessus du fleuve, avec les grandes tours de son église... Je trouvai alors que Paris devenait beau ! »

Voici Mont-de-Marsan. Nous y sommes ou nous y serons :

« Des gendarmes vinrent au relais et nous demandèrent nos passeports, je leur répondis avec grâce et fus bien venu d'eux. J'indiquai au révérend comme quoi, sous Louis XIV, on appelait les gendarmes « messieurs les gardes de la maréchaussée. » Le révérend, qui se contentait de peu, fut satisfait de cette observation qu'il crut importante, — après quoi son voisin de diligence et lui se préparèrent à me nourrir pour une première fois.

« Le relais ne fut que d'une heure au plus à Mont-de-Marsan ; cinq bons chevaux blancs entraînèrent notre coche et prirent la route de Tarbes par Villeneuve et Aire, où s'opéra la seconde prise

de nourriture et où vécut en 502, le roi Alaric II, si j'en veux croire les traditions. Le village d'Aire est fort joli, bien assis sur la hauteur, aimant et appelant le soleil. Une servante menuette et fluette servait à table et cassait les plats avec assez de sans-façon. L'hôtesse grommelait, avait de la barbe au menton et se posait en maîtresse-femme. »

Et voici le dernier relais :

« — Et maintenant, où irai-je ? « — À Heildelberg, pour y prendre mes titres ? « — C'est trop tôt. « — À Salamanque, pour y chercher Gil Blas ? « — C'est trop tard. « — Alors à Guérande en Bretagne... ou au Sambuc en Camargue. »

Ces extraits peuvent donner une idée de la manière de M. Baschet. C'est une joliette façon d'écrire, vive, délurée, cavalièrement campée et le chapeau sur l'oreille. — Mais M. Baschet, nous promettant un itinéraire humoristique, n'est-il pas passé trop fièrement à côté de certains chapitres indiqués, le chapitre par exemple : *De l'influence du parmesan sur la bonté du potage*.

Et relisons Sterne, l'immortel Sterne, — le grand homme sans statue ! « Ô Sterne ! — disait le docteur Ferriar, — cette larme qui vient interrompre notre sourire dans une digression soudaine ou une histoire inattendue, cette larme atteste ton talent créateur ! »

« Chapitre XCV. Abbeville.

« Dès que j'eus fait cette réflexion et puis cette autre : que la mort était peut-être déjà sur mes talons. — Ô ciel ! m'écriai-je, que ne suis-je déjà à Abbeville, ne fût-ce que pour voir les cardeurs et les fileuses de ce pays-là ! — Nous partîmes pour Abbeville.

« De Montreuil à Nampont, — poste et demie. « De Nampont à Bernay, — poste. « De Bernay à Nouvion, — poste. « De Nouvion à Abbeville, — poste et demie. — Mais les cardeurs et les fileuses d'Abbeville étaient tous couchés. »

Edmond et Jules de Goncourt. CHRONIQUE DES THÉÂTRES.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

SULLIVAN, Comédie en trois actes et en prose, par M. Mélesville.

Provost est Provost ; Brindeau est excellent comédien ; Got est inimitable. La pièce est amusante, et nous sommes tout à fait de l'avis de cet ami de l'auteur qui disait : « C'est une comédie à laquelle il ne manque que d'être écrite par Musset. »

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XLVII – 27 novembre 1852. LÉGENDES DU XIX^e SIÈCLE.

___ NICHOLSON.

Come an see THE LORD BARON CHIEF NICHOLSON.

At the Coal Hole tavern. STRAND³.

L'affiche est ornée d'une énorme tête de Nicholson en perruque et en rabat.

En bas, à la *bar*⁴ de la taverne, vous payez un schelling ; montez l'escalier, et entrez dans la salle. La salle est un rectangle recouvert jusqu'au plafond d'un papier couleur bois. Aux deux côtés de sa longueur sont figurées quatre cheminées surmontées de glaces dans des cadres de chêne, décorés d'arabesques en bronze. La salle est coupée de longues tables d'acajou ; les tables sont entourées de bancs recouverts d'une moquette rouge jaspée de noir. Sur la table il y a des verres, des carafes, des bols de verre bleu qui servent de sucriers. Huit becs de gaz éclairent la salle. Aux murs est appendu le prospectus colorié d'une école de natation d'hiver ; aux murs est accrochée à un clou une plaque de verre noir, portant en lettres de cuivre le mot : *Beds*⁵. Dans le fond de la salle, le plancher ressaute d'un pied ; et au centre de l'estrade s'élève, réservée au chef baron, une petite table où brûlent deux bougies. À côté des bougies, au-dessus d'un étain bien luisant, « la bonne vieille boisson écossaise, richement brune, mousse par-dessus les bords en glorieuse écume, » comme dit Burns.

Aux pieds de Nicholson, sur un canapé au dossier de canne sont assis le greffier, le conducteur du conseil, l'avocat. Une petite barre en bois blanc, où viennent déposer les témoins, se dresse à la gauche du tribunal. Dans l'enceinte réservée est encore un grand piano à queue qui accompagne les chansons grivoises chargées de faire attendre le procès. La table la plus rapprochée du tribunal reçoit le jury, jury qui se recrute parmi les buveurs de *gin* de bonne volonté.

Un appel de noms imaginaires est fait. Chaque juré prend la Bible entre le pouce et l'index de la main droite, jure de juger d'après sa conscience, baise la Bible, et la passe à son voisin, qui fait de même, et la baise, et la repasse. Nicholson demande un cigare. L'huissier appelle la cause. Le conducteur du conseil, connu sous le nom de *savant sergent*, et qui s'est occupé avec succès du génie dramatique chez les anciens et les modernes, lit l'acte d'accusation. L'avocat, qui est un habile étudiant en droit, présente la défense. On appelle un témoin, puis un autre, puis un autre. Tantôt il vient une vieille fille, les cheveux gris lui battant sur les joues, lunettes sur le nez, robe rosâtre à volants, mantelet de soie grise, chapeau avec des bouquets de bluets ; la démarche intimidée, la voix mince et fluette, l'accent pudibond, croisant les bras sur sa poitrine ; une personnification femelle du *shoking* ; — puis c'est un garçon coiffeur qui entre « comme le torrent

3. 3 Venez et voyez le grand juge Nicholson à la taverne du *Trou au charbon*, dans le Strand.

4. 4 Comptoir de marchand de vin.

5 Ilyadeslitsici.

de la Moréna, » qui monte à la barre comme on monte à l'assaut, qui frappe du poing, qui a un toupet jaune en escalade, qui se dépêche, qui crie, qui bredouille, qui répond avant qu'on ne l'interroge, qui raconte quand on lui dit de se taire, qui se démène, qui cherche machinalement et fiévreusement son tablier de sa main, qui s'essouffle, qui se mouche dans son tablier, les yeux hors de la tête, la voix glapissante, haletant, prolix, bavard et bavardant, toujours exubérant, toujours

parlant ; — et ce coiffeur et cette Anglaise, et ce *blackguard* et cette lady, c'est un homme, un seul homme, le même homme ! Cet éternel témoin, le chef baron n'a-t-il pas raison de l'appeler « le plus comique dessinateur de types comiques, depuis la splénétique vieille fille jusqu'au garçon coiffeur avec son tablier à bavette ? »

Mais Nicholson a un peu avancé la tête. Il a adressé une question au témoin, et toute la salle est partie d'un éclat de rire.

Nicholson est petit, apoplectique. D'énormes favoris noirs encadrent sa figure carrée et massive, comme la figure d'un financier d'Hogarth. Ses traits sont pleins et ronds ; il a le teint frais ; il a de petits yeux qu'il rapetisse encore en clignant et en plissant la paupière ; et ce manège leur donne une indicible chafouinerie. Raminagrobis faisant le mort devait avoir cet œil demi-fermé, narquois et guetteur. Il a la grande perruque poudrée de chef baron à grands anneaux, tirant sur le front une ligne droite comme faite à la règle, et trouée au sommet par un petit trou qui laisse échapper la chaleur de la tête. Il a le rabat blanc, les manchettes et la grande robe noire. Nicholson ne rit jamais ; il parle lentement ; il a dans toute la physionomie comme une bonhomie bridoissonne, et comme une sournoiserie de vieux juge. Souvent, il fait avancer sa lèvre inférieure sur sa lèvre supérieure en homme de mauvaise humeur qui boude un mauvais argument. Il joue de façon exquise et de bonne comédie le perpétuel demi-sommeil d'un tribunal. Il porte la tête sur l'épaule gauche, comme Alexandre-le-Grand.

Nicholson se complaît aux causes d'adultère ; il a fait son domaine des infortunes conjugales : tout le scandaleux judiciaire est bien venu de lui. En ces causes, les grasses façons de dire ont leurs coudées franches ; les équivoques, les allusions, les demi-gros mots ont beau jeu dans ces libres plaisanteries, dont l'histoire du marron, de Sterne est comme le type. C'est en plein croustillant que Nicholson excelle à faire les mille et une confusions de l'Avocat patelin, à jeter au beau milieu d'une plaidoirie une interrogation cynique, à déchirer d'une phrase les gazes de pudeur de la défense, et pour peu que les tribunaux anglais aient évoqué quelque belle conversation criminelle, aussitôt la parodie est prête, juge, avocat, greffier se donnant la main. Les causes s'improvisent à peu près comme ces drôleries de la comédie italienne où les acteurs, avant d'entrer en scène, lisaient sur une pancarte accrochée dans les coulisses le canevas de leurs lazzis. Et cela dure tout autant qu'une petite pièce des boulevards : une vingtaine de jours, un mois. Nous avons vu toute une soirée débattre la vraisemblance d'un adultère en cab, avec des : Comment ? que vous ne pourriez imaginer. — L'Anglais, qui aime à boire, va se coucher sur un verre de grog et sur un résumé du chef baron de la plus impartiale salauderie.

Quelquefois la cour de justice du Trou à charbon évoque une cause politique réelle ou fictive ; alors elle se met à être comme la face grotesque des haines anglaises. Tout Londres se rappelle le succès récent qu'obtint Nicholson avec son fameux procès : Haynau et les ouvriers de la brasserie Barclay-Perkins.

Licence singulière et sans précédent dans les mœurs d'un peuple ! Parodie unique et surprenante ! Le jury, et le juge, et l'accusé, et les témoins, et la défense, et l'accusation, — la Justice ! — abandonnés à tout l'humour d'un Swift de taverne, traduisant en libertines railleries l'amère parole de Shakespeare sur la jugeaillerie humaine : « L'homme, cet être vain et superbe, revêtu d'une autorité passagère, lui qui connaît le moins ce dont il est certain, son existence fragile comme le verre, se plaît, comme un singe en fureur, à exercer les jeux de sa puérile et ridicule puissance à la face du ciel, et contriste les anges. » Et chez ce peuple religieux de sa loi, où les plus grands criminels baissent la tête sous la baguette du constable, cette farce quotidienne des assises anglaises ! Là, dans cette salle, un coquin de Rose-Mary-Lane que l'attorney enverra peut-être dans un mois à Botany-Bay, vient rire à cette répétition des vengeances sociales ! Étrange

comédie que cette comédie du *Chef baron*, où la Bible, et les balances, et le glaive, sont chaque jour de l'année bafoués et traînés dans les éclats de rire ! Étrange peuple où toute moquerie permise n'ôte rien au respect ! où la caricature ne fait pas une rébellion ! où, dans le fond d'une allée, au-dessus d'une *bar* à liqueurs, un homme peut, tous les soirs, toléré par la police anglaise, être

l'Aristophane de la loi anglaise !

Nous ne voulons pas essayer une biographie de Benton Nicholson ; c'est une célébrité que nous amenons sur le continent, et le public n'aime à entendre longuement parler que des gens qu'il connaît. Tout au plus, nous essayons quelques traits du Falstaff-juge. « Les peintres, dit le vieil anecdotier, prennent la ressemblance de leurs portraits dans les yeux et les traits du visage où le naturel éclate plus sensiblement, et négligent le reste. » Ainsi faisons-nous, ne tentant qu'une animée silhouette et un buste rieur du *Chef baron*.

Nicholson a été rédacteur dans quatre grands journaux ; il a donné des articles au *Time* ; il est l'auteur de *Dombay et sa fille*, roman dans la manière de Dickens. Après le succès de *Gavarni in London*, il a publié un journal périodique, sorte de *Tintamarre* anglais, intitulé don *Giovanni in London*. — Une chose que l'on ne sait guère, même en Angleterre, c'est que peu s'en est fallu que Nicholson ne fondât le *Punch*. Ce fut dans la chambre de Nicholson, alors prisonnier pour dettes, que fut discutée et résolue la venue au monde du drolatique journal. M. A. Henning avait apporté le *Charivari* de Paris. Les questions matérielles du *Charivari* de Londres réglées, le bureau du journal fut ainsi composé : M. Nicholson, rédacteur ; M. Landell, graveur ; M. Last, imprimeur. Mais Nicholson ne put sortir de prison aussi vite qu'il le désirait, et MM. Last et Landell, privés du concours de Nicholson, appelèrent à la rédaction M. Gilbert Beckett, M. Henri Mayhew, M. Grattan et M. Mark Lémon, qui fut le parrain du journal, et l'appela de ce bienheureux nom : *Punch*.

Nicholson commença son rôle sur une scène médiocre à la *Tête de Garrick* ; mais il n'était alors qu'un juge d'occasion. Ce fut sous lord Melbourne que Nicholson fut élevé à la dignité de chef baron, et représenté dans une colossale peinture avec la robe d'hermine « de son feu regrettable confrère Jenterden. » La première fois qu'il porta cette fameuse robe, il eut la visite de Jean Adolphus, le père du barreau anglais « qui joignait à l'esprit, à la sagesse, à la légale sagacité, le génie non encore vu, de faire naître un scandale d'un scandale. »

Depuis lors, sa réputation ne fit que grandir ; il n'eut plus seulement des oisifs, ou de jeunes avocats venant apprendre « à cette mimique du *Forum* » la répartie vive et l'ironie improvisée, il eut des membres du parlement ; que dis-je ? il les fit jouer dans sa grave parade, et les fit s'asseoir comme jurés à son banc plaisant.

Ce fut un de ces jours-là sans doute que Nicholson, mis en verve par son public, prononça cette burlesquement sérieuse apologie de sa *Mimic Court* :

« Ce n'est pas, messieurs du jury, que je veuille médire du talent ou de la sagesse des cours inférieures, *Courts of Chancery, Court of Queen's Bench' Exchequer, Common-Pleas, Old-Bayley* ; non, messieurs, ils ont le génie, ils ont la science ; mais, messieurs, il leur manque ce qui ne manque pas au savant conseil ; il leur manque ce que nous avons : une *bar* au-dessus de la *bar*⁶. La *bar* du dessous donne l'inspiration, l'esprit, l'énergie à la *bar* du dessus. Messieurs du jury, croyez-vous que les arguments de sir William Follet perdraient de leur à-propos arrosés d'eau chaude et de rhum ? ou encore que les métaphores ingénieuses de M. Charles Phillips perdraient toutes leurs grâces pour tremper leurs lèvres un verre de wiski ? Songez encore, messieurs du jury, quel allègement ce serait à mon savant confrère Denman s'il pouvait seulement allumer un cigare et prendre un grog au vin. Messieurs du jury, la panacée des timidités, le coup de fouet de l'éloquence, le générateur de l'argument, le médecin de la raison, c'est un verre de champagne. Voltaire l'a dit : l'homme devient éloquent sous l'influence des grandes passions ou des grands intérêts. Mon grand intérêt, c'est l'excitant ; ma grande passion, c'est le verre de champagne ; et je suis appuyé par ce philosophe dans mon opinion que l'homme parle et argumente mieux sous l'impression des excitants que lorsqu'une sage sobriété siège seule, en son chagrin, sur le trône de l'intelligence. »

6 Jeu de mots sur le mot *bar*, qui signifie comptoir de marchand de vin, et barre de la justice.

Nicholson est un homme de *sport* ; c'est un parieur distingué. Un rédacteur du *London-News* nous disait qu'il avait une façon particulière de juger les chevaux à l'oreille. Il se fait remplacer pendant la saison des courses, où à Epsom, à Ascot, à Hampton, escorté de sa tente monstre en toile, sa seigneurie fatigue une salade, coupe une tranche de rosbeef, remplit un verre d'ale, « offrant le premier exemple du premier juge qui ait jamais vendu du bœuf à une course de chevaux. »

Nicholson a un petit lever. Les boxeurs, les maquignons, quelques acteurs viennent lui faire leur cour. La ruelle est le rendez-vous des nouvelles du *Ring* ; c'est l'endroit de Londres où on sait le mieux et le plus tôt combien de *rounds* a donnés Harry-Broome.

Ses occupations sévères de chef baron ne l'empêchent pas de revenir quelquefois à la littérature. Le grave emperruqué met alors à son esprit « *des bas couleur de rose* . » Une fable s'échappe de sa plume entre deux résumés de la taverne :

L'AMOUR ET LA MORT.

L'Amour et la Mort convinrent de voyager ensemble, la Discorde les surprit au milieu de leur sommeil et mêla leurs flèches. C'est ainsi que l'Amour, quand il se propose de frapper les jeunes d'une tendre passion, tue souvent, et que la Mort, quand elle lance sur les vieux la flèche fatale, allume un doux attachement. »

Ne dirait-on pas le goût d'une odelette d'Anacréon ? — Nicholson dit plaisamment, à propos de ses œuvres rimées « qu'il est le plus pesant barde d'Angleterre, un barde de 266 livres. » Mais, après sa fable, vite il remonte à son siège, il retourne à sa baronnerie ; il recommence, applaudi, sa farce étrange et gaie. Il sait que toute sa gloire est dans sa toge risible, et il se résume ainsi lui-même dans l'autobiographie de sa main qu'il nous a envoyée : « Je vous envoie ceci, non comme une sérieuse archive, mais comme un satirique souvenir, mon objet étant

toujours d'exciter un rire dans mon auditoire par ma moqueuse grandeur. »

Edmond et Jules de Goncourt. CHRONIQUE DES THÉÂTRES.

GYMNASE.

UN MARI QUI N'A RIEN À FAIRE,

Comédie-vaudeville en un acte, par MM. Fournier Et Laurencin.

Supposez la mari le plus inoccupé que vous puissiez imaginer, un mari qui n'aille Ni à un club, Ni à un bureau, Ni à la Bourse,

Ni au Palais ;

Supposez le mari le plus sans emploi que vous voudrez, un mari qui n'ait à mettre sur son passeport que ce titre : propriétaire ; un mari qui n'ait qu'à chanter chez lui toute la journée :

Casa mia, casa mia, Piccolina che sia Tu sei sempre casa mia !

Supposez un mari qui n'ait pas à écrire à ses fermiers, un mari qui n'ait pas à commander son dîner ; supposez le mari le plus indolemment couché sur l'ottomane du bonheur légitime ; supposez un mari qui ne lise ni *la Partie* ni *le Constitutionnel* ; supposez même un mari qui ne soit ni conseiller municipal, ni garde national...

Un mari a toujours trois choses à faire : Il a d'abord à avoir des enfants ; Il a ensuite à vérifier s'ils sont de lui ; Il a encore à les faire baptiser.

Et pourquoi maintenant M. Montigny, qui est un des deux ou trois directeurs intelligents de Paris ; M. Montigny, qui a fait de son théâtre le petit salon de la Comédie française ; M. Montigny, qui a osé faire dire : Je suis sorti ! au hussard du Gymnase ; M. Montigny, dont le petit domaine se fait de jour en jour l'Aventin des charmants boudeurs du Théâtre-Français ; M. Montigny, qui a eu le bonheur de recueillir des déserteurs du nom de Musset et de George Sand : pourquoi M. Montigny fait-il jouer de temps en temps de ces petites choses qui ressemblent à des *ours* de Marivaux ?

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XLVIII, 4 décembre 1852.

LÉGENDE D'ALEXANDRE-LE-GRAND,

D'APRÈS LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, PAR LE COMTE DE

VILLEDEUIL. Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

On appelle camaraderie un des deux ou trois bons sentiments de l'homme de lettres ; — sentiment qui consiste à trouver bon le livre d'un ami, s'il est bon, à en parler tout autant qu'on parlerait du livre d'un monsieur qu'on ne connaît pas, et à en dire le bien qu'on en pense au public, sans arrière-pensée et sans jalousie.

Je ne reconnais pas à un seul homme de lettres, — pas même à M. Scribe, — le droit d'écrire contre la camaraderie, — sans être un ingrat ; et je dirai à certains puritains de la réclame ce qu'un célèbre orateur disait de l'Église catholique : « La camaraderie ! messieurs, c'est plus qu'une femme, c'est une mère ! »

La camaraderie est un de ces mots calomniés qui valent mieux que leur réputation, comme Figaro, et dont on peut dire ce que Barbier dit de la poésie, honnête femme au fond.

La camaraderie est une gratitude de plume : c'est l'amitié de l'homme qui a de l'encre, un carré de papier et des idées, — ou approchant.

Nous lisions l'autre soir dans les *Lettres Chinoises, Indiennes et Tartares, à monsieur Paw*, une tradition qu'Oléarius recueillit en Perse sur Alexandre, et qui est relatée dans ses voyages en Moscovie et en Perse.

« Alexandre, après la mort de Darah ou Darius, ayant vaincu les Tartares Usbecs, et se trouvant du loisir, voulut boire de l'eau d'immortalité. Il fut conduit par deux frères qui en avaient bu largement, et qui vivent encore comme Hénoc et Élie. Cette fontaine est dans une montagne du Caucase, au fond d'une grotte ténébreuse. Les deux frères firent monter Alexandre sur une jument dont ils attachèrent le poulain à l'entrée de la caverne, afin que la mère, qui portait le roi au milieu de ces profondes ténèbres, pût revenir d'elle-même à son petit après qu'on aurait bu. Quand on fut arrivé à tâtons au milieu de la grotte, on vit tout d'un coup une grande clarté ; une porte d'acier brillant s'ouvre ; un ange en sort en sonnant de la trompette. Qui es-tu ? lui dit le héros. — Je suis Raphaël. Et toi ? — Moi, je suis Alexandre. — Que cherches-tu ? — L'immortalité. — Tiens, lui dit l'ange, prends ce caillou, et quand tu en auras trouvé un autre précisément du même poids, reviens à moi et je te ferai boire. — Alors l'ange disparut, et les ténèbres furent plus épaisses qu'auparavant. Alexandre sortit de la grotte à l'aide de sa jument, qui courut après son poulain. Tous les officiers, tous les valets d'Alexandre se mirent à chercher des cailloux. On n'en trouva point qui fût exactement d'une pesanteur égale à celui de Raphaël ; et cela servit à prouver cette ancienne vérité sur laquelle Leibniz a tant insisté depuis, qu'il est impossible que la nature produise deux êtres absolument semblables. Enfin, Alexandre prit le parti de faire ajouter une pincée de terre à son caillou pour égaler le poids, et revint tout joyeux à sa grotte sur sa jument. La porte d'acier s'ouvre ; l'ange reparait ; Alexandre lui montre les deux cailloux. L'ange les ayant considérés, lui dit : Mon ami, tu y as ajouté de la terre ; tu m'as prouvé que tu en es formé, et que tu retourneras à ton origine. »

Eh bien ! c'est de légendes pareilles, greffées sur le récit de Quinte-Curce, c'est d'allégories parentes de celle recueillie par Oléarius que Lambert Le Court et Alexandre de Paris ont paré leur merveilleuse vie d'Alexandre-le-Grand, dont ils ont fait le symbole de la chevalerie du moyen âge. C'est cette épopée où les deux poètes ont épuisé toute l'imagination de leur temps, aidée de toutes les traditions bizarres ; c'est cette Alexandréide travestie que M. de Villedeuil vient de passer au *criterium* d'une érudition à la Swift.

Lambert Le Court et Alexandre de Paris commencent à la naissance d'Alexandre. Mais M. de Villedeuil a déjà couru aux *Fabuæ romanenses* et à Qualichino d'Arezzo, et le voilà, — lui qui n'écrit pas pour les maris, — le voilà qui raconte la légende de dame Olympias et de Nectanebo :

« Il y avait autrefois, — du temps de Philippe de Macédoine, — un roi d'Égypte nommé Nectanebo, qui était un savant magicien ; il était surtout très fort sur l'envoûtement, et pratiquait avec un grand succès l'envoûtement aquatique. La recette était simple, et la réussite infaillible : Nectanebo fabriquait ou faisait fabriquer des petits bonshommes de cire, puis il prenait une cuvette, la remplissait d'eau, mettait des batelets sur l'eau, et les petits bonshommes sur les batelets ; alors il revêtait ses ornements de pontife du diable, s'armait d'un bâton d'ébène et invoquait les démons ; vous voyez l'effet d'ici : à sa voix, les petits bonshommes s'animaient et se noyaient. Au même instant, et c'est là qu'est le prodige, la mer ne manquait pas d'engloutir les flottes qui se préparaient à venir attaquer Nectanebo. Au moyen de cette paix armée aussi

simple que peu coûteuse, Nectanebo vivait en paix avec tous ses voisins. Un jour, Nectanebo apprit que les Indiens, les Arabes, les Oxydraques, les Ibères, les Chinois, les Agriophages, les Hellopodes, les Alains et les Émonites allaient fondre sur lui. Nectanebo, qui avait aussi le talent de lire l'avenir dans le fond d'une cuvette, regarda sa cuvette. Il n'y vit pas la victoire, car aussitôt il fit ses royaux paquets, et partit pour la Macédoine, où il se mit à exercer la magie. Olympias entendit parler du devin. Un jour que Philippe était absent, elle alla le consulter. Nectanebo la trouva fort à son goût. Il lui annonça que Philippe avait l'intention de divorcer, mais que l'amour d'un dieu la consolerait des froideurs du roi. La reine fut très-flattée. Cependant, comme parmi les dieux il en étaient qui ne jouissaient pas d'une grande réputation, Olympias hasarda une question : Quel Dieu ? — Nectanebo n'en avait pas tant dit pour reculer. — Ammon, dieu de Libye. Préparez-vous à ce glorieux hymen. Un songe vous confirmera ma prédiction. — Ammon n'était rien moins que Jupiter. On juge de la joie d'Olympias : — Mon cher, dit-elle à Nectanebo, si ce que vous m'avez prédit arrive, je vous considérerai vous-même comme un dieu. — Vu la circonstance, c'était lui promettre des choses bien charmantes. Ceci prouve qu'à défaut d'autres vertus, Olympias avait celle de la reconnaissance. La reine s'en alla se préparer à la visite du dieu, la tradition ne dit pas comment. Aussitôt Nectanebo de se mettre à l'œuvre et de pratiquer l'envoûtement amoureux. Pour cela faire, il réunit des plantes narcotiques, et se mit à en extraire le suc. Puis, Nectanebo mit le suc en question dans un pot, et prit de la cire. Avec de la cire, il fit un corps de femme. À ce corps, il donna le nom d'Olympias, le plaça sur un lit, l'arrosa avec le suc exprimé des plantes narcotiques, le fit l'objet de ses conjurations, et lui tint des discours enflammés. En même temps, il lui prédit qu'ils auraient un fils, et que ce fils serait le maître du monde.

« Pendant ce temps, que faisait Olympias ? Elle subissait tout ce que ne subissait pas le corps en cire, — et c'est là l'effet de l'envoûtement. À son réveil, Olympias alla raconter à Nectanebo ce qui lui était arrivé, et lui promit de le traiter comme un dieu. Nectanebo aurait pu répondre : Je le sais bien ! Le fourbe n'eut garde de se découvrir. Olympias, qui était aussi impatiente que curieuse, profita de l'occasion pour demander au devin quand le dieu viendrait la visiter. Nectanebo, qui était aussi impatient qu'elle, s'empressa de lui répondre : Demain. Il ajouta qu'elle reconnaîtrait le dieu à une queue de serpent, ornement dont il était inséparable, et lui recommanda, quand elle le verrait, de faire retirer ses femmes, d'éteindre les lumières, de se voiler la face, et de se prêter pieusement à toutes les fantaisies du dieu. Olympias promit et de bon cœur. Nectanebo eût pu s'épargner la peine de lui demander cette promesse, si bien qu'Olympias attendit le lendemain avec impatience. Le lendemain, Nectanebo se revêtit d'une peau de bélier nettoyée et parfumée, s'attacha au front des cornes dorées, se passa un surplis de lin blanc, prit en main le fameux bâton d'ébène, s'adapta à la chute des reins une queue de serpent, et, dans cette tenue céleste, s'achemina vers la chambre de la reine. Là il se passa des choses que la naissance d'Alexandre donne parfaitement à entendre. »

Une fois en scène, Alexandre dompte Bucéphale, qui, au récit des trouvères, a tête de bœuf, yeux de lion, et corps de cheval ; puis il se fait armer chevalier suivant les us de la chevalerie, accepte le défi de Nicolas, roi des Turcs, après consultation d'Aristote choisit douze pairs, et tue Nicolas en combat singulier, assiège Athènes, et vient pourfendre Jonas qui s'était permis quelques légèretés sur le compte d'Olympias, se bat avec son père, et, après l'avoir pieusement battu, obtient la grâce de sa mère.

Ses affaires de famille ainsi réglées, Alexandre part pour la conquête de l'Asie. Darius, ami de Nicolas, demandant la restitution de Césarée avant un an et quinze jours, lui envoie un

message portant le logogriphe que voici : un frein, une pelote, une baguette d'olivier, un écrin d'argent plein d'or. Au reçu du logogriphe, Alexandre lève sa tente ; il n'est pas sans intérêt de faire connaissance avec la tente d'Alexandre, décrite par les poètes-tapissiers du XII^e siècle :

« Les piliers étaient d'ivoire découpé, la voûte était d'or incrusté d'escarboucles et de topazes. Les escarboucles étaient là pour remplacer les lumières, dans le cas où la discussion eût continué pendant la nuit. La tente elle-même se composait de quatre pans d'étoffe unis sans couture par les doigts de la reine de Saba... Il y avait dans ce lé merveilleux un pan noir, un pan blanc, un pan rouge, et un pan vert comme un chou... — Ce tissu était fait avec de la peau de salamandre ; il était ainsi à l'épreuve du feu... — Au faite de la tente, en guise de girouette, on apercevait un aigle ; mais quel aigle ! ses pieds sont d'aimant, ses ongles, ses cuisses, son bec, ses ailes sont d'or fin enrichi de pierreries ; sa queue est faite de l'os d'un oiseau nommé épervier ; entre ses serres, il tient un tonnerre en acier ; à son bec est un chalumeau d'où sortent, quand le vent souffle, des sons plus mélodieux que ceux de la flûte. »

Alexandre envahit l'Asie avec cent mille guerriers, s'empare de la roche Aornos, réchappe des eaux du Cydnus et de son médecin,

Admirable matière à mettre en vers latins ;

s'empare de Tarse, fait bâtir Antioche, met le siège devant Tyr ; et, sous les murs de la ville de Balès, les horions épiques, assaisonnés de provocations monorimiques, se distribuent tout comme dans Homère. Tyr est prise, Darius attaqué, Darius assassiné. Après une touchante entrevue du Niémen, commence la guerre avec Porus, qui s'était refusé à comprendre la question de l'équilibre asiatique. Porus vaincu, les trouvères entrent dans l'Inde :

Tiere desiretee Quar l'ardor d'solelv'l'a issi escaufée,

N'si a serpens non, dont ele est abitee.

Ce ne sont que monstres dévorants : ipotatesmos, ours, cocatrigénois, animaux aux côtes blanches, aux yeux noirs, caons, myriades de scorpions, tirans, niticoraces, sirènes, lions blancs.

Des lions blancs ! Là est tout le secret de la description moyenâgeuse ; là est toute la recherche à domicile de la couleur locale. Eh mon Dieu ! pourquoi des lions blancs ? Parce que, au XII^e siècle, les seuls lions qu'il était donné aux Français de voir étaient des lions sur étoffe ; parce que, les étoffes les plus chères, les plus riches, qui servaient aux vêtements des prêtres, venaient de Byzance ; parce que les soieries, *articles Byzance*, appelés *leukoleontes* ne représentaient que des lions blancs, ainsi que l'on peut s'en assurer en jetant les yeux sur les chasubles de l'abbaye de Saint-Emmerand et de Saint-Valburge d'Eichstædt ; et croyez bien que nos deux légendaires, s'ils avaient cru que les éléphants eussent bien fait dans leur récit, les auraient décrit jaunes avec des trompes verdâtres, tels qu'ils existent sur l'étoffe qui a servi de linceul à Charlemagne.

Nous ne pouvons mieux finir le compte-rendu de ce sérieux et spirituel travail que par cette dernière phrase de M. de Villedeuil : « Est-ce que cette légende ne vous fait pas l'effet de ces vierges en robe de satin que l'on voit dans les églises de certaines contrées de France ? »

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro XLIX – 11 décembre 1852. ÉCOLE DE RABELAIS.

I

Ami lecteur, nous voulons aujourd'hui te donner quelque gayetés, joyeusetés et baliverneries, pour dérider tristesse, moquer mauvais temps, et te maintenir en bon état de rire. Il y a dans le petit livre où nous allons prendre « contes de tous bois, de toutes tailles, de tous estocs, à tous prix, et à toutes mesures, fors que pour pleurer, » comme dit le récréatif Bonaventure :

LA NOUVELLE FABRIQUE des EXCELLENTS TRAITS DE VÉRITÉ, Livre pour inciter les resveurs tristes et mélancoliques

à vivre de plaisir,

Par Philippe d'Alecripe, sieur de Nevi, en Verbos7.

nous te parlerons, en langage de savants et par manière de postface, du livre, du temps, et de l'auteur.

DE TROIS FRÈRES EXCELLENTS OUVRIERS DE LEURS MESTIERS.

Du temps du roy Pernot et de la royne Gillette, il fut un homme en nostre village nommé Simonnet, lequel avait trois beaux garçons, que lui fit sa cinquiesme femme tout d'une ventrée, lesquels (parvenus en aage qu'enfants font le picotage aux vergers) furent par leur père mis en mestier.

Assavoir : l'un chez un barbier, l'autre chez un mareschal, et le tiers chez un escrimeur, où en peu de temps profitèrent si bien, qu'ils en retournerent fort bons ouvriers.

Ce que voyant le père, leur dit : « Mes enfants, cognoissant à veue de nez que je suis sur le bord de ma fosse, je veux premier que de mourir disposer de mon peu de bien. Je possède seulement (comme sçavez) une petite

maison qui seroit bien peu de chose pour vous trois, et pourtant j'ai avisé un fait. C'est que celui d'entre vous qui sera trouvé le meilleur ouvrier de son métier aura seul la maison. » Ayant bien entendu leur père, d'un commun accord, condescendirent à son vouloir et advis. « Or bien, de par Dieu dit le bonhomme Simonnet, puis qu'ainsi est, monstrez, en présence de gens, chacun un tour de vostre mestier. » Le plus ancien, qui étoit barbier, commença ; lequel, tirant de son estuit un rasoir de Guingant, frais émoulu, vous va courir après un lièvre qui (de bonne fortune) estoit poursuivy de deux grands lévriers, auquel, en courant, abatit la barbe ric à ric du menton sans en rien l'offencer, voire aussi net que s'il eût été dans une chaire assis sur son cul. Le second, qui étoit mareschal, monstra aussi ce qu'il sçavait faire. Advint à l'instant qu'un gentil-homme, passant chemin, voulut faire ferrer son cheval, auquel il dit : « Monsieur, ne laissez à picquer vivement, puisque vous avez haste. Je vous serviray bien. » Ce disant, ledit seigneur picque et le mareschal court après, lequel déferre son cheval de ses vieux fers, puis promptement le referre des quatre pieds en courant la poste, aussi promptement que s'il eust été lié dans la forge. Le tiers, bon joueur d'espée entre mille, voyant tomber une grosse ondée de pluye, sortit dehors en la rue l'espée en la main, laquelle il vous vient virer et tourner à l'entour de soy, jouant de l'estoc, du travers, de

7 Sieur de Rien en paroles.

taille, de faux montants du plat, de tors et de revers, faisant le moulinet et se couvroit de tous costez si virillement et par telle dextérité, que jamais goutte de pluye ne tomba sur lui : qui fut chose esmerveillable et de grand eshabissement à voir.

Celui de vous qui mieux fera De dieu rémunéré sera.

D'UN CHIEN ET D'UN RENARD.

Il y a un homme en nostre forest qui avoit en son logis un gros chien mastuc de poil noir et laid comme un beau diable, lequel faisoit peur aux petits enfants. Il advint un jour aussi qu'il suivoit son maître allant à ses affaires, vint rencontrer dans le bois en un estroit chemin un grand regnard, lequel voyant le chien s'arresta sur le cul, tremblant comme la feuille. Le chien mesme s'arresta tout court. Or, estant tous deux aculez l'un à l'autre, commencèrent à eux entrecroquer, sans rire si tres-ententivement et sans aller ne parler, qu'il ne souvenoit au regnard de fuir, n'y au chien de courir après, de sorte qu'ils s'entrecroquerent tant et si asprement et avec telle ardeur, que les yeux leur tomberent hors de la teste. Le bon homme apercevant ces deux animaux ainsi larmoyer l'un devant l'autre, s'approcha vistement, et les ayant contempnez, trouva que les yeux leur estoient sortis hors de la teste par trop s'être entrecroquez. Dieu veuille qu'il n'en advienne autant à ceux qui s'entrecroquent par desdain, je ne sçai qui les conduiroit par le chemin.

L'œil qui est messenger du cœur Monstre l'amitié ou rancœur.

D'UN HOMME QUI EUT LA TESTE COUPÉE.

Il vous souvient (comme je croy) d'avoir leu et veu comment un homme de Tarmoustier en chrestienté, passant un jour par dedans un bois, fut rencontré des volleurs, lesquels pour avoir son argent luy coupèrent la teste ; au moins il ne s'en falut guères, car elle ne tenoit plus qu'un petit en la peau par un costé, parquoy l'attacha d'une espingle de peur qu'elle ne tombast à terre, et mesme aussi à cause qu'il estoit hyver et qu'il geloit fort, elle se reprint et ne seigna point.

Après que les volleurs eurent pillé et desrobé tout ce qu'il avoit, s'enfuirent au hault et au loing. Le pauvre diable s'en revint à sa maison où il raconta à sa femme (et en plorant) comment il avoit esté vollé et tout ce qui lui avoit esté fait, puis s'assit sus une sellette auprès du feu pour se chauffer. Mais se cuidant moucher et oster une roupie qui lui pendoit au bout du nez, il arracha sa teste et l'espingle et jetta tout au feu. Ainsi, voilà comme le pauvre misérable mourut sans s'en apercevoir, laissant une femme et quatre petits enfants.

He quelle pitié ! Au diable d'enfer soient les volleurs.

Pensons à nous jeunes et forts Souvent nous tombons roides morts.

Edmond et Jules de Goncourt.

Numéro L – 18 décembre 1852. ÉCOLE DE RABELAIS.

I. (SUITE.)

Continuons s'il vous plaît, ami lecteur, le dépouillement de la *Nouvelle fabrique des excellents traits de vérité* de Philippe d'Alcriste, sieur de Néri en Verbos8.

CHEF-D'ŒUVRE D'UN ORPHEVRE.

Un jeune homme orphevre quelqu'un de ces matins se passa maistre dans Paris, lequel fit pour son chef-d'œuvre une chaînette d'or si tres menue, fine, subtile et parfaitement déliée, que tous les orphevres admyroyent grandement tel ouvrage. Ce ne fut encore assez : car, pour plus les estonner, il enchaîna une puce par la cuisse, laquelle est fort gaillarde et tres gentille, parce qu'elle fait plus de souples saults, de tours et de minauderies que le singe d'un basteleur ne fait avec sa chaîne. Outre plus, il fit une petite boîte d'argent, qui n'est pas plus grosse qu'un grain d'orge, dessus laquelle est pourtraicte avec le burin toute la destruction de Troye la grande, où il enclos et enferme à la clef ladite puce avec sa chaîne quand il luy plaist.

Toutes fois messeieurs les orphevres par un commun accord, avec le consentement de ce jeune maistre, en ont fait présent à une jeune dame de Paris : laquelle garde bien soigneusement ce tant magnifique et rare présent.

Plusieurs fois, le jour et la nuict, elle ouvre la petite boistelette, afin que la mignarde puce repaisse, laquelle sort légèrement dehors et se jette dessus avec sa chaîne dessus la blanche et délicate main de sa maistresse, où elle prent (sans lésion) sa petite réfection ; puis, estant contente, se rejette dans sa boistelette aussi droict qu'une v... dans le nez de vous, de sorte, cousin, qu'il n'est plaisir que n'y prend homme.

De l'homme les plus beaux ouvrages C'est faire enfants qui soient bien sages.

DES CANNES SAUVAGES, ET COMME ELLES FONT LEURS NIDS.

Dedans les bois et costeaux qui sont le long de la vallée de Mortemer se trouve un grand nombre de cannes sauvages, qui en la saison y font leurs nids, à cause des eaux qui sont au fond de ce val près l'abbaye. Le moyen comment ils les fabriquent, je vous le feray entendre. Premièrement, ils cherchent, et cherchant, trouvent des branches de coulevrée, autrement dit viorne, faictes et tournées en la façon de l'ance d'un panier, qu'elles apportent en leur bec au coupeau du plus haut arbre qu'ils peuvent choisir, et là les pendent à un estoc, comme l'on faict un panier ou une cheville.

Cela fait, vont quérir plusieurs aultres petits ozilers et aultres menues branchettes vertes, desquelles façonnent, composent et bastissent leurs nids esdites branches ou ances de viorne, voire aussi habilement et proprement que les venniers de Touffreville, de façon qu'à les voir ainsi pendus, vous diriez : Voilà de petits corbillons.

Là dedans pondent et puis couvent leurs œufs, et lorsque la saison est venuë, qu'ils sont esclous et les petits buriots hors de la coque, le masle passe la teste par dedans l'ance du nid, et, en soulevant le tire hors de l'estoc et s'envollant, l'emporte sur son col (comme la vache son tantau) en la vallée, devant l'estang ou vivier. Et aussitost que ces petits oyseaux sentent l'eau, ils sortent hors du nid et commencent à manger, demeurant ledit nid flottant, où il a esté veu et conté pour une année que le vent souffloit dans cet

8 Lire dans le dernier article : *Alcripe* au lieu d'*Alecripe*, — *Néri* au lieu de *Névi*, — *mastin* au lieu de *mastuc*.

estang le nombre de sept vingts et un. Je vous laisse à penser combien il y pouvoit avoir de halebrants, considéré qu'à chaque nichée y en a souvent jusqu'à seize et dix-sept. C'est un manger exquis à la dodine, et les grands : Quoi ? rage en paste.

Nature en son œuvre est plus sage Que l'artisan en son ouvrage.

D'UN GENTIL-HOMME AMATEUR DE MUSIQUE.

J'ay quelquefois ouy parler d'un gentil-homme, lequel en son temps aima la musique autant que mademoiselle sa femme. Or, il faut entendre qu'il avoit près de son chasteau un petit bois de haute futaye de neufs arpents ou environ, assez joliment planté, tous chesnes et haistres, où bien souvent alloit passer le temps. Un jour ainsi qu'il estoit en ce lieu, vinst à lui un homme, je ne sçay de quel país, lequel (après l'humble salutation) luy dist : « Monsieur, le bruiet est partout ce país que vous estes celui entre tous les hommes qui aimez le mieux la musique et la resonance des instruments. Et pour ceste occasion je suis venu vers vous pour sçavoir s'il vous plairoit que je vous feisse un beau jeu d'orgues, non poinct de fonte, d'estain, de fer blanc ny autre métal. » — « Et de quoy doncques ? dit le gentil-homme. » — « De vostre bois, respondit l'organiste, qui est icy planté. » Le gentil-homme, estimant que cestuy fust fol, luy dict : « Je pense, bon homme, que tu as le cerveau blessé ou que tu soys yvre : veu ton sot propos. » — « Non, monsieur, respliqua-t-il, je dy vérité, et, s'il vous plaist, je vous le feray veoir. » — « Et le moyen ? » dist le gentil-homme. — « Monsieur, respondit l'organiste, à l'œuvre on cognoit l'ouvrier. »

Somme, après plusieurs disputes, ils marchandèrent par le prix et somme de tout, la moitié de l'argent

avancé. Incontinent furent par l'organiste tous les susdits arbres esbranchez et coupez, les uns de hauteur suffisante, aultres plus moyens et aultres plus petits.

Cela fait, avec de longs, petits, grands, courts, gros, menuz, droitz, pesants, tortus et légers instruments de fer et acier de Lubie, en façon de tarières, vilbroquins, foretz, bernagoes, silles, gibletz, tres- fontz, alesnes et aultres engins, il creusa et voida les troncs des dits arbres depuis le haut jusques au bas, puis fist à chacun certains trous près la racine, droitement d'où sortent les quatre vents.

De sorte que, quand iceux vents donnoient dans quelques uns des dits trous, les arbres rendoient un fort hault et admirable son, si très harmonieux, plaisant, doux et deslectable, avec si joyeux, parfaicts et bons accords, que tous ceux et celles qui escoutoient et entendoient cette harmonieuse resonance estoient ravis en esprit et ne leur souvenoit de boire ny de manger, recevant plus d'aise, consolation et plaisir que s'ils eussent esté en champs élizées.

Le bon seigneur, voyant le grand et excellentissime chef d'œuvre ainsi parachevé, fust merueilleusement bien content de son organiste, auquel (pour récompense de ses pertes) fist refaire ses souliers.

Fy d'or, d'argent et de monnoye Qui n'a contentement et joye.

DES BONNES RENCONTRES D'UN QUIDAM.

Mathelin Terven, duquel vous avez ouy parler, estoit un homme qui toujours alloit botté et portant coutumièrement une arbaleste sur son col et plein un carquois de traicts en son costé. Ainsi occupé alloit souvent ès bois, champs et prairies, cherchant gibier ou aultre beste. Il lui advint un jour qu'estant au bois, le long d'une vallée découvrit deux ramiers sur une branche de chesne, dessus lesquels il tira, mais il ne les frappa ains ; seulement fendist la branche, dedans laquelle se prindrent par les pieds et là demeurèrent branlant les ailes. Son traict qui estoit alla tomber de ladite branche au milieu d'un estang proche de là, sur le dos d'un grand brochet qu'il perça tout outre et mourust. Ce que voyant, Mathelin laissa son arbaleste sur le bord de l'estang, et se mist dedans pour aller quérir son traict, ensemble son brochet qui valoit bien le prendre. Revenant ainsi chargé dudict poisson, ses bottes s'emplirent toutes pleines d'anguilles (parce qu'il y en avait moult audict estang), et, voulant sortir hors de l'eau, il prinst pour s'aider à retirer deux touffes d'herbes à ses mains qui estoient sur le bord, sous lesquelles estoient deux levraults au giste, qu'il prinst avec et les tua, et, les ruant par terre, allèrent tomber sur deux perdrix qui se trouvèrent là, lesquelles n'en parlèrent oncques depuis. Ce qui esbahit assez Mathelin pour le faire derver.

Toutes fois, bien joyeux de telles bonnes rencontres, alla quérir ses deux ramiers, troussa ses quilles, et s'en alla chargé de ramiers, levraults, perdrix, anguilles et brochets, viande à commissaire, chair et poisson.

Aucuns pour gagner sont heureux, Aultres à perdre malheureux.

D'UN LAQUAIS.

Plusieurs personnes encor vivantes ont veu et cogneu un laquais qui estoit à monsieur de Boulon, capitaine de la cinquantaine au Trouquay, lequel fut estimé, en son temps, le plus soudain, léger, hastif, gaillard, souple, diligent, brusque, escarbillard, viste, subit, accord, esmeu, alerte, esveillé, frétilant, et le mieux allant du pied que feust dicy illic. Je n'en veux point mentir, et je vous jure d'homme de bien que es plus courts jours de l'an, qui sont le onziesme et le douziesme de décembre, il alloit et venoit du Trouquay à Paris, où il y a de l'un à l'autre vingt cinq lieues mesurées. Assez de personnes en portent encor aujourd'huy tesmoignage, comme l'avoir veu partir du dict lieu de Trouquay à six heures du matin et estre de retour à six heures du soir, rapportant nouvelles certaines de ceux vers lesquels il avoit esté envoyé. On l'a veu maintes fois par plaisir courir après les arondes quand elles vollent bas, et les prendre par la queue. Il happoit les papillons à cloche-pied et les gobboit comme un chien les mouches. Allant en tout temps nuds pieds comme un poussin.

Il faut, après le bien courir, Un jour s'arrester et mourir.

D'UN POTAGE EXQUIS OU ESTUVÉE DE POISSON QUE FIST UN GENTILHOMME AUX PAUVRES.

Considérant un gentil-homme du païs de Bray, la grande charté qui estoit l'an cinq cent soixante et treize, es la souffreste du pauvre peuple, fist une chose digne de mesmoire et grandement recommandable. Il avoit un estang environ de lieue et demie de tour, si bien muny et peuplé de toute sorte de poissons qu'il s'enfuit par dessus les chaussées, lequel il fit mener et bien amplement creuser dessous comme pour faire une cave, et puis saper avec gros et puissants barreaux de fer tout assurer. Cela fait, il fist pescher et oster de l'eau tout

ledict poisson, lequel fist escailler, vuidier et habiller tout prest, puis remestre dans ledict estang, après toutes fois avoir esté curé bien net. Puis il fist destourner l'eau qui entroit dedans par autre part et boucher l'issue que plus n'en sortoit. Ces choses ainsi achevées, il fist mettre dedans soixante trois mille huit cens quatre vingt neuf potées de beurre de septante six livres, un quarteron la pièce, avec dix sept mille livres de beurre frais, sept cens soixante huit pipes de vinaigre surart et autant de rosart, dix neuf cens quatorze minots de sel sans esgruner, six cens tonneaux de verjus de bosquet, la charge de quinze vingts mullets de bonnes herbes fines et potagères, et, pour y donner goust et couleur, y fust mis pour un tournois de saffran et pour un double d'espice. Puis après fist mettre toutes les bourrées et coterets, busches, glocs, cordes, falourdes et coipeaux de trente deux arpents deux perches de bois de haute fustaye dessous iceluy estang et allumer en feu clair flambant ; lequel en peu de temps commença à si bien eschauffer cette grande marmite, qu'elle se print à bouillir à haut bouillon, au moyen de quoy fust le poisson cuist en deux fils de coton..

Or, il faut noter qu'il avoit faict crier à son de loure⁹ deux jours devant par le païs que tous les pauvres belistres eussent à venir prendre une quarreleure de ventre à l'entour d'un estang, où il y avoit de quoy faire. Ce qu'ils firent de dix lieues en ront pointcs, en toute diligence.

Alors on les voyoit venir et arriver de toutes parts, mesmes vindrent des hospiteaux et lesproseries, et tous aultres gueux et marauts questant les chemins et passages y accoururent et s'arrangèrent tout à l'entour du presparatif, où sans marchander commencèrent à puiser dedans avec de longues et larges louches, potières ou cueillers de bois fort propres, que ledict bon gentil-homme avoit faict faire exprès, et de humer et de loucher le brouet, et d'avalier porées, et de manger poisson, les uns à des escuelles, les aultres ainsi qu'ils puchoient, aultres avec leurs mains et sans ordre comme porcs : aucuns mangeoient du pain avec, qu'ils avoient questé, aultres non, combien qu'il fust deslivré d'arrivée à chascun trois livres de pain blanc et quatre livres de bis, mais ils n'avoient loisir de tailler.

9 Flûte.

Plusieurs allèrent les veoir manger. Ceux qui n'y estoient les oyoient mascher de deux grandes lieuës. Somme toute, Robinet, qu'ils maschèrent, tordèrent, supèrent, avallèrent, mangèrent, humèrent, baillèrent, mordèrent et jouèrent si bien des babines, qu'en trois jours et trois nuicts mirent ledict estang à sec.

Puis, sans crier plantais, s'en allèrent souls comme dogues.

Faistes aumosnes aux membres de Dieu, Esteint pesché comme eau le feu.

L'HYVER ET L'ESTÉ EN UNE MÊME SAISON.

L'an mil cinq cent soixante et onze, il fut du gland et de la faine en si grande foison en nostre forest de Lyons, que les porcs estoient de feste, lesquels bien souvent, après être saouls, se perdoient dans le bois. Un jour, entre les autres, le porcher du vénérable seigneur Jean Foubert et de monsieur son fils, ayant ramené les siens aux estables de ses maistres, s'aperceut avoir faute d'une truie. Par quoi retourna promptement au bois la chercher, où rencontra un homme liant des coterets, qui lui dit l'avoir veüe au fond des fosses Gloriette, entrer dans un trou. Incontinent, monsieur le porcher prend son pied à son col, et devant et après, tant et si longuement courut, qu'il arriva aux susdites fosses, où il devalla subitement et tant chercha aux uns et aux autres, qu'il trouva le trou, comme un nouveau marié, auquel entra huchant sa truie, et criant à pleine voix : Coinche, coinche, tien, coinche, coinche, coinche, tien, coinche. Il écoute un peu, il crie, il marche, il appelle, il taste, il cherche, il pleure, il la donne au diable, il se grate la teste, il crache, il toust, il fuist, il siffle, il choppe, il tombe, il se relève, il court, il s'arrête, il escoute, il renifle, il claque son fouet, il corne, il esternüe, il baille, il route, il pisse, il mange remontée, il jure, il continue son chemin si longuement, qu'il ne voit plus et ne sçait où il va.

Estant en ces ténèbres, il pense et considère qu'il la lui faut recouvrer, ou la rendre, ou bien en montrer des pièces. Par quoi il jura la mordienne qu'il iroit encore plus outre, et de fait il alla si très bien avant dedans ce creux, qu'enfin il voyoit le jour, et tant plus il alloit, plus il voyoit clair. Somme qu'à traict de tems, il entra dedans les champs, où les gens estoient en chemises qui moissonnoient les bleds, et en ce lieu trouva sa truie glaisant parmi d'autres pourceaux, laquelle avoit cochonné quinze grands beaux petits cochons grivelez qui la suivoient. Monsieur le porcher voyant sa truie, fut le plus aise du monde. Hé Dieu ! la gohée qu'elle lui fit. Toutes fois, après avoir assez longuement contemplé ce peuple qui travailloit, se commença à merveilleusement estonner et avoir peur, considérant la saison, et veoir en ce lieu le pleind esté au mois de décembre, ne connoissant même le pays où il estoit. Doncques, sans parler à aucun, print congé de la compagnie, et s'en revint par où il estoit allé, ramenant sa truie et ses cochons.

Quelques fois un fol qui s'avance Met fin à choses d'importance.

Edmond et Jules de Goncourt.